Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Edgar Wallace

# LE CERCLE ROUGE

*The Crimson Circle*

1922

Traduit de l'anglais par Michel Épuy

# Table des matières

# PROLOGUE

Si l'anniversaire de Mr Pallion n'avait pas été le 29 septembre, il n'y aurait jamais eu de mystère du Cercle Rouge ; en outre une bonne douzaine de personnes seraient encore de ce monde, et Thalia Drummond n'aurait pas été accusée de vol et de complicité de vol.

Mr Pallion recevait joyeusement à dîner ses trois assistants au Coq d'Or à Toulouse. Mais, vers 3 heures du matin, il lui revint à l'esprit qu'il n'était pas venu à Toulouse pour festoyer, mais bien pour exécuter un criminel anglais du nom de Lightman.

– Mes enfants, dit-il gravement, quoique d'une voix un peu pâteuse, il est 3 heures, et la « Veuve » n'est pas montée !

Ils se rendirent tout aussitôt à la cour de la prison où se trouvait le fourgon macabre et, avec l'habileté de l'habitude, se hâtèrent d'ériger la funèbre machine et d'ajuster le couperet dans sa rainure. Mais la plus grande habileté est sujette à caution quand les vins de France entrent en jeu : en essayant de manœuvrer le couperet, les aides s'aperçurent qu'il ne tombait pas comme il faut.

– Je vais arranger ça, dit Mr Pallion.

Et il planta un clou à l'endroit précis du montant où il ne devait pas y avoir de clou.

L'heure avançait. Les portes de la prison s'ouvrirent et le condamné fut poussé par ses gardes sur la bascule… Un bref commandement retentit.

– Courage ! dit Mr Pallion.

– Va au diable ! lui répondit le condamné.

L'exécuteur pressa le bouton… et le couperet descendit… jusqu'au clou qui l'arrêta.

Trois fois de suite, il le remonta ; trois fois de suite, le malencontreux clou empêcha la mort de passer. Alors, les spectateurs indignés rompirent le cordon de police et exigèrent que le condamné fût ramené dans sa cellule… Il eut ainsi la vie sauve.

Huit ans plus tard, le clou mal placé allait par contre coûter celle de plusieurs personnes.

# 1

# L’INITIATION

C’était l’heure où les honnêtes gens vont se coucher, et les fenêtres élevées des vieilles maisons du square étaient pour la plupart éclairées. Un vent froid arrachait aux arbres leurs dernières feuilles et les roulait en désordre sur le quai.

L’homme qui allait et venait sur le trottoir désert frissonna, quoique chaudement vêtu. Il s’étonna intérieurement qu’on lui eût donné rendez-vous dans un endroit aussi exposé aux intempéries. Il jetait des coups d’œil pleins d’envie aux fenêtres d’une maison devant laquelle il passait et repassait : il n’aurait eu qu’à sonner pour y être accueilli avec empressement.

Onze heures sonnèrent à une église voisine ; le dernier coup n’avait pas fini de résonner qu’une auto sortit de l’ombre, passa silencieusement devant le promeneur et stoppa à quelques mètres. Ses phares étaient très faibles, et l’intérieur n’était pas éclairé. Après un instant d’hésitation, le piéton se rapprocha, ouvrit la portière arrière et monta dans la voiture. De là il pouvait à peine deviner la silhouette du chauffeur ; il sentit une angoisse le serrer à la gorge en réalisant soudain dans quelle aventure il s’embarquait… La voiture ne se remit pas en marche ; le chauffeur ne bougeait pas. Le nouvel arrivant rompit le silence pesant :

– Eh bien ? interrogea-t-il comme avec colère.

– Êtes-vous décidé ? fit le chauffeur.

– Serais-je ici si je ne l'étais pas ? Croyez-vous que je n'aie été poussé que par la curiosité ? Que voulez-vous de moi ? Parlez, et je vous dirai ce que je veux en échange.

– Je sais déjà ce que vous comptez me demander.

Cet homme parlait d'une façon indistincte et assourdie, comme derrière un masque. Lorsque les yeux de son interlocuteur se furent habitués à l'obscurité de la voiture, il distingua vaguement l'écharpe de soie qui enveloppait la tête du chauffeur.

– Vous êtes à la veille de la banqueroute, reprit ce dernier. Vous avez employé des capitaux qui ne vous appartenaient pas et vous pensez au suicide. D'ailleurs ce n'est pas seulement votre insolvabilité qui vous fait envisager cette solution : vous avez un ennemi qui a découvert les faux que vous avez faits et qui pourrait vous dénoncer. Il y a trois jours, vous avez obtenu d'un chimiste en gros un poison particulièrement actif que les pharmaciens ne délivrent que sur ordonnance, et vous avez l'intention de l'absorber samedi ou dimanche prochain si quelque miracle ne vous sauve pas… plutôt dimanche d'ailleurs.

L'homme assis à l'arrière de la voiture gémit.

– Maintenant, Sir, poursuivit le chauffeur, êtes-vous disposé à travailler pour moi ?

– Que faudra-t-il faire ? interrogea l'autre en frissonnant.

– Seulement suivre mes instructions. J'aurai soin que vous ne couriez aucun risque et que vous soyez bien payé. Je suis prêt à vous remettre immédiatement une forte somme qui vous permettra de faire face à vos pressants engagements. En retour, je vous demanderai de mettre en circulation les valeurs, billets de banque ou titres qui seraient plus ou moins frappés d'opposition et, d'une façon générale, de servir mes intérêts… Enfin (il s'arrêta une seconde) de payer ce que je vous demanderai de payer…

Après être resté quelques instants sans réaction, l'homme demanda un peu vivement :

– Qu'est-ce que le Cercle Rouge ?

– C'est vous-même.

– Moi ?

– Oui, vous, et une centaine d'autres, que vous ne connaîtrez pas et qui ne vous connaîtront pas davantage.

– Et vous ?

– Moi, je les connais tous. Alors, vous acceptez ?

– Oui.

L'homme au volant se retourna à demi et tendit à son interlocuteur une grosse enveloppe que le néophyte du Cercle Rouge mit dans sa poche.

– Et maintenant filez, dit-il.

L'autre obéit et, une fois sur la chaussée, s'avança de quelques pas afin d'apercevoir la physionomie de son étrange protecteur.

– N'allumez pas votre cigare, lui dit rudement ce dernier, sans quoi je croirais que c'est un simple prétexte à frotter une allumette. N'oubliez jamais que celui qui me connaît est un homme perdu.

Là-dessus, il mit la voiture en marche.

L'autre demeura immobile sur le trottoir et suivit des yeux le phare arrière de l'auto. Lorsqu'il se décida à allumer le cigare qu'il serrait entre ses dents, son allumette s'éteignit presque, tant sa main tremblait.

– Voilà ! se dit-il…

Et il prit une rue transversale.

Il avait à peine disparu qu'une ombre se détacha de l'embrasure d'une haute porte cochère voisine et le suivit. C'était un homme grand et corpulent qui marchait avec difficulté, car il avait le souffle court. Il fit une centaine de pas, puis s'arrêta, remit dans leur étui les jumelles de marine dont il s'était servi pour épier les deux interlocuteurs, et ne songea pas davantage à sa poursuite. Il savait où retrouver l'homme à pied ; quant au chauffeur mystérieux, il tâcherait de l'atteindre le lendemain. Il avait pris le numéro de la voiture. Mr Félix Marl hocha la tête. S'il avait soupçonné la nature de l'interview qu'il avait épiée, il ne s'en serait pas réjoui. De plus forts que lui avaient senti leurs vertèbres se glacer au seul nom du Cercle Rouge.

# 2

# CELUI QUI NE PAIE PAS

Le Cercle Rouge ne se bornait pas à menacer de mort ceux qu'il condamnait à lui verser une forte somme : il les exécutait à la moindre velléité de refus. Ceux qui payaient étaient tranquilles. Philippe Bassard, par exemple. Le banquier Jacques Rizzi avait obtempéré aussi, mais s'était affolé. Il mourut un mois plus tard, de mort naturelle, souffrant d'une maladie de cœur. Quant au grand avocat Benson, il méprisa les menaces et fut trouvé assassiné dans son wagon salon.

Derrick Yale, un détective privé aux dons presque divinatoires, put trouver la piste de l'assassin : un Noir qui avait sauté sur le marchepied du wagon et avait tué Mr Benson d'un coup de revolver par la portière ; le Noir avoua et fut pendu, mais sans révéler le nom de celui qui lui avait commandé le crime. La police pouvait bien mépriser les facultés de psychométrie dont se vantait Yale, le résultat était là…

La mise hors d'état de nuire de l'assassin n'empêcha nullement qu'après la mort tragique de Benson, de nombreuses personnalités riches payèrent de grosses sommes au Cercle Rouge sans même avertir la police.

Alors qu'on commençait à ne plus entendre parler de cette fameuse organisation de chantage, Mr James Beardmore reçut un matin à son petit déjeuner une enveloppe carrée dont il sortit une carte qui portait un large cercle rouge…

– Je crois que tu t'intéresses à ce mystère, dit-il à son fils assis en face de lui. Tiens, regarde cela.

Jack Beardmore examina le message en fronçant légèrement du sourcil. C'était une carte de correspondance ordinaire : un grand cercle rouge, apparemment apposé au moyen d'un timbre en caoutchouc, en effleurait les bords des quatre côtés. À l'intérieur du cercle était écrit en caractères d'imprimerie :

« Une centaine de milliers de livres ne représente qu'une faible partie de votre fortune. Vous verserez cette somme en billets de banque à un messager que j'enverrai en réponse à une annonce de la *Tribune,* que vous ferez paraître d'ici vingt-quatre heures et qui indiquera l'heure qui vous conviendra. C'est notre dernier avertissement. »

Il n'y avait pas de signature. L'enveloppe ne portait pas d'adresse.

– Eh bien ! qu'en dis-tu ?

Le vieux James Beardmore regarda son fils par-dessus ses lunettes.

– Le Cercle Rouge ! s'exclama Jack.

– Oui, le Cercle Rouge, fit James Beardmore en éclatant de rire à la vue de la consternation peinte sur le visage de son fils. Et c'est la quatrième missive que je reçois !

– Quatre ! Ciel ! Est-ce pour cela que Yale est ici ?

– En grande partie pour cela, oui.

– Naturellement, reprit le jeune homme, je savais bien que c'était un détective, mais je ne soupçonnais pas…

– Bah ! Ne t'inquiète pas pour ce cercle infernal, interrompit un peu impatiemment son père. Je n'éprouve aucune appréhension. Froyant vit dans la terreur de ces maîtres-chanteurs. Je ne suis pas, quant à moi, étonné par notre situation : nous nous sommes fait beaucoup d'ennemis dans le temps.

James Beardmore – les traits durs, la face ridée, la courte barbiche grise – eût pu passer pour le grand-père du jeune homme de belle mine qui déjeunait en face de lui. Il avait édifié une immense fortune, mais ses débuts avaient été particulièrement durs. L'homme qui avait failli mourir de soif dans les déserts du Kalahari, en prospectant d'illusoires mines diamantifères, qui avait eu les membres gelés en cherchant l'or du Klondike, avait couru trop de dangers réels pour se laisser importuner par une bande d'aigrefins comme celle du Cercle Rouge. Pour le moment, d'ailleurs, un autre danger le préoccupait, non pour lui-même mais pour son fils.

– J'ai grande confiance en ton bon sens, dit-il, et j'espère bien que tu ne prendras pas en mauvaise part ce que je vais te dire. Je ne me suis jamais permis d'intervenir dans tes distractions ou le choix de tes fréquentations… Mais crois-tu bien sage, à l'heure actuelle…

Jack avait compris.

– Tu veux parler de miss Drummond ?

Le vieillard fit un signe affirmatif.

– Elle est secrétaire de Froyant, commença le jeune homme.

– Je sais, et je ne la méprise pas pour cela ; mais il faut bien constater, Jack, que nous ne savons absolument rien d'elle ; ni de sa famille. Rien…

Jack roula sa serviette d'un geste résolu. Il avait rougi et les muscles de son menton se contractaient accusant un caractère volontaire qui plaisait fort à son père.

– Nous sommes simplement de bons amis, déclara Jack. Je ne lui fais pas la cour, car je crois que ce serait détruire notre amitié.

Le père parut satisfait. Il avait dit tout ce qu'il croyait nécessaire, et il prit dans son courrier une grande enveloppe chargée de timbres français. L'ayant ouverte, le vieillard en sortit une volumineuse correspondance ainsi qu'une autre enveloppe plus petite, pourvue de grands cachets de cire. Il en lut la suscription et fit la grimace.

– Oh ! oh ! fit-il.

Il reposa l'enveloppe sans la décacheter. Il examina le reste de son courrier, puis, relevant la tête, dit à son fils :

– Vois-tu, ne te fie à personne au monde, homme ou femme, avant de connaître tout le mal dont il est capable. Je dois recevoir aujourd'hui un homme qui fait partie de la plus respectable société et qui a un passé plus noir que charbon… Pourtant je vais faire affaire avec lui… Je sais jusqu'où il peut aller…

Jack se mit à rire et allait répondre lorsque leur hôte entra.

– Bonjour, Yale ! dit le vieux Beardmore. Avez-vous bien dormi ? Sonne pour le café, Jack !

Le séjour de Derrick Yale causait le plus vif plaisir au jeune Jack qui était à l'âge où l'on adore le mystère et les aventures romanesques. En outre, Yale n'était pas un détective ordinaire, étant doué de facultés surnaturelles… ou qui paraissaient telles ! Sa physionomie grave d'esthète délicat, ses beaux yeux profonds, ses manières charmantes et distinguées, les gestes familiers de ses longues mains blanches ne laissaient pas que d'impressionner très favorablement les esprits ardents et chimériques.

– Je ne dors jamais, dit jovialement le détective en dépliant sa serviette.

Il retint un moment le rond d'argent entre ses doigts en le considérant attentivement.

– Que voyez-vous d’extraordinaire à ce rond de serviette ? demanda James Beardmore amusé.

– La personne qui a manié cet objet en dernier lieu, répondit Yale, a reçu de mauvaises nouvelles : elle a des parents ou amis très malades.

– Bravo ! C’est exact. Jane, la domestique qui a préparé la table, a reçu ce matin avis que sa mère était mourante.

Jack ne cacha pas son admiration :

– Mais comment avez-vous pu deviner cela au seul aspect d’un rond de serviette ?

Yale secoua la tête.

– Je ne cherche pas à comprendre, répondit-il ; tout ce que je sais est qu’au moment où j’ai touché le rond, j’ai eu une sensation de poignante tristesse. C’est curieux, n’est-ce pas ? Tout ce que j’ai dit d’autre doit être déduction inconsciente… Mais quelles sont les nouvelles, ce matin, Mr Beardmore ?

Pour toute réponse, le vieillard lui tendit la carte au cercle rouge.

Yale lut l’inscription et parut soupeser la carte sur sa main ouverte.

– Cette lettre, dit-il, a été apportée par un marin… qui a fait de la prison et a perdu récemment beaucoup d’argent.

James Beardmore se mit à rire.

– Argent que je ne suis certes pas disposé à lui faire retrouver, dit-il en se levant de table. Prenez-vous cela au sérieux ?

– Tout à fait au sérieux, répondit tranquillement Yale, au point de vous conseiller de ne pas sortir de chez vous sans moi. Le Cercle Rouge, poursuivit-il en arrêtant d’un de ses gestes familiers le mouvement de protestation du vieux Beardmore, a

sans doute des façons de procéder un peu mélodramatiques, mais ce ne serait pas une consolation pour vos héritiers d'apprendre que vous êtes mort comme un héros de théâtre.

Le vieillard ne répondit pas ; son fils le regarda avec anxiété et proposa :

– Pourquoi ne pas aller quelque temps à l'étranger ?

– Aller à l'étranger pour fuir une misérable petite bande rouge ? Allons donc ! s'écria Mr Beardmore. J'aurai plus tôt fait de les envoyer…

Il n'indiqua pas de destination précise à ces criminels, mais on pouvait facilement la deviner.

# 3

# UNE JEUNE FILLE INDIFFÉRENTE

Jack Beardmore était fort préoccupé ce matin-là en sortant de chez lui. Ses pas le portaient presque inconsciemment à travers les prés vers le vallon situé à deux kilomètres de sa maison de campagne et où une épaisse haie séparait les propriétés des Beardmore et des Froyant. La matinée était radieuse. L'orage de la nuit précédente avait ravivé les teintes délicates des prairies et des bois et le monde tout entier baignait dans une jeune lumière dorée. Au loin, au-delà des bois qui couronnaient les hauteurs de Penton Hill, Jack apercevait la grande villa blanche de Harvey Froyant, et il se demandait si Celle qu'il attendait aurait eu le courage de traverser les prairies humides et de s'aventurer si loin.

Il s'arrêta sous un grand ormeau au fond du vallon et jeta des regards inquiets sur la haie mitoyenne ; puis ses yeux se portèrent sur le petit pavillon que les anciens propriétaires de Tower House avaient fait construire à la limite de leur propriété, et il songea que l'actuel Harvey Froyant, qui détestait la solitude, n'aurait jamais commis pareille extravagance.

Personne en vue ! Il longea la haie avant d'emprunter une brèche qu'il avait faite peu de jours auparavant… La jeune fille assise sur le seuil du pavillon aurait pu entendre de là son soupir de soulagement.

En apercevant Jack, elle regarda tout autour d'elle et se leva comme à regret.

Elle était remarquablement jolie, avec son fin visage que le soleil rosissait sous l'ombre légère du chapeau de paille.

– Bonjour, Sir, dit-elle froidement.

– Bonjour, Thalia... osa-t-il répondre.

Elle fronça du sourcil.

– Je ne vous le permets pas, dit-elle sérieusement.

Cette froideur étonnait et attristait le jeune homme. Il savait qu'elle était toute vivacité et enjouement ; il l'avait vue poursuivre un lièvre et le spectacle de cette Diane rieuse et légère bondissant à travers les champs avait été un pur délice. Une autre fois il l'avait entendue chanter : tant de gaieté et d'ardeur dans sa voix lui avaient semblé contenir tout l'enchantement de la vie...

– Pourquoi, hasarda-t-il, êtes-vous toujours si dure avec moi ?

Il y eut un semblant de sourire au coin de ses lèvres.

– Parce que, répondit-elle solennellement, j'ai lu beaucoup de livres, et je sais que les pauvres petites dactylographes qui ne sont pas assez dures avec les fils de millionnaires courent à leur perte.

Son ton net et tranchant déconcertait...

– D'ailleurs, continua-t-elle, il n'y a pas de raison pour que je sois tendre. On n'est tendre, d'habitude, qu'avec les gens qu'on aime beaucoup, et je ne vous aime guère...

Elle parlait si délibérément que Jack rougit violemment comme sous une forte insulte. Il s'en voulait terriblement d'avoir provoqué cette déclaration de principe.

– Je vais vous dire quelque chose, Mr Beardmore, poursuivit-elle encore, quelque chose dont vous ne vous êtes jamais rendu compte : lorsqu'un jeune homme et une jeune fille sont jetés tous deux seuls et ensemble sur une île déserte, il est tout

naturel que le jeune homme en arrive vite à penser que la jeune fille est unique au monde. Tous ses rêves se concentrent sur un seul objet et plus le temps passe, plus elle lui paraît réunir en elle toutes les perfections du monde. J'ai lu beaucoup de romans, vu beaucoup de films où cette situation est longuement décrite, et je crois bien que les choses se passent ainsi. Eh bien, Mr Beardmore, vous êtes ici en quelque sorte dans une île déserte… Vous demeurez trop longtemps à la campagne où vous n'avez l'occasion de voir que des lapins, des oiseaux et Thalia Drummond. Il vous faudrait retourner en ville où vous fréquenterez des gens de votre classe.

Elle se retourna et fit un pas en arrière en apercevant Mr Froyant à proximité.

– Je vous croyais occupée à vérifier les comptes, lui dit le nouvel arrivant d'une voix dure.

C'était un homme maigre, d'une cinquantaine d'années, pâle, aux traits aigus, très chauve. Il avait la déplaisante habitude de retrousser les lèvres sur ses longues dents jaunes toutes les fois qu'il venait de poser une question, comme s'il s'attendait à ce qu'on lui répondît évasivement.

– Bonjour, Jack ! lança-t-il au jeune Beardmore. (Puis, se retournant vers sa secrétaire :) Je n'aime guère ces façons de perdre votre temps.

– Je n'ai nullement perdu mon temps, répondit-elle calmement. Je viens de terminer ces comptes ici.

Elle montra la serviette de cuir qu'elle portait sous le bras.

– Vous auriez bien pu faire ce travail à la bibliothèque ; il était tout à fait inutile de vous isoler ainsi.

Il se gratta le nez et regarda alternativement les deux jeunes gens.

– Cela suffit, reprit-il. Jack, je vais chez votre père. M’accompagnez-vous ?

Thalia avait déjà repris le chemin de la villa et Jack n’avait plus aucun prétexte à demeurer là.

– Je vous en prie, Jack, dit Mr Froyant au jeune homme dès qu’ils eurent fait quelques pas, ne faites pas perdre son temps à ma secrétaire… Vous n’avez pas idée de la quantité de travail qu’elle a… Et je suis sûr que votre père ne vous approuverait pas.

Jack avait bien envie de répondre vertement, mais il se contint. Il n’aimait guère Harvey Froyant, et à ce moment même il l’eût volontiers insulté pour son attitude tyrannique vis à vis de la jeune fille.

– Ces petites dactylos, reprit Mr Froyant en poursuivant sa route le long de la haie, ces petites dactylos…

Soudain il s’arrêta, s’immobilisa, resta bouche bée…

– Qui, diable, a bien pu faire cette brèche dans la haie ? s’écria-t-il enfin en désignant du bout de sa canne l’ouverture par où était passé le jeune homme.

– C’est moi ! fit Jack avec joie et colère tout ensemble. La haie est à nous, et par là on a un demi-mille de moins à faire… Venez, Mr Froyant.

Ce dernier ne dit rien et suivit le jeune homme à travers la brèche. De l’autre côté, ils remontèrent lentement la pente dans la direction du grand ormeau sous lequel Jack s’était arrêté quelques instants auparavant.

Mr Froyant continuait à garder obstinément le silence. Il en voulait certainement un peu au jeune homme et croyait sans doute qu’il détournait sa secrétaire de ses devoirs.

Ils arrivaient à l'arbre lorsque le vieillard se sentit tout à coup saisi par le bras : il se retourna et, suivant la direction des regards de Jack, poussa une exclamation de terreur : sur le tronc de l'ormeau un large cercle rouge était dessiné, et la couleur en était encore toute fraîche.

# 4

# MR FÉLIX MARL

Jack Beardmore fouilla du regard les environs. La seule personne en vue était un homme qui, non loin de là, se dirigeait tranquillement vers la villa Beardmore. Il portait un petit sac à la main. Jack appela, et l'homme se retourna.

– Qui êtes-vous ? cria Jack en courant vers lui. Que faites-vous là ?

L'étranger se rapprocha à portée de voix. Il était grand et corpulent, mais le poids de son sac et la rapidité de sa marche l'avaient mis hors d'haleine. Il fut un moment avant de retrouver son souffle.

– Je m'appelle Marl, dit-il enfin, Félix Marl. Vous avez peut-être entendu parler de moi, et je pense que vous êtes, vous-même, le fils de Mr Beardmore ?

– Effectivement, dit Jack. Mais que faisiez-vous par ici ?

– On m'a dit qu'il était plus court de passer par les champs en venant de la gare, mais je vois qu'il n'en est rien, répondit Mr Marl d'une voix encore entrecoupée. Je viens voir votre père.

– Êtes-vous passé près de cet arbre ? demanda encore le jeune homme.

– Pourquoi cette question ? Je vous dis que je suis venu droit à travers champs.

À ce moment Mr Froyant rejoignit les deux interlocuteurs. Il reconnut le nouvel arrivant.

– Mr Marl ! s’écria-t-il. Dites-donc, Marl, n’avez-vous vu personne en passant près de cet arbre ?

Mr Marl secoua la tête. Sans doute l’arbre et son secret ne lui disaient rien.

– Je n’avais pas même remarqué qu’il y eût là un grand arbre, dit-il. Que voulez-vous dire ?

– Rien, cela n’a aucune importance, coupa Harvey Froyant.

Ils arrivèrent bientôt à la villa. Jack s’était chargé du sac du visiteur. Cet homme ne lui faisait pas bonne impression : sa voix était dure et ses manières trop familières. Le jeune Jack se demanda ce que son père pouvait bien avoir à faire avec cet individu.

Ils allaient franchir le seuil de la maison, lorsque, sans motif apparent, le gros et grand Marl poussa un cri et fit un saut en arrière… La peur s’était emparée de lui : cela se lisait sur toute la physionomie livide de cet homme qui tremblait de la tête aux pieds.

– Que diable se passe-t-il ? Qu’avez-vous ? s’écria Froyant avec nervosité.

Après l’émotion que lui avait causée la vue du cercle rouge, il était lui-même extrêmement agité et parvenait tout juste à garder son sang-froid.

– Rien… rien, ce n’est rien, balbutia Marl. Je suis… je suis un peu…

– Gris, je suppose, grogna Froyant.

Après avoir fait entrer les visiteurs, Jack Beardmore se mit à la recherche de Yale. Il découvrit le détective au jardin, étendu sur une chaise, les bras croisés, dans une attitude profondément méditative.

Yale leva les yeux en entendant les pas du jeune homme.

– Je ne sais pas, répondit-il à la question encore informulée que Jack avait sur les lèvres.

Puis, devant le regard interloqué du jeune homme, il se mit à rire.

– N'alliez-vous pas me demander la cause de la frayeur de Marl ?

– En effet... Mais vous êtes incroyable, Yale ! Avez-vous assisté à cet accès de terreur subite ?

– Oui, j'ai tout vu d'ici... Cet homme ne m'est pas inconnu, ajouta-t-il en fronçant du sourcil. Mais où l'ai-je déjà vu ? Qui est-il ? C'est ce que je ne sais... Vient-il souvent ici ? Votre père m'a dit qu'il attendait quelqu'un... Ce doit être cet homme-là.

– C'est la première fois que je le vois, répondit Jack. Mais je me rappelle maintenant que mon père et Froyant font des affaires avec un certain Marl... C'est, je crois, un spéculateur immobilier. Mon père s'intéresse à ces sortes d'affaires depuis quelque temps... Mais, autre chose, Yale ! Je viens de voir la marque du Cercle Rouge sur un arbre !

Il conta la chose en détail, et aussitôt le détective cessa de songer à Marl.

– Je suis parfaitement sûr que le cercle n'était pas sur le tronc lorsque je suis passé la première fois, conclut Jack. On a dû le dessiner pendant que je causais... avec un ami. L'arbre n'est pas en vue de la haie et quelqu'un a fort bien pu s'en approcher et s'en aller sans être vu. Qu'en pensez-vous, Yale ?

– Tout cela m'inquiète, dit le détective d'un ton bref.

Il se leva et se mit à arpenter l'allée du jardin... Après un instant d'attente, Jack le laissa à ses méditations.

Pendant ce temps, Mr Félix Marl se montrait tout à fait incapable de démontrer à Messrs Froyant et Beardmore l'excellence de la proposition qu'il était venu leur soumettre. Il s'agissait, comme l'avait dit Jack, d'achat et de vente de terres, mais Mr Marl n'apporta aucune clarté à l'exposition de l'affaire.

– Je puis à peine parler, Sirs, dit-il ; c'est une indisposition subite… Excusez-moi… J'ai eu une émotion ce matin…

– Qu'était-ce donc ?

– Je… je ne saurais dire… Je ne puis discuter notre affaire… Il… il faudra renvoyer à demain…

– Et croyez-vous que j'aie pris la peine de venir ici pour vous entendre gémir ? lui rétorqua rudement Mr Froyant. Je vous répète qu'il faut conclure cette affaire rapidement. Et Mr Beardmore est du même avis.

Beardmore, à qui il importait peu que l'affaire fût conclue ou non, se mit à rire.

– Ce n'est peut-être pas d'une importance capitale, dit-il, et si Mr Marl ne se sent pas bien, ne le forçons pas… Voulez-vous accepter mon hospitalité pour la nuit, Marl ?

– Non, oh, non ! Non merci ! s'écria l'homme d'affaires, comme saisi d'une nouvelle terreur. Merci, merci bien, mais il faut que je rentre…

– Comme vous voudrez, dit le maître de la maison d'un ton indifférent en rassemblant les papiers épars sur la table.

Ils sortirent tous trois dans le hall où se trouvait Jack.

L'auto de Mr Beardmore reconduisit Mr Marl à la gare.

Dès lors les faits et gestes de l'homme d'affaires eussent été assez curieux à observer. Il fit enregistrer son sac pour la ville et il monta dans le train, mais il descendit à la station suivante.

Ensuite, pour un homme qui n'aime pas les exercices physiques et qui s'essouffle à la moindre montée, il déploya un véritable courage, faisant à pied les quinze kilomètres qui le séparaient alors de la villa de Mr Beardmore.

Il faisait presque nuit lorsqu'il arriva dans les bois privés qui touchent au parc. Il s'assit sur l'herbe et attendit patiemment que l'obscurité fût complète.

Durant cette attente il ne se lassa pas d'examiner avec un soin jaloux le lourd browning extrait de son sac au moment de prendre son train.

# 5

# UNE JEUNE FILLE DANS LES BOIS

– Je me demande pourquoi ce bonhomme n'est pas revenu ce matin, dit James Beardmore avec agacement.

– Qui donc ? demanda Jack.

– Marl.

– L'homme d'affaires qui est venu hier ? interrogea le détective Yale.

Les trois hommes se trouvaient sur la terrasse de la villa et, de ce point élevé, la vue s'étendait fort loin. Le train du matin était arrivé et était reparti. On en apercevait encore les volutes de fumée à une dizaine de kilomètres au pied des collines.

– Oui, répondit Mr Beardmore. Il me faudra téléphoner à Froyant et lui dire de ne pas se déranger.

Mr Beardmore se frotta le menton d'un air songeur.

– Marl m'intrigue, poursuivit-il. Ce n'est pas un incapable quoiqu'il ait fait de la prison autrefois… Il est redevenu honnête, je le crois… Mais qu'est-ce qui lui a pris hier ? Il est arrivé pâle comme la mort, et tremblant de tous ses membres…

– Je suppose qu'il a eu quelque crise cardiaque, répondit Jack… Je crois qu'il a marmotté quelque chose sur le mauvais état de son cœur…

Beardmore sourit, rentra dans le hall et en ressortit une canne à la main.

– Je vais faire une petite promenade, dit-il… Non, inutile de m'accompagner… J'ai à réfléchir… et je vous promets, Yale, de ne pas sortir de la propriété… Quoique je n'attache guère d'importance aux menaces de brigands.

Yale secoua la tête.

– Pourtant, ce cercle rouge sur le tronc d'arbre, hier… dit-il.

Mr Beardmore eut un geste de mépris.

– Il en faudra plus que ça pour m'extorquer cent mille livres.

Il fit un signe d'adieu, descendit les degrés de pierre de la terrasse et se dirigea vers le parc. Son fils et le détective le suivaient des yeux.

– À votre avis, mon père court-il vraiment quelque danger ? interrogea Jack.

Yale continua un instant à considérer le promeneur qui s'éloignait, puis se retourna.

– Du danger ! dit-il. Eh bien, oui, je crois qu'il est exposé à de sérieux dangers… Demain ou après-demain…

– J'espère que vous vous trompez, répondit le jeune homme en cherchant des yeux la silhouette encore visible de son père. Lui ne prend pas la chose aussi sérieusement que vous.

– C'est parce qu'il n'a pas mon expérience… Je sais qu'il a été voir le Chef de la Sûreté, l'inspecteur Parr, qui l'a mis en garde, lui aussi…

Malgré les craintes qui l'assiégeaient, Jack sourit :

– Pourtant, vous n'êtes pas souvent du même avis, vous détectives privés, avec la police officielle !

– J'admire l'inspecteur Parr, répondit Yale fermement. Il est peut-être un peu lent, mais très fort. On dit qu'il est un des chefs les plus consciencieux qu'on ait vus depuis longtemps à la Sûreté, et je crois qu'il a été assez mal jugé par ses supérieurs dans cette affaire du Cercle Rouge. Ils l'ont averti, paraît-il, que, s'il n'arrivait pas à arrêter cette bande, il devrait démissionner.

Pendant ce temps, Mr Beardmore s'était avancé jusqu'à la lisière d'un petit bois séparant le jardin du parc et y était entré…

– J'ai collaboré avec Parr lors de l'enquête sur le dernier assassinat commis par le Cercle Rouge, continua Yale, et j'ai été frappé…

Il s'arrêta court. Les deux hommes se regardèrent.

On ne pouvait s'y méprendre : un coup de feu venait de claquer dans la direction du petit bois. Prompt comme l'éclair, Jack sauta par-dessus la balustrade et s'élança à travers les pelouses. Derrick Yale le suivit de près.

À vingt pas de l'entrée du bois, ils trouvèrent James Beardmore étendu face contre terre. Il était mort.

Tandis que Jack cherchait en vain à trouver quelque trace de vie dans le corps inanimé de son père, une jeune fille sortait de l'autre extrémité du bois. Elle s'arrêta un moment pour essuyer aux herbes sa main tachée de rouge. Puis, elle courut jusqu'à la brèche que Jack avait ménagée dans la haie, la traversa et s'élança vers la porte du petit pavillon abandonné.

Là, Thalia Drummond jeta des regards rapides autour d'elle. Elle haletait ; elle était blanche comme neige. Après un dernier coup d'œil dans la direction du petit bois, elle entra dans le pavillon. Elle s'agenouilla dans un coin et chercha à soulever une planche du parquet. Ses mains tremblaient. Elle y réussit enfin, découvrit une petite cavité creusée sous le plancher et, après une seconde d'hésitation, y jeta le revolver qu'elle tenait à la main ; puis elle remit la planche en place.

# 6

# THALIA DRUMMOND

Le Préfet de police, le colonel Morton, regardait la coupure de journal placée devant lui en mordillant son épaisse moustache grise. Le Chef inspecteur Parr, qui savait ce que ce geste signifiait, attendait, d'un air détaché, ce que son supérieur avait à lui dire.

Parr était très corpulent et si petit que l'on se demandait comment il avait pu entrer dans la police. Il avait un peu moins de cinquante ans, une bonne grosse figure rouge d'où toute trace d'intelligence et de finesse semblait absente. Ses gros yeux ronds et saillants étaient sans expression, son nez fort, ses lourdes bajoues, son crâne presque dénudé ; tous ses traits manquaient totalement de caractère.

Le Préfet prit la coupure de journal.

– Écoutez ceci, dit-il. C'est un extrait de l'éditorial du *Morning Monitor*.

Il lut :

« Pour la seconde fois en moins d'un an, l'opinion publique est alarmée à la suite d'un crime inouï. Il est inutile de donner ici les détails que l'on trouvera plus loin. Mais il nous faut exprimer nettement notre étonnement devant l'impuissance de la police. Le Chef de la Sûreté, l'inspecteur Parr, qui travaille depuis plusieurs mois à éclaircir les mystères du Cercle Rouge, ne nous promet encore que de vagues révélations qui n'arrivent jamais. De toute évidence, l'état-major de la Sûreté a besoin d'une refonte complète, d'éléments nouveaux, plus actifs, plus

intelligents et plus jeunes. Nous espérons que le Gouvernement n'hésitera pas à agir énergiquement et à porter le fer dans la plaie, même s'il faut recourir à des amputations douloureuses. »

– Eh bien ! Parr, grogna le Préfet, que dites-vous de cela ?

Le Chef de la Sûreté se frotta le menton et ne répondit rien.

– Mr James Beardmore, reprit Morton, vient d'être assassiné malgré le fait que la police eut connaissance des menaces qui pesaient sur lui. Il a été tué en vue de sa maison, et l'assassin court encore. Pour la seconde fois, nous sommes en présence d'un crime sensationnel, et je ne vous cacherai pas mon intention d'écouter les conseils de ces coquins de journalistes. Lors de la première affaire, vous aviez eu recours aux conseils de ce détective privé, Mr Yale. L'avez-vous revu cette fois ?

– Oui.

– Et que dit-il ?

– Des tas de sottises à propos d'un homme brun qui aurait mal aux dents…

– D'où sort-il cela ?

– De l'examen de la douille trouvée sur le lieu du crime… Mais je ne puis prendre au sérieux ces divagations psychométriques.

– Je crains que vous ne méprisiez bien des indices qui pourraient être utiles, Parr. En tout cas, ne faites pas fi des données de Yale. Cet homme a des facultés étonnantes. Que vous ne les compreniez pas ne prouve rien contre elles.

– Croyez-vous vraiment, Sir, répondit Parr un peu piqué, qu'on puisse déduire d'après une cartouche trouvée par terre le signalement de la personne qui s'en est servi et la nature de ses pensées ? C'est absurde !

– Pas tant que cela, dit tranquillement le Préfet. La psychométrie est une science pratiquée depuis longtemps. Des gens sont doués d'une sensibilité si grande qu'ils peuvent recevoir des impressions échappant au commun des mortels ; Yale est ainsi.

– Il se trouvait à moins de deux cents mètres de l'endroit où Mr Beardmore a été assassiné, riposta Parr, et il n'a pas arrêté le meurtrier.

– Je sais. D'ailleurs, vous non plus. Il y a quelques mois, vous m'avez fait part de votre plan d'attaque contre le Cercle Rouge, et je l'ai approuvé. Nous en attendions sans doute de trop beaux résultats. Maintenant, il vous faut chercher autre chose, Parr ; je suis désolé d'avoir à vous le dire.

Parr ne répondit pas immédiatement. Après un moment de réflexion, il prit une chaise et s'assit à côté du Préfet, surpris.

– Sir, je vais vous dire une chose, commença-t-il avec une vivacité qui lui était peu habituelle : les individus qui composent le Cercle Rouge sont faciles à trouver. J'en fais mon affaire, si vous me donnez un peu de temps. Mais c'est la tête qui importe. Si je pouvais atteindre la tête, les membres ne compteraient plus. Pour cela, j'aurais besoin de pouvoirs plus étendus…

– De pouvoirs plus étendus ? Expliquez-vous !

– Je vous explique…

Parr parla longuement et de telle façon qu'il laissa le Préfet silencieux et un peu abasourdi.

Moins d'une heure plus tard, Parr pénétrait dans un vaste immeuble du centre de la ville. Au troisième étage, il sonna au bureau du détective Derrick Yale. Celui-ci l'attendait.

On ne saurait imaginer plus violent contraste qu'entre ces deux hommes : autant l'inspecteur Parr était massif et lourd

d'aspect, autant le détective privé, mince et agile, paraissait nerveux et délicat.

– Comment cela s'est-il passé, Parr ?

– Plutôt mal. Le Préfet m'en veut. Mais avez-vous découvert quelque chose de nouveau ?

– J'ai retrouvé l'homme qui avait mal aux dents. Il s'appelle Sibly ; c'est un marin et il a été aperçu dans le voisinage de la villa Beardmore le lendemain du crime. Et voici un télégramme qui m'annonce qu'il a été arrêté hier pour ivrognerie et tapage. On a trouvé sur lui un browning qui doit être l'arme dont il s'est servi pour assassiner Mr Beardmore. Vous vous rappelez que la balle retrouvée provenait d'un browning.

Parr fit un geste d'étonnement.

– Comment avez-vous découvert tout cela ?

– Vous n'avez pas grande confiance en mes déductions, dit Yale en souriant, sans quoi je vous dirais qu'il m'a suffi de sentir la douille pour connaître l'homme qui s'en était servi. J'ai donc envoyé un de mes agents à sa recherche et voici le résultat, conclut-il en montrant le télégramme.

Les traits placides de Mr Parr se contractèrent, ce qui n'eut pas pour effet de le rendre plus beau.

– Donc l'assassin est pris, dit-il doucement ; je me demande cependant si c'est lui qui a écrit ceci.

Il sortit de son portefeuille un fragment de papier dont les bords étaient visiblement noircis par le feu et le tendit à Yale.

– Où avez-vous trouvé cela ? demanda ce dernier.

– Dans les cendres de la cheminée de Mr Beardmore.

Le fragment provenait d'une feuille de papier déchirée en plusieurs morceaux. Il portait ces mots tracés par une main peu sûre :

« Laisser tranquille
vous laisserai tranquille »

Yale secoua la tête.

– C'est du chinois pour moi, dit-il.

Il soupesa le papier sur sa paume ouverte.

– Je ne ressens rien, dit-il, le feu a détruit l'*aura*…

Parr reprit le document et le replaça soigneusement dans son portefeuille.

– Je voulais encore vous dire que quelqu'un portant des souliers pointus et fumant un cigare a dû errer autour de la villa. J'ai observé les empreintes de la chaussure dans une plate-bande et ai trouvé de la cendre de cigare au pied d'un arbre.

– Qu'en concluez-vous ? fit Yale surpris à son tour.

– Je pense que quelqu'un voulant avertir Mr Beardmore a écrit la note dont nous venons de voir un fragment et l'a apportée de nuit à la villa. Mr Beardmore a dû en prendre connaissance puisqu'il l'a brûlée…

Un léger coup à la porte l'interrompit.

– C'est Jack Beardmore, chuchota Yale.

Jack Beardmore avait le visage pâle et défait. Il serra la main de Yale et salua Parr.

– Rien de nouveau, je suppose ? dit-il à Yale. (Puis se tournant vers Parr :) Vous étiez hier à la villa, n'est-ce pas ? Y avez-vous découvert quelque indice ?

– Rien d'important.

– Je suis venu en ville pour voir Mr Froyant, reprit Jack, et je dois dire que je l'ai trouvé dans un état nerveux pitoyable.

Il n'ajouta pas que, si sa visite ne l'avait pas satisfait, c'était surtout parce qu'il n'avait pas pu voir Thalia Drummond ; seul un de ses interlocuteurs devina le motif de sa si grande déception…

Derrick Yale lui parla de l'arrestation du marin.

– Je ne me fais pas grande illusion sur la portée de cet événement : en admettant que ce soit bien cet individu qui a tué votre père, il n'est assurément qu'un agent, un instrument, agissant pour le compte du véritable auteur des crimes du Cercle Rouge. Il nous contera sans doute la même histoire que les autres, savoir qu'il était à bout de ressources lorsqu'un inconnu l'a enrôlé au service du Cercle Rouge et lui a versé une forte somme en lui désignant une victime… Nous serons toujours aussi loin de l'éclaircissement de l'affaire.

Les trois hommes sortirent ensemble. Avant de se rendre chez l'avoué qui s'occupait de la succession de son père, Jack accompagna Parr et Yale à la gare. Les deux détectives devaient y prendre un train pour la petite ville où l'assassin présumé était en prison. Ils passaient dans une rue fort animée lorsque Jack poussa une exclamation soudaine. De l'autre côté de la rue se trouvait une agence du Mont-de-Piété, et une jeune fille qui en sortait demeurait immobile au bord du trottoir. C'était la vue de cette belle créature qui avait suscité le cri de Jack.

– Tiens ! s'écria Parr à son tour, voilà une jeune dame que je n'ai pas vue depuis plus de deux ans !

Jack ouvrit de grands yeux :

– Depuis plus de deux ans ! Parlez-vous de cette personne arrêtée au bord du trottoir ?

– Mais oui, fit Parr d'une voix indifférente. C'est Thalia Drummond que je soupçonne d'avoir fait partie d'une bande d'escrocs.

# 7

# L'IDOLE VOLÉE

Jack Beardmore demeura un instant muet et paralysé à ces paroles. Cependant, la jeune fille, sans se douter des regards dont elle était l'objet, héla un taxi, y monta et disparut.

– Que pouvait-elle bien faire là ? dit Parr.

– … « partie d'une bande d'escrocs », répétait machinalement Jack. Ciel ! Mais, où allez-vous ? demanda-t-il à l'inspecteur qui s'apprêtait à traverser la chaussée.

– Je veux me rendre compte du genre d'opération qu'elle a été faire au Mont-de-Piété, répondit Parr.

– Elle peut avoir mis quelque chose en gage, étant à court d'argent… Ce n'est pas un crime…

Mais Jack sentait bien la faiblesse de son argument. Thalia Drummond, complice d'escrocs et de voleurs ! C'était incroyable ! Impossible ! Cependant il suivit Parr de l'autre côté de la rue et assista à son entrevue avec le directeur de l'établissement. Ce dernier fit apporter l'objet que la jeune fille venait d'engager : c'était une petite figurine du Bouddha, en or.

– Ce qu'il y a de curieux, fit observer le directeur, c'est que cette personne n'a demandé à emprunter là-dessus que dix livres, alors que l'objet en vaut plus de cent.

– A-t-elle donné une explication ? demanda Yale.

– Elle m'a dit avoir momentanément besoin d'argent, mais ne pas vouloir toucher une grosse somme afin de pouvoir dégager cette statuette plus facilement.

– A-t-elle donné son nom ? A-t-elle laissé son adresse ?

– Oui, répondit le commis qui avait reçu la jeune fille : Thalia Drummond, 29 Park Gate.

– Mais c'est l'adresse de Froyant ! s'écria Yale.

Jack se rappela aussitôt que ce vieil avare de Froyant collectionnait les bibelots orientaux, mais garda le silence.

Parr donna un reçu et glissa la statuette dans sa poche.

– Nous allons tout de suite chez Mr Froyant, dit-il.

Jack s'interposa désespérément :

– Pour l'amour du ciel, s'écria-t-il, laissons cette enfant tranquille ! Elle peut avoir été en butte à quelque tentation soudaine… irraisonnée ! Si l'on peut arranger la chose avec de l'argent, j'en fais mon affaire !

Derrick Yale l'écoutait d'un air grave et bienveillant.

– Vous connaissez miss Drummond ? lui demanda-t-il.

Jack fit un signe affirmatif. Il avait trop de peine pour pouvoir parler ; il éprouvait une sotte envie de s'enfuir et de se cacher.

– C'est impossible, expliqua Parr d'un ton définitif. Je suis un détective officiel, ne l'oubliez pas, et mon devoir est d'aller demander à Mr Froyant si cet objet a été apporté ici avec son approbation.

– Alors, allez-y sans moi ! fit Jack.

Il ne pouvait songer sans frémir à être témoin de l'humiliation de la pauvre fille. C'était monstrueux ! Parr se conduisait comme une brute dans cette affaire. Il se confia à Yale dès qu'ils furent seuls :

– Cette jeune fille n'a pu commettre un vol si stupide. Plût au ciel que je n'aie pas attiré l'attention de Parr sur elle !

– Je crois avoir remarqué qu'il l'avait déjà aperçue, répondit le détective. (Puis mettant la main sur l'épaule du jeune homme, il ajouta :) Jack, vous me semblez bien ému… Pourquoi donc ? Oh ! sans doute, vous avez dû rencontrer souvent cette personne chez Mr Froyant, à la campagne ?

– Oui, fit Jack. Ah ! si Mr Parr avait poursuivi les agissements du Cercle Rouge avec l'inflexibilité qu'il a aujourd'hui pour cette petite, mon pauvre père serait encore en vie.

Derrick Yale fit de son mieux pour le calmer. Il le ramena chez lui et tâcha d'orienter ses pensées sur de plus riantes perspectives. Un quart d'heure à peine s'était écoulé, lorsque la sonnerie du téléphone retentit. C'était Parr qui appelait.

– Eh bien ? demanda Yale.

– Je viens d'arrêter Thalia Drummond, répondit laconiquement l'inspecteur. Elle comparaîtra demain.

Yale raccrocha le récepteur et revint auprès de Jack.

– Elle est arrêtée ? fit le jeune homme pressentant la nouvelle.

Yale fit un signe affirmatif.

Jack Beardmore pâlit affreusement.

– Vous voyez, dit enfin Yale doucement ; vous êtes, aussi bien que Froyant, victime d'une intrigante… d'une voleuse.

– Serait-elle voleuse et pis encore, répondit Jack avec violence, je ne l'en aimerais pas moins !

# 8

# LE BOUDDHA

L’entrevue de l’inspecteur Parr avec Harvey Froyant avait été brève. À la vue du détective, dont le millionnaire avait fait connaissance lors de l’enquête sur l’assassinat de Beardmore, il s’agita fébrilement.

– Eh bien ! eh bien ! s’écria-t-il, qu’y a-t-il encore ? Ces abominables assassins ont-ils entrepris une nouvelle campagne ?

– Non, répondit Parr. Je suis simplement venu vous demander quelques renseignements. Depuis combien de temps employez-vous Thalia Drummond ?

– Elle est ma secrétaire depuis trois mois… Pourquoi ?

– Combien la payez-vous ?

Mr Froyant indiqua une somme si manifestement et ridiculement minime qu’il se sentit obligé, par simple décence, d’ajouter vivement qu’elle était nourrie et avait ses soirées libres.

– Savez-vous si elle a été à court d’argent récemment ?

– Mais oui, justement. Hier, elle m’a demandé une avance de cinq livres. Elle a prétendu qu’elle avait un paiement urgent à faire. Je lui ai refusé, naturellement. Je désapprouve les versements d’avance pour n’importe quel genre de travail. Cela ne fait qu’appauvrir les gens.

– Je crois savoir, Mr Froyant, que vous possédez plusieurs objets d'art anciens. En aurait-il disparu ces derniers temps ?

Froyant bondit. La seule idée d'avoir pu être volé suffisait à lui troubler l'esprit. Sans un mot, il se précipita hors du salon. Au bout de trois minutes, il réapparut, la face congestionnée, les yeux saillants.

– Mon Bouddha ! cria-t-il. Il vaut plus de cent livres. Il était encore là ce matin…

– Faites venir miss Drummond, dit brièvement le détective.

Thalia arriva, parfaitement maîtresse d'elle-même, les mains derrière le dos, debout devant Mr Froyant. Elle eut à peine un coup d'œil pour le détective.

L'interrogatoire fut court et pénible… pour Mr Froyant ; car sur la jeune fille, rien ne paraissait faire le moindre effet. Et cependant elle pouvait bien deviner aux regards furibonds de son patron que son larcin avait été découvert. D'abord, le millionnaire put à peine prononcer une phrase intelligible…

– Vous… vous, bégaya-t-il enfin, vous m'avez volé… Il agitait une main tremblante de rage… Vous… vous êtes une voleuse !

– Je vous ai demandé une avance, répondit froidement la secrétaire. Si vous n'étiez pas un si vilain grippe-sou vous me l'auriez accordée.

– Vous… vous… continuait à balbutier Mr Froyant, ivre de colère… (Puis il se ressaisit :) Je l'accuse, inspecteur, je l'accuse de vol qualifié… Vous irez en prison, ma petite, oui, en prison… Ah ! attendez… je vais voir s'il ne me manque rien d'autre !

– Épargnez-vous cette peine, répliqua Thalia. Je n'ai pris que ce Bouddha, qui est une bien laide chose, entre parenthèses.

– Donnez-moi… rendez-moi les clés ! tonna le vieillard. Dire que je vous ai autorisée à ouvrir mes lettres d'affaires !

– Je viens d'ailleurs d'en ouvrir une qui ne vous fera pas plaisir, riposta la jeune fille d'une voix pleine d'ironie. Elle passa une enveloppe à Mr Froyant.

Il l'ouvrit, vit le cercle rouge qui s'étalait sur la missive… et se laissa choir, évanoui, sur un fauteuil.

# 9

# LE BON JUGE

Le magistrat devant qui Thalia comparut devait être un bon père de famille, car il paraissait plus mal à l'aise que la jeune et si manifestement novice délinquante. Il regardait tour à tour le rapport de police, l'inspecteur Parr et Thalia Drummond, dont l'éclatante beauté semblait remplir le prétoire d'un rayonnement magique. Cet homme, qui avait vu défiler au cours de sa carrière bien des physionomies trompeuses, avait vite vu que l'accusée n'était qu'une victime ; une victime d'un mouvement d'envie ou de colère, une conscience un peu faible peut-être, mais pas mauvaise ni profondément pervertie, loin de là.

– Y a-t-il des condamnations sur son casier judiciaire ? demanda-t-il.

– Non, monsieur le Président.

Le juge considéra la jeune fille par-dessus ses lunettes…

– Je n'arrive pas à comprendre, lui dit-il paternellement, comment vous vous êtes laissée aller à cet acte. Vous qui avez évidemment reçu la meilleure éducation, vous vous abaissez à commettre un vol fort important, quoique vous n'ayez pu ou voulu en tirer qu'une petite somme. La tentation a-t-elle été trop forte pour vous ? Votre besoin d'argent était-il si impérieux ? Je ne sais… Mais quoi qu'il en soit, rien de tout cela ne vous excuse. Cependant, eu égard à votre jeunesse, à vos bons antécédents, à votre inexpérience, je crois devoir vous appliquer les dispositions de la loi qui me permettent de vous libérer de toute peine… et de surseoir au jugement même sur cette affaire.

Mais que cela vous serve de leçon et gardez-vous de tout nouveau faux pas qui aurait de dures conséquences pour vous.

La jeune fille s'inclina et quitta le banc des prévenus.

Harvey Froyant sortit aussitôt de la salle d'audience. Cet homme si riche n'avait qu'une passion au monde : l'argent. Type même de l'homme qui compte tous les soirs la menue monnaie de sa poche, il aurait été capable d'envoyer sa propre mère en prison s'il l'avait soupçonnée de vol. Il en voulait surtout à Thalia Drummond pour lui avoir apporté au moment de le quitter la première lettre de chantage du Cercle Rouge.

Soupçonneux et vindicatif, il ne pouvait pas approuver la sentence généreuse du juge et, apercevant Parr dans le couloir, il lui exprima son mécontentement.

– Une femme pareille est un danger pour la société. Suis-je sûr qu'elle n'est pas complice de cette bande qui me menace maintenant, moi après tant d'autres ? Ils me demandent quarante mille livres… rien que cela… quarante mille… Sa voix se brisa en énonçant le chiffre. Je vous rappelle, inspecteur Parr, que c'est votre devoir de me protéger, votre devoir !

– La Sûreté veillera sur vous, répondit Parr ; quant à cette jeune fille, je pense qu'elle n'a même jamais entendu parler du Cercle Rouge… Elle est si jeune !

– Jeune ! grogna l'avare. Mais c'est le moment de la punir. Si on châtiait mieux la jeunesse, elle fournirait bien plus de citoyens honorables.

– Très juste, répondit le gros inspecteur. (Avec la plus grande inconséquence il ajouta :) Quelle lourde charge que les enfants !

Froyant marmotta encore quelques paroles inintelligibles, puis traversa la cour et monta dans son auto qui l'attendait à la grille.

L'inspecteur Parr le regarda partir, puis aperçut le jeune Beardmore qui attendait à la porte. Il alla à lui :

– Bonjour, Sir. Vous attendez la sortie de la jeune dame ?

– Oui. Quelles sont donc ces formalités qui la retiennent encore ?

– Elle ne tardera pas, dit Mr Parr avec bonhomie… (Puis, après un silence, il ajouta :) Si vous me permettez un mot personnel, Mr Beardmore, laissez-moi vous dire que je suis un peu surpris – je n'ose dire choqué – de l'intérêt que vous témoignez à cette Thalia Drummond…

– Que voulez-vous dire ? répliqua vivement Jack. Toute cette histoire de vol ne tient pas debout… C'est un coup monté. Cet animal de Froyant a dû…

– Non, non, interrompit tranquillement Parr. Miss Drummond a avoué de suite avoir pris la statuette ; d'ailleurs nous l'avons vue vous et moi sortir du Mont-de-Piété… Il n'y a pas de doute.

– Elle a dû vous avouer pour quelque raison personnelle, riposta Jack avec feu ; croyez-vous qu'une jeune fille comme elle soit capable d'un vol ? Dans quel but ? Je lui aurais donné une fortune très… (Il s'interrompit brusquement et reprit :) Non, non, il y a quelque chose là-dessous, quelque chose que j'ignore, un mystère quelconque qui vous échappe à vous aussi…

La porte des pas perdus s'ouvrit à ce moment et celle dont s'entretenaient les deux hommes parut. Elle s'arrêta en apercevant Jack et rougit légèrement.

– Étiez-vous dans la salle du tribunal ? lui demanda-t-elle.

Il fit un signe affirmatif.

– Vous n'auriez pas dû venir, reprit-elle avec une certaine véhémence. Comment étiez-vous averti ? Qui vous a renseigné ?

Elle semblait ignorer la présence du Chef de la Sûreté et, pour la première fois depuis son arrestation, elle témoigna d'un peu d'émotion.

– Je regrette que vous ayez été au courant de… cet incident, dit-elle au jeune homme d'une voix légèrement tremblante, et je suis très peinée de penser que vous avez été là…

– Mais tout cela est mensonge, n'est-ce pas Thalia ? s'écria passionnément le jeune homme. Vous pouvez me le confier, à moi ! Un coup monté, c'est ça ? Pour vous perdre ?

Sa voix était pleine d'amour et d'espoir, mais miss Drummond secoua la tête.

– Il n'y a pas de coup monté, dit-elle d'une voix douce et ferme. J'ai bien volé Mr Froyant.

– Mais… alors… pourquoi ? Pourquoi ?

– Je crains de ne pouvoir vous dire mes raisons, répondit-elle, un léger sourire au coin des lèvres. J'avais besoin d'argent, d'ailleurs, et c'est un motif suffisant…

– Eh bien ! moi, je vous dis que je ne vous crois pas, cria Jack. Et je ne vous croirai jamais à ce sujet. Vous n'êtes pas de celles qui succombent à une tentation de ce genre… Je le sens, je le sais.

Elle le regarda un long moment sans parler, puis se tourna vers Parr.

– Vous pourrez peut-être discuter avec Mr Beardmore, lui dit-elle ; quant à moi, je ne peux rester plus longtemps.

– Où allez-vous ? reprit Jack alors que la jeune femme s'éloignait déjà.

– Mais… chez moi.

– Vous n'avez point de « chez vous » !

– Si, j'ai une chambre meublée.

– Alors, je vous accompagne.

Elle ne protesta pas et ils sortirent ensemble. Ils ne se parlèrent point jusqu'à l'entrée du métro. Mais là, Thalia dit :

– Maintenant, laissez-moi rentrer chez moi.

– Qu'allez-vous faire ? répondit le jeune homme. Comment pourrez-vous gagner votre vie avec un tel passé.

– Est-ce donc si terrible ? fit-elle froidement. Comme elle se disposait à descendre les escaliers conduisant à la station du métro, Jack la saisit violemment par le bras :

– Maintenant, écoutez-moi Thalia. Je vous aime ; je veux vous épouser. Je ne vous l'avais pas encore dit, mais vous l'avez sûrement deviné. Je ne vous permettrai pas de sortir de ma vie. Comprenez-vous ? Vous n'avez pas plus volé que moi…

Elle se dégagea doucement.

– Mr Beardmore, répondit-elle à voix basse, vous jouez le don Quichotte et vous êtes un peu fou ! Vous me dites ne pas me permettre certaines choses… eh bien ! moi, je ne vous permettrai pas de briser toute votre existence à cause d'un caprice pour une voleuse ! Vous ne savez rien de moi… Vous m'avez rencontrée à la campagne et vous m'avez trouvée gentille… C'est tout. Je dois donc vous parler comme une mère ou une bonne vieille tante…

Une légère lueur de malice apparut dans ses yeux lorsque, achevant ces mots, elle tendit la main à Jack.

– Un jour, nous nous rencontrerons peut-être de nouveau, conclut-elle, et vous verrez alors comme tout le prestige romanesque dont vous m'entourez se sera dissipé…

Là-dessus elle descendit vivement les marches. Lorsque Jack eut recouvré ses esprits, elle avait depuis longtemps disparu.

# 10

# L'APPEL DU CERCLE ROUGE

Thalia Drummond rentra dans son meublé de la rue Lexington, qu'elle avait occupé avant d'entrer chez Mr Froyant et qu'elle avait gardé. Sans nul doute le bruit de son aventure l'y avait précédée, car la corpulente logeuse lui fit un accueil glacé ; si la jeune fille n'avait eu encore quelques jours de loyer payé d'avance, il est probable qu'on ne l'aurait pas seulement laissée entrer.

Sa petite chambre était agréablement meublée et, une fois le verrou tiré, elle se sentit un peu soulagée.

Elle avait matière à réfléchir… Jack Beardmore ! Elle eut un geste de dépit et d'orgueil, s'efforçant de chasser l'image de ce pauvre garçon qu'elle venait de désespérer… Harvey Froyant ? C'était presque un soulagement de songer à ce vieux bonhomme. Certes, elle le haïssait. La période qu'elle avait passée chez lui avait été la plus triste de sa vie. Elle prenait ses repas avec les domestiques : chaque parcelle de nourriture leur était pesée et mesurée… Et cela par un patron dont la fortune atteignait certainement plus d'un million de livres.

« C'est encore heureux qu'il ne m'ait pas fait la cour » se dit-elle en souriant. Elle ne se représentait pas Froyant poursuivant une femme de ses assiduités. Elle se remémora les longues séances au cours desquelles elle devait suivre le vieillard, son calepin à la main, tandis qu'il passait de chambre en chambre, vérifiant l'argenterie, retournant les tapis, passant ses longs doigts osseux sur les planchettes polies des étagères.

Il mesurait le vin servi à chaque repas et comptait les bouteilles vides, même les bouchons. Il se vantait de pouvoir constater dans le vaste jardin de sa villa l'absence d'une fleur. Il envoyait régulièrement au marché les pêches et les poires de ses espaliers et faisait des scènes terribles au jardinier assez peu consciencieux pour manger une pomme au verger, car son instinct le portait infailliblement à prendre ces sortes de choses sur le fait.

Thalia sourit à ces souvenirs, puis, changeant de costume, elle ressortit. La logeuse la regarda passer sans la saluer.

– Voilà votre locataire revenue, fit une voisine.

– Oui, répondit la logeuse d'un air rogue. Je croyais que c'était une jeune fille très bien, mais il me faut déchanter. C'est la première voleuse que j'ai ici, et elle ne restera plus bien longtemps. Je lui donnerai son congé ce soir.

Ignorant les jugements sévères dont elle était l'objet, Thalia Drummond prit l'autobus. À Fleet Street, elle entra dans le hall d'un grand quotidien. Là elle prit un formulaire pour annonce et y écrivit d'une main ferme :

« SECRÉTAIRE

Une jeune dame de retour des colonies cherche un poste de secrétaire, de préférence logée. Prétentions modestes. Sténo et dactylographe. »

Elle laissa en blanc les numéros et lettres pour la réponse, porta la feuille au guichet des annonces, la paya et sortit.

De retour à sa chambre à l'heure du thé, ce fut la logeuse elle-même qui lui apporta son plateau.

– Miss Drummond, dit-elle, j'ai quelques mots à vous dire…

– Dites-les, répliqua froidement la jeune fille.

– J’ai besoin de votre chambre pour la semaine prochaine.

– Ce qui signifie que vous me mettez à la porte.

– Effectivement. Je ne peux recevoir dans ma maison que des personnes respectables, honorablement connues… comme je vous croyais…

– Continuez à le croire.

La logeuse ne se démonta pas.

– Ce serait difficile, dit-elle, maintenant que vous avez été en prison. Vous pensiez peut-être que je ne le savais pas… mais les journaux ont raconté vos beaux exploits.

– Je n’en doute pas. Eh bien ! je partirai la semaine prochaine.

– Je vous dirai aussi…

– Dites-le sur le palier, interrompit la jeune fille en ouvrant la porte à son interlocutrice indignée.

La nuit tombait. Thalia alluma une lampe et se mit en devoir de se manucurer avec le plus grand soin. Elle n’avait pas terminé lors de la distribution postale du soir. Sa logeuse lui monta une lettre.

– Vous feriez bien d’avertir vos correspondants de ne plus vous écrire ici, dit-elle en soufflant.

– Je ne leur ai jamais dit que je logeais dans un endroit aussi affreux, répliqua la jeune fille sans s’émouvoir.

Thalia referma la porte avant que la propriétaire ait pu trouver une réponse suffisamment acerbe.

Elle eut un sourire énigmatique en considérant sa lettre : l’adresse était en caractères d’imprimerie ; elle regarda le timbre postal avant de l’ouvrir, puis elle se décida et sortit de

l’enveloppe une carte assez grande, épaisse et carrée. Son visage changea d’expression lorsqu’elle aperçut le large cercle rouge qui y figurait. À l’intérieur du cercle, toujours en caractères typographiques, se trouvait écrit :

« Nous avons besoin de vous. Montez dans l’auto qui vous attendra demain soir à 10 heures au coin de Steyne Square. »

Elle posa la carte sur la table et la considéra longuement.

Le Cercle Rouge avait besoin d’elle !

Elle s’attendait à cet appel, mais il arrivait un peu plus tôt qu’elle ne le prévoyait.

## 11

# L'AVEU

À 9 h 57 le lendemain soir, une auto passa devant Steyne Square et stoppa au coin de Clarges Street. Quelques instants plus tard, Thalia Drummond sortit elle-même du square, portant un grand manteau noir et un petit chapeau sur lequel elle avait passé une légère écharpe nouée sous le menton.

Sans hésitation aucune, elle s'approcha, ouvrit la portière et entra dans la voiture. Il faisait nuit noire et elle devinait à peine la présence indistincte du chauffeur. Il ne détourna pas la tête. Le moteur continuait à ronronner doucement.

– Vous avez comparu hier devant le tribunal de simple police, dit le chauffeur sans préambule. Vous aviez volé une statuette en or. Hier soir, vous avez fait insérer une annonce affirmant que, récemment revenue des colonies, vous cherchez une place de secrétaire. Afin, sans doute, d'y poursuivre vos recherches d'objets d'art…

– Très intéressant, dit Thalia sans la moindre émotion, mais je suppose que vous ne m'avez pas convoquée pour me raconter ma vie. En recevant votre lettre, j'ai pensé que je pourrais faire l'affaire. Mais d'abord j'ai une question à vous poser.

– Je ne vous promets pas d'y répondre.

– Je comprends cela, dit-elle profitant de l'ombre pour sourire. Eh bien ! que serait-il arrivé si j'avais communiqué à la police votre convocation et si Mr Parr ou Mr Yale s'étaient tenus dans les environs ?

– Il ne serait rien arrivé du tout, dit l'homme en ricanant, car depuis un bon moment vous seriez étendue morte sur le trottoir, ma petite. Mais trêve de plaisanterie, miss Drummond : je viens vous offrir de gagner beaucoup d'argent avec plaisir et facilité. Je ne m'inquiète pas de savoir si vous continuez votre collection d'objets d'art : votre tâche principale sera de me servir… Compris ?

Thalia fit un signe affirmatif, puis, songeant que son interlocuteur ne pouvait la voir, elle répondit nettement :

– Oui.

– Vous serez très bien payée pour tout ce que vous ferez ou terriblement punie si vous essayiez jamais de me trahir. J'aurai toujours l'œil sur vous. Compris ?

– Parfaitement bien.

– Votre travail sera très simple, poursuivit le chauffeur. Vous vous présenterez demain à la banque Brabazon. Brabazon a besoin d'une secrétaire…

– Mais m'acceptera-t-il ? interrompit-elle. Dois-je me présenter sous un faux nom ?

– Gardez votre nom, fit l'homme avec impatience. Ne m'interrompez pas. Je vous donnerai deux cents livres. Les voici.

Il jeta deux billets par-dessus son épaule. Elle les prit. Ce faisant, elle toucha par hasard l'épaule de son interlocuteur et sentit sous le vêtement quelque chose de dur. « Un gilet pare-balles », nota-t-elle mentalement. Puis elle dit à haute voix :

– Que dois-je dire à Mr Brabazon de mon passé ?

– Il est inutile de lui dire quoi que ce soit. Attendez mes instructions. C'est tout.

Quelques minutes plus tard, Thalia Drummond se trouvait dans un taxi qui la ramena rue Lexington. Derrière elle, une autre voiture suivait, ralentissant quand son taxi ralentissait, ne le dépassant jamais. La voiture stoppa lorsque descendit Thalia. Se doutait-elle qu'elle était suivie et qu'au moment où elle ouvrait sa porte, l'inspecteur Parr se trouvait à moins de dix mètres d'elle ? Si elle s'en doutait elle n'en montra rien.

Parr se porta sur le trottoir en face, attendit de voir une fenêtre s'éclairer à la façade du meublé, puis rejoignit son propre taxi.

Il en ouvrait la portière lorsqu'un homme au col relevé passa rapidement à côté de lui. Le Chef de la Sûreté le reconnut :

– Flush ! appela-t-il.

L'homme fit demi-tour. Il était petit, brun, d'aspect agile. Reconnaissant à son tour le Chef de la Sûreté, il affecta la plus grande surprise.

– Quoi, Mr Parr ! s'écria-t-il. Qui se serait attendu à vous rencontrer en un quartier si tranquille !

– J'ai un mot à vous dire, Flush. Venez avec moi.

C'était là une invite que le nommé Flush avait déjà dû entendre de la part d'un policier, car il fit une grimace significative.

– Avez-vous quelque chose à me reprocher, Mr Parr ? dit-il avec quelque anxiété.

– Du tout, mon ami. Vous marchez droit maintenant. Vous me l'aviez d'ailleurs promis lors de votre sortie de prison.

– Parfaitement, Sir. Je marche droit, je gagne ma vie par mon travail et je vais me marier.

– Ah bah ! s’écria Parr avec l’étonnement le mieux simulé du monde. Que ne le disiez-vous ! Est-ce avec Bella ou Milly ?

– Avec Milly, dit Flush maudissant à part soi la trop bonne mémoire de l’inspecteur. Elle marche droit maintenant, elle aussi. Elle travaille…

– À la banque Brabazon, oui, je sais, dit Parr. (Il se frappa le front comme s’il se rappelait tout à coup quelque chose ; il murmura en même temps :) Ce doit être ça.

– Elle se conduit parfaitement bien, se hâta de poursuivre Flush ; elle ne s’approprierait pas une cigarette, même si sa vie en dépendait. Ne la soupçonnez point, Mr Parr. C’est un ange. Nous sommes elle et moi d’honnêtes gens.

Mr Parr eut un sourire placide.

– Ce sont là de grandes et bonnes nouvelles, Flush. Mais où habite-t-elle maintenant ?

– De l’autre côté du fleuve, Sir, répondit Flush avec difficulté. Vous n’allez pas ressusciter de vieilles histoires, n’est-ce pas, Mr Parr ?

– Le Ciel m’en préserve ! Non, mais j’aimerais lui parler. Peut-être… (Il hésita :) En tout cas, cela peut attendre. Je suis heureux de vous avoir rencontré, Flush.

Ce dernier ne partageait pas ce sentiment, mais il se garda de le montrer.

« C’est donc bien cela », se dit Parr, mais il n’expliqua à personne ce que « cela » pouvait être, pas même à Derrick Yale qu’il rencontra au club une demi-heure plus tard. Et, chose curieuse en effet, durant la longue conversation que les deux détectives eurent alors sur l’affaire du Cercle Rouge, Parr ne fit pas mention de l’entrevue que Thalia Drummond venait d’avoir avec un inconnu.

De bonne heure le lendemain matin, Parr et Yale partirent pour la petite ville où l'on avait arrêté et emprisonné un certain Ambrose Sibly, ex-premier matelot, accusé du meurtre de Mr Beardmore père. Sur sa requête, le fils de la victime fut autorisé à accompagner les deux détectives, mais il n'assista pas à l'interrogatoire qu'ils firent subir au prisonnier.

Celui-ci était un pauvre homme dans tous les sens de l'expression : petit, chétif, malpropre, ne sachant ni lire ni écrire, ce misérable individu n'était qu'une brute. Il avait un casier judiciaire assez chargé, comme l'avait découvert Parr grâce aux empreintes digitales de l'accusé.

D'abord, il ne paraissait pas disposé aux aveux et ce fut l'habile interrogatoire de Yale plutôt que l'autorité de Parr qui le détermina enfin à confesser son crime :

– Eh bien oui, c'est moi qui l'ai fait.

Outre les deux détectives, un sténographe autorisé se trouvait dans la cellule et transcrivait questions et réponses.

– Vous m'avez pris, ajouta l'homme, uniquement à cause de mon goût trop prononcé pour le whisky. Et puisque j'ai commencé, je vais tout vous dire, Sirs : j'ai aussi tué Harry Hobbs. Il était quartier-maître à bord de l'*Oritianga* avec moi en 1920… On ne peut me pendre qu'une fois, n'est-ce pas ? J'ai donc tué aussi cet homme et l'ai lancé par-dessus bord… à cause d'une femme dont nous avions tous deux fait la connaissance à Newport News, en Amérique. Une fois débarqué, on me renvoya. Je fus recueilli par la Société de protection des matelots, mais on me mit à la porte un soir que j'étais ivre. Dans la rue, un agent me cueillit et j'écopai de sept jours de prison. Que n'ai-je eu un mois ! Je ne serais pas ici. Enfin, une nuit, plusieurs jours après ma sortie de prison, j'errais dans les rues à la recherche de mégots de cigares ; j'aurais vendu mon âme pour un croûton de pain ou une goutte de whisky… Pour comble j'avais une horrible rage de dents…

À ce moment, Parr leva la tête et rencontra le regard malicieux de Derrick Yale. Mais le prisonnier poursuivait :

– Je me voyais déjà condamné à passer une autre nuit dans la rue lorsque j'entendis quelqu'un me dire : « Montez ! » Je regardai : une auto était arrêtée à côté de moi au bord du trottoir. Je crus avoir mal entendu, mais l'homme de l'auto répéta : « Montez, montez donc ! C'est à vous que je parle ! » Et il m'appela par mon nom. Je ne me le fis pas répéter une troisième fois. L'auto partit et roula assez longtemps. Le chauffeur ne disait plus rien et évitait les rues trop éclairées.

Au bout d'un certain temps, il s'arrêta et me parla. Il savait tout ce qui me concernait. Vous imaginez ma surprise ! Il connaissait l'affaire Harry Hobbs – dont le jury m'avait acquitté – et tout mon passé. Après cela, il me demanda si je voulais gagner facilement cent livres. À ma réponse affirmative, il m'expliqua qu'un vieux gentleman lui avait fait du tort et qu'il voulait le faire disparaître. J'hésitai d'abord ; mais il m'affirma qu'il pourrait, s'il voulait, me faire pendre pour le meurtre d'Hobbs. Il m'assura ensuite que je ne risquais absolument rien, qu'il me fournirait une bicyclette pour fuir… Finalement, j'acceptai.

La semaine suivante, nous eûmes une autre entrevue à Steyne Square et il me donna ses dernières instructions. Il m'apprit que Mr Beardmore faisait généralement une courte promenade dans son parc chaque matin et que j'aurais là une bonne occasion. Je partis. J'arrivai aux environs de la villa au commencement de la nuit, et m'installai dans le bois pour la nuit. Il n'y avait pas une heure que j'étais là lorsque j'eus une grande frayeur : quelqu'un passa près de moi, un homme de haute taille. Ce devait être un garde-chasse. Je ne l'ai vu que de dos. Heureusement, il ne m'aperçut pas.

Et je crois que c'est tout… Le lendemain matin, le vieux gentleman vint se promener par là et je l'abattis d'un seul coup de revolver… Je ne me rappelle pas très bien, car j'avais bu du

whisky toute la nuit. Je fus tout juste capable d’enfourcher la bicyclette… Et j’aurais fui beaucoup plus rapidement sans ce diable de whisky.

– C’est bien tout ? demanda Parr lorsque cette déposition fut relue à l’accusé et qu’il l’eut signée d’une croix.

– Oui, c’est tout.

– Vous ne pouvez rien dire de plus sur l’homme qui vous a fait commettre ce crime ?

– Absolument rien, je vous jure… Une seule chose cependant, reprit-il après un moment de réflexion : il se servait fréquemment d’un mot que je ne connaissais pas, que je n’avais jamais entendu… Ce doit être un homme instruit. Ainsi nous avions, à bord de notre bateau, un quartier-maître qui avait été au collège et qui employait des mots… des mots savants…

– Mais quel est le mot qui vous a frappé dans vos conversations avec votre employeur ?

Le prisonnier se gratta la tête.

– Il se peut que je m’en souvienne à un moment ou à un autre, dit-il, mais maintenant… je ne sais plus.

On ne put lui en faire dire davantage et on le laissa.

Quatre heures plus tard, le geôlier lui apporta son repas. Le prisonnier était étendu sur son lit et le geôlier le secoua par le bras.

– Réveillez-vous ! lui cria-t-il.

Ambrose Sibly ne devait plus jamais se réveiller. Il était mort.

Dans le pot d’eau qui se trouvait dans sa cellule, on trouva assez d’acide cyanhydrique pour tuer cinquante hommes.

Ce ne fut pas la présence de ce poison qui intéressa prodigieusement l'inspecteur Parr rappelé en toute hâte, mais un petit cercle de papier rouge qui flottait sur l'eau de la cruche.

## 12

# LES BOTTINES POINTUES

Félix Marl, enfermé à double tour dans sa chambre à coucher, se livrait à une besogne assez déplaisante.

Lors de son séjour dans les prisons de l'État, vingt-cinq ans auparavant, il avait appris le métier de cordonnier. Mais son travail consistait alors à réparer, non à détruire. Aujourd'hui, cependant, il découpait à l'aide d'un canif effilé le cuir d'une paire de bottines vernies en lanières étroites, qu'il jetait au fur et à mesure dans le feu ardent de sa cheminée.

Il y a des hommes qui vivent et souffrent intensément. Mr Marl était de ces créatures qui peuvent ressentir en un seul jour les affres d'un siècle d'enfer. Il avait lu dans un journal que l'on avait remarqué des empreintes de pas dans le jardin de Mr Beardmore, et de nouvelles terreurs avaient envahi son âme déjà pleine d'appréhensions. S'il n'était pas encore en enfer, il n'en avait pas moins déjà fort chaud, le front ruisselant de sueur devant le brasier qu'il avait allumé pour brûler ses bottines.

Enfin, le dernier fragment termina de griller sur les charbons ; il referma son canif, se lava les mains et ouvrit la fenêtre.

Il songeait qu'il eût été bien préférable de suivre sa première idée, et il se reprochait la pusillanimité qui l'avait poussé à prendre son revolver avec lui, lors de cette fameuse escapade… Mais il ne risquait plus rien. Personne n'avait pu le voir.

En de tels tempéraments, les moments d'affolement et de sérénité se succèdent rapidement. Ainsi, en descendant de sa

chambre pour se rendre à sa petite bibliothèque, Mr Marl avait presque oublié qu'il courait tout de même quelque danger.

Évidemment, il avait écrit cette lettre très conciliante et très humble et l'avait, croyait-il, fait parvenir sûrement à son destinataire… La retrouverait-on ? Il eut un frisson… « Mais, bah ! » se dit-il en chassant cette idée.

Son domestique lui apporta son thé et le disposa sur une petite table à côté du bureau.

– Pouvez-vous recevoir ce monsieur, maintenant ? demanda-t-il.

– Eh quoi ? Quel monsieur ?

– Je vous ai averti tout à l'heure que quelqu'un désirait vous voir.

Marl se rappela que l'on avait en effet frappé à sa porte pendant qu'il découpait ses bottines.

– Qui est-ce ? interrogea-t-il.

– J'ai mis sa carte sur votre bureau, Sir.

– N'avez-vous pas répondu que j'étais occupé ?

– Oui, mais ce monsieur a dit qu'il attendrait.

Le domestique, ayant repris la carte du visiteur, la tendit à Mr Marl qui pâlit.

– C'est le Chef de la Sûreté ! s'écria-t-il. Que me veut-il ?

Il s'essuya le front d'une main tremblante.

– Faites entrer, dit-il en faisant un violent effort sur lui-même pour paraître calme.

Il n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer l'inspecteur Parr, et l'aspect placide de ce fonctionnaire le rassura dès l'abord.

– Asseyez-vous donc, inspecteur. Je m'excuse de vous avoir fait attendre, mais j'étais fort occupé.

Parr s'assit au bord de la chaise que lui désignait Marl et s'excusa de son côté en balançant son chapeau sur ses genoux.

– J'ai cru bien faire d'attendre, dit-il, car je désirais vous entretenir au sujet de l'assassinat de Mr Beardmore.

Marl ne répondit rien, concentrant tous ses efforts pour empêcher ses lèvres de trembler et assumer un intérêt poli.

– Vous connaissiez très bien Mr Beardmore ? reprit Parr.

– Non, pas très bien, mais j'avais fait quelques affaires avec lui.

– Vous l'aviez rencontré plusieurs fois ?

Marl hésita. Il était de ceux à qui le mensonge se présente d'abord à l'esprit et qui ont une préférence habituelle pour lui.

– Oui, avoua-t-il cependant. Je ne l'avais pas vu depuis fort longtemps, en tout cas.

– Où se trouvait Mr Beardmore lorsque vous êtes entré dans la villa ?

– Sur la terrasse.

– Vous l'y avez vu ?

– Oui.

– On m'a rapporté, reprit Parr en considérant son chapeau, que – pour une raison que j'ignore – vous avez alors été saisi d'une émotion subite… Le fils de la victime, Mr Beardmore dit

que vous avez semblé momentanément terrifié… Pouvez-vous m'expliquer pourquoi ?

Mr Marl haussa les épaules et eut un sourire forcé.

– Je croyais avoir expliqué que c'était une faiblesse cardiaque… J'y suis sujet.

Parr retourna son chapeau comme pour en examiner curieusement le fond et ne releva pas même les yeux pour dire :

– Ce n'était pas de voir Mr Beardmore ?

– Mais naturellement non… Pourquoi la vue de Mr Beardmore aurait-elle pu m'effrayer, je vous le demande ? J'avais longuement correspondu avec lui et le connaissais…

– Cependant vous ne l'aviez pas vu depuis de nombreuses années !

– C'est exact, mais encore…

– Et votre crise cardiaque explique seule votre émotion ? interrompit Parr en relevant subitement les yeux pour fixer son interlocuteur.

– Absolument. D'ailleurs, j'avais pour ma part presque oublié déjà ce petit incident.

– Très bien. Mais il est un autre point que je voudrais éclaircir, reprit le policier en s'absorbant de nouveau dans la contemplation de son couvre-chef : le jour de votre visite, vous portiez bien des chaussures pointues ?

Marl fronça du sourcil.

– Peut-être bien, dit-il, je ne me rappelle pas.

– Vous êtes-vous promené dans le jardin ?

– Non.

– Vous n'avez pas fait quelques pas hors du chemin pour… hem… pour admirer le bâtiment ?

– Non, non. Je ne suis resté dans la maison que quelques minutes et suis reparti en auto.

Parr leva les yeux au plafond.

– Et abuserais-je de votre amabilité en vous demandant si je puis voir les chaussures que vous portiez ce jour-là ?

– Certainement, fit Marl en se levant.

Il sortit et peu d'instants après rapporta une paire de bottines vernies très pointues.

Le policier les prit, en examina attentivement la semelle.

– Parfait, dit-il. Ce ne sont naturellement pas les chaussures que vous aviez ce jour-là, car… (il passa délicatement le doigt sur les semelles) car il y a là de la poussière, et le temps a été humide depuis…

Marl crut que son cœur allait cesser de battre.

– Ce sont pourtant les chaussures que je portais, dit-il sèchement. Ce que vous appelez poussière n'est que de la boue desséchée.

Parr regarda encore son doigt, puis secoua la tête.

– Vous devez vous tromper, dit-il, car c'est bien là de la poussière…

Il déposa les bottines et se leva.

– D'ailleurs, continua-t-il, cela n'a pas grande importance.

Il resta debout, les yeux baissés, si longtemps que Marl ressentit de l'impatience.

– Avez-vous encore d’autres renseignements à me demander ? dit-il.

– Oui, je voudrais avoir le nom et l’adresse de votre tailleur. Voudriez-vous m’écrire cela ?

– Mon tailleur ! Que diable mon tailleur peut-il avoir à faire avec l’affaire Beardmore ? Enfin !

Il éclata de rire, alla à son secrétaire, écrivit nom et adresse et tendit le papier au Chef de la Sûreté.

– Merci beaucoup, et excusez-moi, dit ce dernier en mettant le papier dans sa poche sans l’avoir regardé. Je regrette beaucoup de vous avoir dérangé, mais vous comprenez que tout ce qui s’est passé quelques heures avant le crime peut avoir de l’importance pour l’enquête. Le Cercle Rouge…

– Le Cercle Rouge ! s’exclama Marl…

L’inspecteur le regarda droit dans les yeux.

– Vous ne saviez pas que c’était la bande du Cercle Rouge que l’on tenait pour responsable du crime ?

En toute vérité, Mr Marl ne le savait pas. Il avait lu les journaux, mais comme le *Monitor* seul avait donné le nom de la mystérieuse association de malfaiteurs et qu’il ne lisait pas ce quotidien, il ignorait ce détail.

Il se rassit en tremblant.

– Le Cercle Rouge ! murmura-t-il encore. Ciel ! Je n’aurais jamais cru…

– Qu’est-ce que vous n’auriez jamais cru ? demanda doucement Parr.

– Le Cercle Rouge… répéta encore Marl tout pâle, je croyais que ce n’était…

De nouveau il s'arrêta au milieu de sa phrase.

Une heure après le départ du Chef de la Sûreté, Félix Marl se tenait encore la tête entre les mains, dans l'obscurité croissante de son bureau.

Le Cercle Rouge !

C'était la première fois – depuis ce ténébreux et lointain passé auquel il ne songeait jamais sans effroi – qu'il avait affaire, si peu et si indirectement que ce fût, avec le célèbre emblème du crime. Ses idées étaient confuses.

– Je n'aime pas ça, dit-il enfin à haute voix.

Il alluma la lumière, passa la soirée à vérifier ses comptes et eut enfin un geste de satisfaction : Il pouvait profiter encore un peu de ce qu'il savait… et puis…

# 13

# MR MARL CONTINUE

Au service du Cercle Rouge, les tâches n'étaient pas toujours désagréables. Thalia Drummond en fut surprise. Elle avait été engagée sans aucune difficulté par Mr Brabazon et elle sentait que l'inconnu de l'auto possédait vraiment une immense influence surnaturelle.

Ce qui l'étonna davantage encore fut de ne recevoir durant tout un mois aucune nouvelle communication de son mystérieux protecteur. Il en vint une à la fin, qu'elle trouva dans son pupitre un matin. C'était une lettre sans suscription ni cercle rouge. Elle lut :

« Faites la connaissance de Marl. Découvrez pourquoi il "tient" Brabazon. Envoyez-moi le chiffre de son compte en banque et prévenez-moi immédiatement lorsque ce compte sera bouclé. Dites-moi aussi si Parr et Derrick Yale viennent à la banque. Télégraphiez à Johnson, 23, Mildred Street. »

Thalia exécuta fidèlement toutes ces instructions, même si elle n'eut l'occasion de voir Mr Marl que quelques jours plus tard.

Derrick Yale ne vint qu'une fois à la banque. Elle l'avait vu lors de son passage à la villa des Beardmore, et même sans cela elle l'eût reconnu aisément, de nombreux journaux ayant publié le portrait du fameux détective.

Elle n'apprit pas ce qu'il était venu faire à la banque, mais par la porte entrebâillée du petit bureau qu'elle occupait seule

en qualité de secrétaire particulière, elle vit Yale causer avec un des clercs, et annonça la chose au Cercle Rouge.

Quant à Mr Parr, il n'apparut pas. Elle ne vit pas non plus Jack Beardmore – heureusement, car elle voulait ne plus penser à lui.

Lorsqu'il était troublé, l'austère et précis Mr Brabazon, directeur de l'ancienne banque Seller, avait un tic très particulier : il enroulait une mèche de ses cheveux autour de son index et l'amenait sur le sommet de son crâne dénudé. Dans ce geste, sa main restait en partie sur ses yeux, et il semblait absorbé en méditations philosophiques ou plongé dans une longue prière.

Cependant, en l'occasion rapportée ci-dessous, il écarta sa main pour regarder le gentleman assis en face de lui. Ce visiteur de haute stature respirait avec force et semblait oisif et bon vivant.

– Mon cher Marl, fit doucement le banquier, vous abusez tout de même un peu.

L'autre sourit ironiquement.

– Je vous offre des placements sûrs, Brabazon, vous ne pouvez le nier.

– Vous m'apportez des affaires impossibles dont je suis assez fou pour m'occuper. Il faut en finir. Vous n'avez pas besoin qu'on vous pousse. Votre actif, rien qu'ici, est de plus de cent mille livres.

Marl regarda si la porte était bien fermée et reprit en se penchant vers le banquier.

– J'ai une petite histoire à vous conter, dit-il à voix basse, l'histoire d'un jeune employé de banque sans le sou qui se maria avec la veuve du banquier Seller. Elle aurait pu être sa mère.

Mais elle périt tragiquement dans un accident de montagne en Suisse. Elle glissa dans un précipice. Je le sais bien. Je me trouvais justement en cet endroit et prenais des photos du magnifique panorama. Vous ai-je jamais montré cette photo, Brabazon ? Vous êtes dessus, quoique vous ayez affirmé au magistrat enquêteur que vous vous trouviez alors sur l'autre versant de la montagne...

Mr Brabazon ne releva pas les yeux. Son visage demeura imperturbable.

– Maintenant, reprit Mr Marl d'un ton plus naturel, vous projetez, je pense, une nouvelle alliance... matrimoniale.

Le banquier, cette fois, eut un geste.

– Que voulez-vous dire ?

Mr Marl, très amusé, se frappa le genou.

– Qui serait alors la personne que vous avez été retrouver l'autre soir dans une voiture, au coin de Steyne Square ? Ne niez pas ! Je vous ai vu !

Brabazon témoigna alors quelque émotion. Il avait pâli et ses yeux étaient comme rentrés au fond de leurs orbites.

– Je ferai l'affaire que vous me proposez, dit-il.

Mr Marl se préparait à exprimer sa satisfaction lorsqu'on frappa à la porte du bureau.

– Entrez ! fit le banquier.

La personne qui entra eut le don d'attirer à elle toutes les pensées du visiteur. Elle se borna à placer devant les yeux du banquier un message télégraphique et se retira. Mais Marl resta sous le charme. La blancheur du teint, l'or des cheveux, la pureté des traits, toute l'harmonie et la souplesse de la jeune fille le frappèrent.

Il souffla un peu plus fort que d’habitude et, dès que la porte fut refermée :

– Quelle belle petite ! s’écria-t-il. Il me semble l’avoir déjà vue quelque part. Comment s’appelle-t-elle ?

– Drummond. Thalia Drummond, répondit froidement le banquier.

– Thalia Drummond ? N’était-elle pas secrétaire chez Froyant ? Vous lui faites les yeux doux, Brabazon ?

– Moi ? J’ai pour principe de ne pas même regarder mes employées, Mr Marl. Miss Drummond est une bonne secrétaire, c’est tout ce que je lui demande.

Marl se leva, riant toujours.

– Je vous reverrai demain matin à propos de notre affaire, dit-il.

– Eh bien, à 10 h 30, ou plutôt à 11 heures, si vous pouvez, répondit le banquier.

– Bon, à 11 heures.

– À demain donc, fit Mr Brabazon s’efforçant de sourire, mais sans tendre la main à son visiteur.

À peine la porte de son bureau refermée, le banquier revint à sa table, prit une carte de correspondance et, trempant la plume dans de l’encre rouge, y traça un cercle au milieu duquel il écrivit :

« Félix Marl a surpris notre entrevue à Steyne Square. Il habite, 79, place Marisburg. »

Il mit la carte sous enveloppe et indiqua l’adresse suivante : « Mr Johnson, 23, Mildred Street. »

# 14

# THALIA EST INVITÉE

En quittant la banque, Mr Marl passa entre les deux rangées de guichets de la grande salle. Ce faisant, il chercha à apercevoir le frais et beau visage qui l'avait ému. Il y parvint. Thalia Drummond occupait un petit bureau séparé et fermé par du verre dépoli. Sa porte était entrebâillée lorsque Marl apparut :

– Toujours très occupée, miss Drummond ? dit-il en entrant sans façon.

– Oui, toujours, répondit-elle.

– Et pas beaucoup d'amusement, hein ?

– Pas trop.

– Que diriez-vous d'un petit dîner un de ces soirs, avec cinéma ou théâtre ensuite ?

Elle considéra Marl depuis ses cheveux teints jusqu'au bout de ses bottines vernies.

– Vous ne manquez pas de toupet, fit-elle, mais j'adore les dîners fins.

– Au Moulin Gris, voulez-vous ?

Elle eut une moue de mépris.

– Pourquoi pas au restaurant végétarien ? Non, au Ritz-Carlton, ou rien.

Mr Marl, plein de feu, s'empressa :

– Mais oui certainement. Ce soir, voulez-vous ?

Elle fit un signe d'assentiment.

– Venez me prendre chez moi, place Marisburg à 7 h 30, continua-t-il.

Il crut qu'elle allait protester, mais elle accepta.

– Au revoir, à bientôt ! dit-il plein d'orgueil.

– Au revoir, fermez la porte, répondit Thalia en se remettant à tapoter sa machine.

Mais il était écrit qu'elle devait être interrompue ce jour-là. Cette fois, ce fut une jeune fille de bonne mine qui entra. Elle avait observé le manège du vieux beau.

– Qui est cette vieille noix ? fit-elle.

– Un admirateur, répondit calmement Thalia.

– Vous les attirez, dit Milly Macroy avec un peu d'envie.

– Eh bien ! reprit Thalia, je suppose que vous n'êtes pas venue m'entretenir de mes amours ?

– Non, vraiment, mais pour causer de choses sérieuses…

– J'adore les choses sérieuses…

– Vous rappelez-vous le pli chargé que la banque a adressé à la société Sellinger, vendredi dernier ?

– Oui.

– Eh bien ! vous savez, je suppose, qu'ils prétendent n'avoir trouvé que du papier blanc dans l'enveloppe ?

– Vraiment ? dit Thalia en soutenant le plus calmement du monde les regards scrutateurs de sa compagne. Mr Brabazon ne m'en a rien dit.

– J'ai mis les billets dans l'enveloppe, et vous y avez mis les cachets de cire, c'est donc vous ou moi qui les a pris. Je puis jurer que ce n'est pas moi.

– Alors, ce ne peut être que moi, dit Thalia avec son plus innocent sourire. Mais, réellement, Milly, c'est une chose bien sérieuse, savez-vous, de porter une telle accusation contre une frêle et pure jeune fille ?

– Vous êtes très forte, fit Milly avec admiration. Alors nous allons jouer cartes sur table. Il y a un mois, peu de jours après votre arrivée, un billet de cent livres a été volé au guichet du change.

– Eh bien ?

– Eh bien ! j'ai su que vous l'aviez converti en petites coupures chez Bilbury, dans le Strand ; je peux vous en dire le numéro si vous doutez…

Thalia affecta un air profondément contrit :

– Quel malheur ! gémit-elle avec le plus grand sérieux. Ciel ! Je suis prise !

– Admirable ! fit Milly. Mais, entre nous, savez-vous que cette affaire Sellinger pourrait vous coûter cher ? Vous aurez besoin de tous vos amis…

– J'espère que vous en avez beaucoup vous-même, car c'est vous qui avez fait semblant de mettre l'argent dans l'enveloppe.

– Mais c'est vous qui l'en avez sorti… Non, Thalia, ne nous disputons pas à ce sujet. Si nous restons unies, ça s'arrangera… Je peux jurer que vous avez cacheté l'enveloppe devant moi, et vous que j'ai mis l'argent devant vous.

Une lueur de malice dansait dans les yeux de Thalia ; elle rit doucement.

– Très bien, dit-elle. Mais je présume qu'après m'avoir sauvée, vous allez me demander quelque chose pour votre peine ?

– Rien de spécial, ma chère. Mais je vous avertis que, si vous voulez beaucoup d'argent, il faut faire mieux que ces petits trucs et venir à ceux qui tentent les grands coups…

– Et… vous en connaissez ?

– Je suis en relation avec un gentleman…

– Dites un homme ; le mot gentleman me fait penser aux tailleurs.

– Un homme, si vous voulez ; il vous observe depuis une semaine ou deux et il est convaincu que vous êtes capable de faire beaucoup d'argent sans difficulté. Il voudrait causer avec vous.

– Un autre admirateur ? fit Thalia en levant légèrement la ligne parfaite de ses sourcils.

La face de Milly se rembrunit.

– Non, dit cette dernière avec force. Nous sommes fiancés…

– Le Ciel me préserve, s'écria Thalia, de m'interposer entre deux cœurs qui s'aiment !

– Ne plaisantez pas ! Je vous répète qu'il ne s'agit pas de sentiment, il s'agit d'affaires sérieuses.

Thalia jouait avec son coupe-papier.

– Et si je n'acceptais pas d'entrer dans votre combinaison ? demanda-t-elle.

– Ne vous décidez pas tout de suite, mais venez dîner avec nous ce soir.

– Il en pleut des invitations à dîner !

– Ah, ce vieux vous a invitée ! fit Milly. Eh bien ! mes compliments !

Ses yeux brillèrent. Elle parut sur le point de faire une confidence, mais s'abstint et dit simplement :

– Vous avez de la chance, il est cousu d'or. Je vous imagine déjà avec un collier de diamants.

– Je préfère les perles, dit Thalia en se remettant au travail. C'est entendu, Milly, je vous reverrai à la sortie.

Mais Milly avait encore quelque chose à dire :

– Attention, n'allez pas parler de nos fiançailles ; ce n'est pas encore officiel !

À ce moment une sonnerie assourdie retentit.

– C'est le patron, dit Thalia en saisissant son calepin. Non, Milly, soyez tranquille, je n'y ferai aucune allusion. Je déteste les contes de fées, d'ailleurs.

Mr Brabazon tendit une enveloppe à sa secrétaire.

– Faites porter cela au plus vite, dit-il.

Thalia prit la missive et lut l'adresse. Elle considéra alors Mr Brabazon avec un intérêt nouveau. Vraiment, le Cercle Rouge recrutait ses membres un peu partout !

## 15

# THALIA FAIT DE MAUVAISES CONNAISSANCES

Thalia Drummond fut presque la dernière à sortir de la banque. Elle s'arrêta devant la porte, et regarda à droite et à gauche en boutonnant ses gants. Remarqua-t-elle l'homme qui l'observait de l'autre côté de la rue ? Nul n'aurait pu le dire. D'ailleurs, dès qu'elle aperçut Milly qui l'attendait à quelques pas, Thalia la rejoignit et elles s'éloignèrent ensemble.

– Vous avez bien tardé, dit Milly. Mon ami n'aime pas attendre, vous savez.

– Il apprendra, répondit Thalia. Je ne me préoccupe pas de ma montre en pareille circonstance.

Après quelques minutes de marche, elles arrivèrent à Reeder Street. Dans ce quartier, les restaurants avaient cherché des noms qui fassent songer aux lieux de plaisir parisiens. Le Moulin Gris était un petit établissement, mais, à l'aide de grandes glaces et d'une multitude de dorures, il faisait un certain effet.

Les tables étaient toutes inoccupées : le Moulin Gris ne faisait pas salon de thé durant l'après-midi. Les deux jeunes filles montèrent au premier et pénétrèrent dans une petite salle où les attendait un jeune homme brun, au teint huileux, aux cheveux très artistement arrangés et enduits de brillantine. Il était tout de noir habillé, sinon à la mode du jour, du moins avec soin.

Un parfum d'origan, une grande main, une paire d'yeux brillants et hardis… ce fut ce qui frappa Thalia dès l'abord.

Le jeune homme s'était levé vivement.

– Bonjour, miss Drummond, s'écria-t-il. Veuillez vous asseoir. Garçon, du thé !

– Je te présente Thalia Drummond, dit Milly.

– Pas besoin de présentation, s'écria gaiement le jeune homme. J'ai beaucoup entendu parler de vous, miss Drummond ! Je m'appelle Barnet.

– Flush Barnet, dit Thalia, à la surprise plutôt désagréable de son interlocuteur.

– Vous me connaissiez ?

– Elle sait tout, elle connaît tout… observa Milly avec résignation. Et mieux encore, elle connaît Marl qui l'a invitée à dîner ce soir.

Barnet regarda tour à tour les deux femmes puis demanda à Milly Macroy d'un ton un peu menaçant :

– Lui as-tu dit quelque chose ?

– On n'a pas besoin de rien lui dire… Je te répète qu'elle sait tout.

– Mais… la chose ?

– Au sujet de Marl ? Non, je t'ai laissé ce soin.

On apportait le thé, et le silence régna jusqu'au départ du garçon.

– Maintenant, dit alors Flush Barnet, nous pouvons causer tranquillement. Je vais parler franc et vous dire d'abord comment je vous appelle, à part moi…

– Ce doit être très drôle, dit Thalia sans cesser de fixer son interlocuteur.

– Je vous appelle l'astucieuse Thalia… Ça vous ressemble-t-il bien ? fit Barnet en se renversant sur sa chaise pour mieux apprécier la physionomie de la jeune fille. Astucieuse et pis que cela. Vous êtes une méchante petite. J'étais à l'audience le jour où le vieux Froyant vous a convaincue du vol de sa statuette.

– Vous êtes très au courant de la Gazette des Tribunaux, riposta froidement Thalia. Mais ne m'avez-vous fait venir ici que pour échanger des compliments ?

– Non, acquiesça Flush d'une voix où Milly discerna l'admiration que la nouvelle venue inspirait à son amoureux… Je vous ai priée de venir pour parler d'affaires. Nous sommes tous du même métier, et je vous dirai tout de suite que je ne suis pas un de ces petits gâte-sauce qui vivent tant bien que mal de quelques misérables billets égarés par leurs propriétaires.

– J'ai des gens derrière moi qui peuvent avancer n'importe quelle somme si le « coup » en vaut la peine. Et vous, vous ne faites que gâter le métier avec vos petits trucs.

– Oh, vraiment ! fit Thalia. Mais en admettant même que je sois ce que vous dites, en quoi mes petits « trucs », comme vous les appelez, empêchent-ils vos grands coups, à vous ?

Barnet hocha la tête en souriant.

– Ma chère petite, combien de temps croyez-vous que cela puisse durer, ce petit commerce qui consiste à mettre du papier blanc au lieu de billets dans des enveloppes ? Si mon ami Brabazon ne s'était pas sottement mis dans la tête que c'est la poste qui est coupable, vous auriez déjà eu la police dans votre bureau… Et quand je dis « mon ami Brabazon », sachez bien que je ne plaisante pas !

Il songea soudain qu'il s'était laissé aller à trop en dire, mais il était difficile de ne pas faire état de son « amitié » avec le grand banquier… Un peu poussé, il en eût même dit davantage, mais Thalia ne fit aucun commentaire.

– Maintenant, reprit Flush en se penchant vers la jeune fille, je dois vous informer que Milly et moi surveillons depuis plus de deux mois la banque Brabazon. Il y a là beaucoup à faire, non à la banque même, car, je vous le répète, Brabazon est un ami, mais avec les clients. Et celui qui y a le plus fort dépôt, c'est Marl.

– En quoi vous faites erreur, dit tranquillement Thalia. Le compte de Marl ne payerait pas notre tasse de thé.

Il la fixa d'un air incrédule, puis se tourna vers Milly avec une moue :

– Ne m'avais-tu pas dit qu'il avait plus de cent mille livres ?

– Oui.

– Il les avait jusqu'à aujourd'hui, reprit Thalia. Mais cet après-midi Mr Brabazon a été réaliser le tout. À la Banque d'Angleterre, je pense, car les billets qu'il a rapportés étaient tout neufs. Je les ai vus sur son bureau. Il m'a appelé pour dresser le bordereau des valeurs vendues et m'a dit qu'il bouclait le compte de Mr Marl, que ce n'était pas un bon client. Il a porté l'argent lui-même à Mr Marl et, en revenant, m'a dit : « Ça y est, je crois que nous ne reverrons plus ce brigand par ici. »

– Sait-il que Marl vous a invitée ? demanda Milly.

– Non.

Barnet ne disait plus rien, mais, renversé sur sa chaise, gardait les yeux au loin, perdu dans ses pensées.

– C'était une grosse somme ? fit-il enfin.

– Soixante-deux mille…

– Et il a ça chez lui aujourd'hui ! s'écria-t-il, rouge d'émotion. Soixante-deux mille livres ! Entends-tu, Milly ? Et

vous dites, Thalia, que vous dînez avec lui ce soir ? Qu'en pensez-vous ?

– Ce que je pense… de quoi ? demanda Thalia sans baisser les yeux.

– C'est une chance unique, dit-il. Vous allez chez lui ce soir ! Merveilleux ! Qu'est-ce que vous en dites ? Vous n'êtes pas incapable de l'endormir, eh ?

– Mais il a probablement des domestiques ?

– Trois, dit Barnet, mais ils sont absents quand monsieur reçoit une dame.

– Il ne doit pas me recevoir chez lui…

– Un petit souper après le spectacle ! Il va vous l'offrir. Dites oui. Il n'y aura personne dans la maison. Je connais mon homme.

– Mais qu'attendez-vous de moi ? Que je le vole ? Que je lui mette un revolver sous le nez en lui disant : « La bourse ou la vie » ?

– Ne faites pas l'imbécile. Vous n'avez absolument rien à faire… Soupez, amusez le bonhomme. N'ayez aucune crainte ; je serai moi-même dans la maison à ce moment-là.

Thalia jouait avec sa cuillère à thé, les yeux baissés.

– Et s'il ne renvoie pas ses domestiques ?

– Absurde ! Il le fait toujours. Allons, miss Drummond, montrez-vous à la hauteur de cette magnifique occasion ! Vous acceptez ?

Elle secoua la tête.

– C'est trop fort pour moi, dit-elle. Vous avez peut-être raison, mais tant pis, j'aime mieux les « petits trucs ».

– Bah ! Êtes-vous folle ? Vous ne courez aucun risque : vous n'êtes pas connue de la police, comme moi. Allons, ne vous faites pas prier !

Thalia baissa les yeux un instant encore puis les releva tout à coup et dit :

– Eh bien ! soit. Autant être pendue pour une brebis que pour un agneau.

– Ou pour la moitié de soixante mille livres ! fit Barnet de sa voix la plus joviale.

Thalia devait repasser devant la banque pour rentrer chez elle. Elle ne crut pas prudent de prendre un taxi dans les environs, et elle suivit la foule qui encombrait à cette heure Regent Street. Tout à coup, elle se sentit touchée au bras.

– Miss Drummond ! fit une voix jeune et bien timbrée.

Thalia se retourna et, pour une seconde, perdit un peu de son beau sang-froid.

– Mr Beardmore, vous me suivez !

Jack rougit.

– Je ne voulais vous parler qu'une minute, plaida-t-il, et il y a plus d'une semaine que j'en attends l'occasion.

– Vous saviez que j'étais à la banque Brabazon ? Qui vous l'a dit ?

Il hésita.

– C'est l'inspecteur Parr, répondit-il enfin. (Voyant la jeune fille sourire, il ajouta :) Parr n'est vraiment pas si méchant, il n'a jamais rien dit contre vous !

– Tant mieux ! Et maintenant, Mr Beardmore, permettez-moi de vous quitter ; j'ai un important rendez-vous.

Mais le jeune homme lui saisit la main :

– Thalia, s'écria-t-il, ne me direz-vous pas ce qu'il en est ? Qui vous entraîne ?

Elle rit.

– Vous devez avoir une raison, continua-t-il, pour fréquenter de tels gens !

– Quels gens ?

– Vous sortez du Moulin Gris, répondit Jack avec feu, et vous y avez rencontré le nommé Flush Barnet, un bandit, un repris de justice connu, ainsi que Milly Macroy, complice du vol de l'établissement Darlington.

– Et alors ?

– Vous ne savez certainement pas à qui vous aviez affaire.

– Et vous, comment les connaissez-vous si bien ? Étiez-vous seul à me suivre, ou bien en compagnie de cet excellent Mr Parr ? Vous feriez un excellent policier.

Jack pâlit.

– Mais, dit-il, vous ne voyez pas que Parr ne fait que son devoir ! Pour l'amour du ciel, Thalia, songez à votre réputation !

Elle se borna à rire.

– Dieu me garde, dit-elle, d'empêcher un bon policier de faire son devoir.

– Ne plaisantez pas, Thalia ! Je sais que je n'ai aucun droit sur vous, mais je puis vous être utile… Particulièrement au cas où vous vous seriez laissé circonvenir par ces gens…

Elle lui sourit gentiment.

– Merci. Maintenant, je me sauve.

Et d'un pas léger, elle disparut dans la foule, laissant Jack Beardmore penaud.

Arrivée à Piccadilly, elle héla un taxi et se fit conduire à son nouveau logis, à l'apparence bien plus imposante que celui de Lexington Street. Un liftier en livrée la fit monter au troisième étage et elle entra dans un petit appartement coquettement meublé.

Elle sonna. Une femme de chambre un peu âgée entra aussitôt.

– Martha, lui dit miss Drummond, j'ai pris mon thé en ville, merci. Préparez ma robe de soirée bleue et téléphonez au garage Waltham pour qu'une voiture soit prête à 7 h 25.

Et pourtant, à la banque, miss Drummond ne touchait que quatre livres par semaine.

# 16

# MR MARL S’EN VA

– Enfin, vous voilà ! s’écria Mr Marl en se levant pour saluer la jeune fille. Que vous êtes délicieuse ! Adorable !

Il lui prit les deux mains et la conduisit dans son petit salon blanc et or.

– Adorable ! répéta-t-il d’une voix étranglée. Je vous avouerai maintenant que j’avais quelque appréhension à vous promettre le Ritz-Carlton… Mais quelle erreur ! Une cigarette ?

Il sortit des basques de son habit un étui en or et le tendit à Thalia.

– Vous pensiez me voir habillée comme un mannequin ? fit la jeune fille en riant.

Elle alluma sa cigarette.

– C’est que, répondit-il en s’installant dans un vaste fauteuil, j’ai fait à cet égard d’assez malheureuses expériences ; j’en ai vu venir dîner dans de drôles d’accoutrements, je vous assure !

– Vous avez une très longue pratique ! fit Thalia en l’observant à travers ses cils baissés.

– Eh bien ! déclara Marl en se frottant les mains, je ne suis pas encore assez vieux pour ne pas prendre plaisir à la société féminine.

Il portait beau ce soir-là, avec sa chevelure trop noire, ses dents trop éblouissantes, sa taille trop mince…

– Allons vite dîner, reprit-il, et puis nous irons voir *Filles et Garçons* au Winter Palace. Après quoi… (Il hésita légèrement) que diriez-vous d'un petit souper ?

– Un petit souper ?

– Oh ! un rien, un fruit…, une glace…

– Mais où cela ? La plupart des restaurants sont fermés à la sortie des spectacles.

– Il n'y a pas de raison pour ne pas revenir ici… Vous n'êtes pas si prude, je pense ?

– Non, mais tout de même.

– Je vous reconduirai chez vous dans mon auto.

– Merci, j'ai la mienne, dit-elle simplement.

À ces mots, Mr Marl ouvrit de grands yeux. Puis il se mit à rire, à rire de plus en plus fort.

– Quel petit démon ! s'exclama-t-il.

La soirée fut intéressante, surtout à partir du moment où Thalia aperçut Flush Barnet dans le hall du restaurant.

Après le spectacle cependant, tandis qu'on était allé appeler le chauffeur, Thalia manifesta quelque hésitation. L'éloquence de Félix Marl en eut vite raison, et la demie de 11 heures sonnait lorsqu'elle rentra chez le vieux beau non sans remarquer qu'il n'avait pas sonné ses domestiques, mais avait ouvert lui-même avec son passe-partout.

Un délicat petit souper était servi dans la salle à manger.

– Je vous servirai moi-même, ma petite chérie, dit Mr Marl. Ne nous embarrassons pas de domestiques…

Mais elle secoua la tête.

– Je ne pourrais rien prendre, dit-elle, et je crois que je vais rentrer.

– Attendez, attendez une minute ! Je voulais causer avec vous de votre emploi à la banque. Je puis faire beaucoup pour vous, Thalia… Qui vous a nommée Thalia ?

– Mon parrain et ma marraine, répondit solennellement la jeune fille.

Il rit et, passant derrière elle, comme pour atteindre un des plats disposés sur la table, il se baissa et tenta de l'embrasser par surprise. Mais elle lui échappa.

– Je rentre, dit-elle.

– Sottise ! fit Mr Marl ennuyé. Rasseyez-vous donc !

Elle le regarda longuement et d'un air méditatif, puis, d'un mouvement brusque, alla à la porte. Elle la trouva fermée à clé.

– Vous feriez mieux de m'ouvrir, Mr Marl, dit-elle tranquillement.

– Je ne crois pas, ma petite chérie… Allons, soyez gentille et ne gâtez pas la bonne opinion que j'ai de vous !

– Je suis navrée, riposta Thalia, de dissiper vos illusions à mon égard, mais ouvrez-moi.

– Certainement.

Il se dirigea vers la porte, faisant semblant de chercher son trousseau de clés dans ses poches et, avant qu'elle ait pu deviner son intention, il l'avait saisie dans ses bras. Il était encore robuste, avait une tête de plus qu'elle et la maîtrisa aisément.

– Laissez-moi, dit Thalia impérieusement et sans montrer de crainte.

Il sentit tout à coup que la résistance de la jeune fille faiblissait… Il était vainqueur.

– Soupons donc, dit-elle.

– Vous ne me résisterez plus ? fit-il avec un sourire. Mais qu'est-ce que cela ?

Thalia s'était rapprochée de la table et avait ouvert son sac à main. Il crut qu'elle cherchait un mouchoir, mais elle avait sorti un objet noir, de la grosseur et de la forme d'un œuf… Elle en dégagea une sorte d'épingle qu'elle jeta sur la table.

Mr Marl considéra ce geste rapide avec des yeux horrifiés. Il savait que l'œuf noir était une sorte de grenade, ayant travaillé dans les munitions de l'armée.

– Reprenez cela, fit-il en bégayant, remettez l'épingle, vite, petite folle !

– N'ayez pas peur, dit-elle froidement. J'ai d'ailleurs une épingle de rechange dans mon sac. Ouvrez-moi cette porte.

Il tremblait de tous ses membres en tournant la clé…

Elle sortit tranquillement, l'engin de mort à la main.

Mr Marl n'eut plus autre chose à faire que de monter dans sa chambre à coucher.

Flush Barnet, caché dans un recoin du vestibule, entendit les portes s'ouvrir et se refermer. Tout redevint parfaitement tranquille. Seule une petite lueur passait par le ventilateur placé près du plafond au-dessus de la porte de la chambre à coucher de Mr Marl. Pendant la guerre, cet immeuble avait servi de maison de convalescence pour officiers, et certains arrangements plus hygiéniques que décoratifs y avaient été introduits.

Flush, ayant quitté ses souliers, monta doucement à l'étage et écouta à la porte. Ayant entendu Mr Marl grommeler, il chercha le moyen de jeter un œil à l'intérieur. Avisant alors une table proche, il la poussa avec précaution contre la cloison, y monta et, entre les ailes du ventilateur, put apercevoir Mr Marl en manches de chemise, allant et venant dans sa chambre. À ce moment, un très léger frôlement se fit entendre au rez-de-chaussée ; on eût dit un bruit de pas étouffés sur un tapis. Flush se hâta de descendre de la table et se réfugia dans un angle du corridor. Il ne vit personne monter l'escalier ; alors il s'enhardit et revint sur ses pas. Il semblait inutile d'essayer de forcer la porte de la chambre à coucher. Il semblait plus profitable de percer le coffre-fort du bureau. C'est ce que fit Flush avec art et patience. Cela lui prit plus de deux heures et s'il y trouva quelques paperasses, ce ne fut en tout cas pas la grosse somme qu'il espérait. Il revint devant la chambre de Marl. La lumière y était toujours allumée. Devait-il essayer d'y pénétrer ? Oui, sans doute, si Marl avait gardé avec lui la fortune réalisée le jour même. Mais c'était peu probable. Flush pensa qu'il avait eu le temps d'aller déposer ses billets dans le coffre privé d'une banque.

Il descendit au rez-de-chaussée, y reprit ses chaussures, son manteau et son chapeau. Puis, il se dirigea vers l'office d'où il sortit dans le petit jardin de la maison. Il atteignait la grille lorsqu'une main rude s'abattit sur son épaule.

– Venez avec moi, Flush !

C'était la voix bien connue du Chef de la Sûreté.

Barnet, d'un bond en arrière se dégagea, mais trois agents sortirent de l'ombre, le maîtrisèrent et l'emmenèrent au poste.

Là-dessus, Parr entreprit de fouiller la maison. Accompagné d'un inspecteur, il constata le beau travail de Flush sur le coffre, puis, au premier, s'arrêta devant la porte de Marl.

Les deux hommes y frappèrent. Point de réponse.

– Allez voir si vous pouvez trouver et réveiller quelque domestique, dit Parr.

L'homme revint disant que le reste de la maison était vide.

– Il y a quelqu'un dans cette chambre, fit observer le Chef de la Sûreté en constatant le filet de lumière qui passait par le ventilateur au-dessus de sa tête. Il aperçut alors la table que Flush avait poussée là, et, avec une remarquable agilité malgré sa corpulence, Parr y monta.

– Je vois quelqu'un endormi sur le lit, dit-il. Eh, là, réveillez-vous !

L'inspecteur n'eut pas plus de succès en frappant à coups redoublés sur la porte.

– Allez voir en bas si vous pouvez trouver une hache, ordonna Parr à son aide.

L'agent revint avec un marteau. Parr dirigea sur la porte le faisceau de sa lampe de poche : le panneau du milieu, tout verni en blanc, portait en son centre un cercle rouge comme apposé par un timbre en caoutchouc…

– Enfoncez la porte, cria Parr.

Il fallut cinq bonnes minutes pour briser le panneau, et lorsque les deux policiers pénétrèrent dans la pièce, le dormeur n'avait toujours pas bougé. Parr s'approcha, lui prit la main, qui retomba inerte.

Mr Marl était mort.

# 17

# BULLES DE SAVON

La nuit touchait presque à sa fin lorsque Parr vint frapper à la porte de Derrick Yale. Il lui conta ce qui s'était passé chez Mr Marl.

– Je me demande comment le meurtrier s'est échappé si, comme vous pensez, on ne peut incriminer ni Barnet ni la jeune Thalia Drummond. Vous dites que la maison était cernée… dit Yale après avoir réfléchi longuement aux circonstances du crime.

– En fait, j'ai découvert depuis qu'il y avait un passage non gardé entre la maison et le garage.

– Ne soupçonnez-vous réellement pas la jeune fille ?

Parr secoua négativement la tête.

– Mais, au fait, pourquoi aviez-vous fait cerner la maison de Mr Marl ?

– Parce qu'il est sous la surveillance de la police depuis de longues années, expliqua Parr au grand étonnement du détective privé… Et cela pour plusieurs raisons. Tout récemment, j'ai même découvert qu'il était l'auteur de la lettre dont nous avons trouvé un fragment – vous en souvenez-vous ? – dans la cheminée de Mr Beardmore. Je ne sais pas ce qu'il pouvait y avoir entre Marl et le vieux Beardmore, ni pourquoi Marl était venu à la villa la veille du crime, mais vous savez qu'au moment d'entrer, il a été saisi d'une émotion soudaine, inexplicable.

– Je me souviens de cela.

– Il n'a pas voulu rester chez Beardmore, mais a déclaré vouloir rentrer à Londres. Or, j'ai su qu'il était redescendu du train à Kingside, qui n'est qu'à quinze kilomètres. Il a dû revenir dans le voisinage de la villa, et il est probablement l'homme que l'assassin a aperçu dans le bois une fois la nuit venue. Maintenant, pourquoi ce retour ? Pourquoi cette frayeur en arrivant la première fois ? Pourquoi écrire une lettre à Mr Beardmore alors qu'il avait eu l'occasion de lui parler peu auparavant ?

Il y eut un long silence.

– Comment Marl a-t-il été tué ? demanda Yale.

– C'est encore un mystère. Le meurtrier n'a pas pu entrer dans sa chambre. J'ai interrogé Flush Barnet qui semble bien ne rien savoir du crime – dont je ne lui ai pas parlé – et qui avoue être venu pour voler. Il dit avoir entendu un léger bruit de pas à la suite de quoi il s'est caché. Peu après, il aurait perçu un petit sifflement comme celui que produit un gaz s'échappant d'une fissure ou d'un petit orifice. Un autre fait m'a intrigué : la présence d'une petite tache ronde et humide sur l'oreiller, à quelques centimètres de la tête de Marl. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait là d'une nouvelle marque symbolique du Cercle Rouge, mais j'en ai découvert une autre sur la couverture du lit. Le médecin légiste ne s'est pas prononcé sur la cause du décès. On en voulait sans doute à son argent, car, d'après les dires du banquier Brabazon – que j'ai appelé au téléphone –, Marl avait retiré chez lui la veille une très grosse somme, tout son dépôt à cette banque. Le banquier et lui ont dû ne pas se trouver d'accord sur quelque point important. Le coffre-fort a été forcé par Barnet et l'on n'a point trouvé d'argent sur lui après son arrestation. Il semble que Barnet ne s'est emparé que de papiers et documents sans valeur… Mais qui a pris l'argent ?

Derrick Yale se promenait de long en large, les mains derrière le dos.

– Connaissez-vous bien Brabazon ? demanda-t-il.

Parr ne répondit pas tout de suite.

– C’est un banquier qui fait beaucoup d’affaires avec l’étranger, dit-il enfin.

– De bonnes affaires ?

– Je ne crois pas… En fait, nous avons déjà reçu quelques plaintes à son sujet.

– Ils étaient bons amis, Brabazon et Marl ?

– Oui… Mon impression, d’après les rapports de police, est que, pour une raison ou pour une autre, Marl tenait Brabazon en son pouvoir…

– Curieux ! fit Yale. Et Marl retire son argent de chez Brabazon ! Dans quelles circonstances ? Est-il allé lui-même à la banque ?

Parr dit le peu qu’il savait. Sans doute que quelque chose s’était passé à la banque… mais quoi, il l’ignorait.

Derrick Yale commençait à respecter ce gros et placide chef inspecteur qu’il avait d’abord traité avec quelque mépris comme un être un peu limité.

– Je me demande s’il me serait possible, dit le détective privé, d’aller tout de suite examiner le lieu du crime.

– J’étais précisément venu vous en prier, dit Parr. J’ai une voiture à la porte.

Durant le trajet, Derrick Yale garda le silence. Ce ne fut qu’une fois dans le vestibule de la maison de Mr Marl qu’il dit, comme sortant d’un rêve :

– Nous devrions trouver un petit cylindre de métal, par là.

À ce moment, l’agent que l’on avait posté dans le hall, vint saluer le Chef de la Sûreté :

– Nous avons trouvé une sorte de récipient en fer dans le garage.

– Ah ! s'écria Yale triomphant. Je pensais bien !

Il s'élança dans l'escalier et se dirigea droit vers la petite table qui se trouvait toujours au-dessous du ventilateur. Là il se mit à quatre pattes et renifla le tapis. Il toussa et se releva le visage rouge.

– Faites-moi voir ce cylindre de métal, dit-il.

On le lui apporta. L'agent qui l'avait appelé une bouteille n'était pas loin de la vérité ; c'était une bouteille d'acier, dont sortait un petit tuyau pourvu d'un robinet.

– Maintenant, reprit Yale, il doit aussi y avoir par là une tasse… à moins que ce ne soit une bouteille ordinaire…

– Une petite bouteille en verre se trouvait également dans le garage, mais elle est cassée, dit un agent.

– Allez me la chercher, et espérons qu'il y restera de quoi reconnaître la nature du contenu.

Parr considérait tout cela d'un air sombre.

– Qu'est-ce que cette histoire ? demanda-t-il.

– Une nouvelle méthode d'assassinat, mon cher Parr, dit Yale gaiement. Entrons dans la chambre.

Le corps de Mr Marl était encore sur le lit, recouvert d'un drap. La tache de l'oreiller n'était pas encore sèche. On avait ouvert les fenêtres.

– Naturellement, on ne peut rien sentir ici, dit Yale se parlant à lui-même. Il se remit à genoux et flaira le tapis. De nouveau, il eut un accès de toux et se hâta de se relever.

À ce moment on apporta les débris de la bouteille de verre. Le fond contenait encore quelques gouttes d'un liquide que Yale versa dans le creux de sa main.

– Eau de savon, dit-il, comme je pensais… Et maintenant, je puis vous expliquer comment Mr Marl a été tué. Votre cambrioleur, le nommé Barnet, a entendu un léger sifflement, comme une fuite de gaz. C'était en effet un gaz lourd sous pression dans le cylindre d'acier. Je puis me tromper, mais je suppose qu'il y avait là assez de gaz mortel pour nous faire passer tous ici de vie à trépas. Ce qui en a été répandu se trouve encore, étant un gaz lourd, en une couche très mince sur le parquet.

– Mais comment l'a-t-on fait entrer dans la chambre ? L'a-t-on projeté à l'aide d'un tuyau souple à travers le ventilateur ?

– Non, beaucoup plus simplement ; c'est une méthode nouvelle qu'emploie maintenant le Cercle Rouge : ils envoient des bulles de savon.

– Des bulles de savon ! s'écria Parr, sceptique.

– Parfaitement. L'extrémité du tuyau qui sort du cylindre a été trempée dans l'eau savonneuse : vous pouvez vous en rendre compte en y passant le doigt… On l'a introduit dans un interstice du ventilateur, on a tourné le robinet, des bulles de savon se sont formées et ont été envoyées dans la chambre. On a pu en diriger la course, je crois…

Il grimpa sur la table et reprit :

– Oui, d'ici on aperçoit la tête du lit. Deux ou trois bulles, mal dirigées, sont allées s'écraser sur la couverture, sur la paroi – où vous en voyez encore la marque – mais enfin une d'elles a atterri sur la figure du dormeur, et cela a suffi pour l'envoyer dans l'autre monde. Il est mort presque instantanément.

Parr ne put retenir un geste d'étonnement.

– C’est la tache ronde sur l’oreiller qui m’a mis sur la piste, ajouta encore le détective privé. Cela m’a rappelé mes sottises d’enfant, alors que je faisais atterrir des bulles de savon sur mon lit. Et quand vous m’avez dit qu’un sifflement de gaz avait été entendu, j’ai été convaincu que ma théorie était juste.

– Nous n’avons cependant rien senti lorsque nous avons pénétré dans la chambre, fit observer Parr.

– Le poids du gaz l’amasse à terre, répondit Yale. Regardez. Il frotta une allumette, et lorsqu’elle flamba bien, il l’abaissa doucement vers le plancher : à un centimètre du tapis, brusquement, elle s’éteignit.

– Je vois, dit Parr.

– Et maintenant, inspectons minutieusement toute la maison, si vous le voulez bien.

Malgré, ou plutôt à cause du succès qu’il venait de remporter, le détective privé fut suivi d’assez mauvaise grâce par les officiels.

Il comprit d’ailleurs que ces derniers n’aiment guère qu’on leur fasse la leçon, et, au bout d’un moment, il se déclara las et rentra chez lui.

# 18

# LES AVEUX DE FLUSH BARNET

Après avoir longuement perquisitionné dans la demeure de Mr Marl, l'inspecteur Parr revint interroger Flush Barnet.

Le produit de son vol était étalé sur la table du commissariat : des bagues, une montre, un carnet de chèques, un gobelet en argent… Mais le plus surprenant, c'étaient deux billets de banque de cent livres tout neufs dont Barnet jurait être le propriétaire.

Les cambrioleurs du genre de Barnet sont très généralement imprévoyants et paresseux. Tant qu'ils ont de l'argent, ils ne font rien, et, avec deux cents livres en sa possession, il était certain que Flush n'aurait pas songé à cambrioler l'appartement de Mr Marl.

– Ces billets m'appartiennent, je vous le jure ! s'écria Flush Barnet.

– Assurément, fit Parr, mais d'où les tenez-vous, c'est ce que je voudrais savoir.

– Ils m'ont été donnés par un ami.

– Pourquoi avez-vous allumé du feu dans la cheminée du bureau ?

À cette question inattendue, Flush fut interloqué…

– Parce que j'avais froid, dit-il après une seconde d'hésitation.

– Hem ! reprit Parr. Voilà un gaillard qui a deux cents livres à lui dans sa poche, néanmoins il pénètre dans une maison particulière, y force le coffre et allume du feu. Pourquoi ce feu ? C'est simple : pour brûler quelque chose qu'il vient de trouver dans le coffre.

Barnet écouta ce raisonnement sans trop protester.

– Donc, poursuivit l'inspecteur, quelqu'un vous a donné deux cents livres pour forcer le coffre de Mr Marl, y prendre un document et le détruire. Est-ce juste ?

– Quand je devrais mourir à l'instant… commença Barnet.

– Vous iriez en enfer où sont tous les menteurs, interrompit Parr. Qui vous a payé pour cela, Barnet ? Vous feriez mieux de me le dire, car je ne sais trop si je ne dois pas vous inculper d'assassinat.

– D'assassinat ! s'écria Barnet en se redressant. Que voulez-vous dire ? Personne n'a été tué !

– Mr Marl a été trouvé mort dans son lit…

Il laissa le prisonnier méditer là-dessus et alla déjeuner. Lorsqu'il revint, Barnet avait réfléchi : vu de telles circonstances, il fallait mieux tout dire.

– Je n'ai rien à faire avec le Cercle Rouge, dit-il, et c'est la vérité que je vais vous avouer : je suis l'ami d'une jeune personne qui est employée à la banque Brabazon. Un soir qu'elle faisait des heures supplémentaires, je l'attendais à la sortie, lorsque je vis sortir de la porte des employés un homme qui m'appela par mon nom. Je fus très surpris, surtout lorsque je le reconnus…

– C'était Mr Brabazon ?

– Lui-même, Sir. Il me fit entrer dans son bureau particulier. Je crus qu'il avait à se plaindre de Milly.

– Continuez, dit Parr comme le prisonnier s'arrêtait.

– Eh bien… tant pis ! Tant pis pour les autres si je leur fais du tort pour me décharger moi-même ! Mr Brabazon me dit que Mr Marl le faisait chanter au moyen de quelques lettres qu'il gardait dans son coffre. Il me promit mille livres si je pouvais m'en emparer. Il fit aussi allusion aux grosses sommes que Mr Marl pourrait avoir chez lui. Mr Brabazon savait que j'étais un professionnel, il avait fait une petite enquête sur moi et m'assura que j'étais l'homme de la situation. Alors, j'allai inspecter les lieux ; je me rendis compte de la difficulté de l'opération. Il y avait toujours plusieurs valets dans la maison, excepté les nuits où Mr Marl recevait une dame… J'aurais abandonné l'affaire, mais il y avait à la banque Brabazon une jeune personne qui pouvait intéresser Mr Marl…

– Thalia Drummond ?

– Oui. C'était une chance ! Et lorsque j'appris qu'il l'avait invitée hier soir, je jugeai que c'était l'occasion ou jamais. En outre il venait de retirer l'argent de son compte ! J'ouvris le coffre, pas trop difficilement, et n'y trouvai ni argent ni lettres, rien qu'une photo représentant un homme et une femme au sommet d'un rocher. Cela avait dû être pris à l'étranger, car de hautes montagnes couvertes de glace étaient visibles à l'arrière-plan ; et l'homme paraissait pousser la femme qui se retenait à peine à un arbuste au bord du précipice. C'était peut-être une photo de cinéma… En tout cas, je l'ai brûlée.

– Je vois, dit Parr. Est-ce tout ?

– C'est tout, Sir. Il n'y avait pas d'argent dans le coffre.

Une heure plus tard, Parr, accompagné de deux agents et avec un mandat d'arrêt dans sa poche, se présenta à l'appartement de Mr Brabazon. Un domestique ouvrit et déclara que le banquier n'était pas encore sorti de sa chambre. Parr y fut conduit. Ne recevant pas de réponse à ses appels, l'inspecteur

n'hésita pas à faire sauter la serrure. Mais la chambre était vide. Une fenêtre ouverte et l'escalier de sécurité avaient dû servir à la fuite du banquier. Le lit n'était pas défait et il n'y avait aucun désordre dans la pièce. Mr Brabazon avait dû s'échapper de chez lui longtemps avant l'arrivée de la police.

Près du lit se trouvait un appareil téléphonique. Parr en décrocha le récepteur et appela le central.

– Pouvez-vous me dire, demanda-t-il, si ma ligne a reçu des appels la nuit dernière et de la part de quels correspondants ? Je suis Parr, Chef de la Sûreté.

– Il y a eu deux communications, lui répondit-on au bout d'un instant. Une de Bayswater…

– Cela c'était moi-même… Et l'autre ?

– Du Western Exchange… à 2 h 30…

– Merci, dit l'inspecteur d'une voix bourrue.

Il raccrocha le récepteur et considéra ses compagnons d'un air rêveur.

– Thalia Drummond va être obligée de chercher une autre place, dit-il.

## 19

# THALIA REÇOIT DES OFFRES

Il fallut plus d'une semaine pour dresser un premier inventaire des affaires de la banque Brabazon. Thalia en sortit avec le salaire d'une semaine dans son réticule.

L'inspecteur Parr l'avait convoquée quelques jours auparavant et, en présence de Derrick Yale, lui avait parlé sans ambages.

– Si je ne vous inculpe pas, lui avait-il dit, c'est uniquement parce que j'ai vu de mes propres yeux Mr Marl vous ouvrir la porte lorsque vous l'avez quitté.

– Si cela m'avait aussi épargné cette convocation, j'en aurais été reconnaissante, répondit froidement la jeune fille.

– Que pensez-vous d'elle ? demanda Parr à Derrick Yale lorsque Thalia fut sortie.

– Elle m'intrigue… La petite Milly Macroy prétend qu'elle volait la banque, mais on n'a pas de preuve. La seule personne qui aurait pu témoigner contre miss Drummond est notre ami disparu, l'excellent Mr Brabazon. Pourquoi ne l'avez-vous pas citée comme témoin dans l'affaire de Flush Barnet ?

– Le cas de Barnet est assez clair, répliqua Parr.

Yale médita gravement.

– Je me demande… dit-il enfin comme se parlant à lui-même.

– Qu'est-ce que vous vous demandez ?

– Si cette jeune fille ne pourrait pas nous renseigner sur le Cercle Rouge… J'ai presque envie de l'engager comme secrétaire.

Parr marmotta quelque chose d'indistinct.

– Je sais, reprit Yale, que vous trouverez cela un peu osé, mais je ne suis pas si fou que vous le croyez. D'ailleurs il n'y a rien à dérober dans mon bureau. Elle serait tout le temps sous mes yeux, et si elle entretenait des rapports avec le Cercle Rouge, en recevant ou en envoyant des messages, j'en serais informé. Et puis, elle m'intéresse…

– Ah, ah ! dit Parr en riant. C'est pour cela que vous lui avez serré la main lors de son départ ?

– Je voulais obtenir une impression psychométrique… Eh bien ! l'impression que m'a donnée sa main est celle d'une puissance obscure et sinistre dont elle serait l'esclave… Cette petite n'agit pas pour elle-même. Elle a quelqu'un derrière elle…

– Le Cercle Rouge ? fit Parr d'un ton un peu railleur.

– C'est très possible, répondit Yale sérieusement. En tout cas, je veux parler avec elle.

Il se rendit chez Thalia dans le courant de l'après-midi. Une domestique le fit entrer dans un coquet petit salon. Une seconde plus tard, la jeune fille entra et il y eut comme un sourire dans ses yeux lorsqu'elle reconnut son visiteur.

– Eh bien, Mr Yale, dit-elle, venez-vous encore me donner de bons conseils ?

– Pas exactement, miss Drummond, j'ai plutôt dans l'idée de vous offrir une position.

Elle leva les yeux :

– Pour vous seconder ? demanda-t-elle ironiquement. Et en partant de ce principe qu'il faut un voleur pour attraper un voleur ? Ou bien voudriez-vous entreprendre de me remettre sur le droit chemin ? Plusieurs le désirent.

Elle s'assit sur le tabouret du piano et il vit bien qu'elle se moquait de lui.

– Pourquoi volez-vous, miss Drummond ?

– C'est dans ma nature, répondit-elle sans hésitation. La kleptomanie n'est pas uniquement réservée aux femmes riches, que je sache.

– En obtenez-vous du moins quelque satisfaction ? Ce n'est pas par simple curiosité que je vous demande cela, mais parce que c'est un sujet d'étude qui me passionne.

Elle eut un geste large…

– Beaucoup de satisfaction, dit-elle. J'ai un appartement confortable, une bonne domestique ; je ne mourrai pas de faim… Voilà des choses qui en valent la peine… Maintenant, parlez-moi de la position que vous voulez m'offrir ? Pensez-vous faire de moi une « agente » de police ?

– Pas tout à fait, non, mais je voudrais une secrétaire, quelqu'un de sûr. Mes affaires s'accroissent dans une énorme proportion ; je ne puis suffire à ma correspondance. J'ajouterai que vous aurez dans mon bureau très peu d'occasions de vous livrer à votre sport favori… Et, en tout cas, j'en accepte le risque… conclut-il en souriant.

Elle réfléchit un moment en regardant son interlocuteur droit dans les yeux.

– Eh bien ! si vous acceptez le risque, j'accepte votre proposition, dit-elle enfin. Où est votre bureau ?

Il lui donna l'adresse.

– Je serai chez vous demain à 10 heures. Cachez votre carnet de chèques et faites disparaître la monnaie que vous pourriez avoir dans les tiroirs.

« Elle est vraiment remarquable », songeait Yale en rentrant chez lui. Il avait dit vrai en confiant à Parr que miss Drummond l'intriguait. Il était cependant familier de toutes sortes de criminels et en connaissait peut-être mieux la psychologie que Parr lui-même avec son expérience. Il songea aussi à ce malheureux Chef de la Sûreté qu'il voyait peu à peu tomber en disgrâce. Combien de temps les grands chefs allaient-ils le tolérer après ce troisième échec dans la poursuite du Cercle Rouge ?

D'ailleurs, l'inspecteur Parr se posait la même question à cette même heure, au lieu de prendre un repos qu'il eût bien mérité. Une note officielle l'avait attendu à la Préfecture et il ne l'avait pas lue sans un serrement de cœur. Il sentait qu'il ne tenait plus qu'à un fil, et ses raisons de craindre une mise à la retraite ne faisaient que croître.

Le lendemain matin, il fut appelé chez Mr Froyant et, en arrivant, y trouva Derrick Yale. Malgré leurs bonnes relations apparentes, l'affaire du Cercle Rouge avait converti la lutte courtoise de ces deux hommes en un vrai duel. Ce n'était plus un secret pour personne que la disgrâce menaçante de Parr était moins due à ses propres échecs qu'aux brillantes capacités de son rival. Pour être juste, il faut dire que Yale faisait de son mieux pour s'effacer, mais c'était en vain.

Malgré son avarice et ce qu'il savait des hauts prix demandés par Yale, Mr Froyant n'avait pas hésité à le faire appeler pour le mettre en concurrence avec Parr.

– Mr Froyant a décidé de se laisser rançonner, dit Yale à l'inspecteur dès son arrivée chez le millionnaire.

– Eh ! Comment faire autrement ? s'écria Mr Froyant. Il me faut payer !

Le pauvre homme ! Il avait vieilli de dix ans en quelques jours. Il était plus jaune et plus tremblant que jamais.

– Si votre police, autrefois renommée, laisse ces abominables malfaiteurs menacer les biens et la vie des plus respectables citoyens, poursuivit le millionnaire, quelle ressource leur reste-t-il, sinon de payer les rançons que les criminels exigent d'eux ? Mon ami Pindle a reçu de pareilles menaces, et il a payé. Je ne peux pas supporter davantage la pensée d'un tel danger.

Il allait et venait dans son bureau comme un dément.

– Mr Froyant payera, dit Derrick Yale lentement, mais cette fois je crois que le Cercle Rouge est allé un peu trop loin.

– En quoi ?

– Voulez-vous nous montrer la lettre ? demanda Yale à Mr Froyant.

Celui-ci sortit de son tiroir et jeta violemment sur la table une carte ordinaire cerclée de rouge…

– Quand vous est-elle arrivée ? demanda Parr.

– Par la poste, ce matin.

Parr lut le message inscrit au centre du cercle :

« Nous viendrons chercher la somme au bureau de Mr Derrick Yale, vendredi après-midi, à 3 h 30. Les numéros des billets de banque ne devront pas être en série. Si l'argent n'est pas là, vous mourrez la nuit suivante. »

Parr relut trois fois cette note, puis soupira.

– Cela simplifie les choses, dit-il. Naturellement ils ne viendront pas…

– Je crois qu'ils viendront, dit tranquillement Yale ; mais je serai prêt à les recevoir, et je compte sur vous pour m'y aider, Parr.

– Une seule chose doit être sûre, dit flegmatiquement le Chef de la Sûreté, c'est que j'y serai. Mais eux, je ne crois pas.

– Je ne suis pas d'accord avec vous là-dessus, reprit Yale. Quel que soit le meneur de la bande du Cercle Rouge, il ne manque pas de courage… En tout cas, ajouta-t-il en baissant la voix, vous trouverez à mon bureau une de vos vieilles connaissances…

Parr lança un coup d'œil rapide et soupçonneux au détective privé et vit qu'il souriait.

– Ah ! dit l'inspecteur à mi-voix, je devine. Drummond ?

L'autre fit un signe affirmatif.

– Vous l'avez prise ?

– Je vous l'ai dit, elle m'intéresse, et je continue à croire qu'elle peut nous aider à pénétrer le mystère…

À ce moment, Mr Froyant se rapprochant d'eux, Parr et Yale passèrent à un autre sujet de conversation.

## 20

# LA CLÉ D'UNE VIEILLE MAISON

Il fut convenu que Mr Froyant retirerait dès le jeudi matin de sa banque la somme voulue. Il la remettrait alors à Messrs Yale et Parr qui viendraient la chercher à temps pour se préparer à recevoir l'envoyé du Cercle Rouge.

En se rendant à la Préfecture, Parr dut passer dans la rue où demeurait Jack Beardmore.

Les événements cruels que ce jeune homme venait de subir l'avaient mûri rapidement. Il avait hérité d'une énorme fortune, mais, avec elle, de soucis et de responsabilités immenses. En outre, il ne pouvait parvenir à oublier Thalia Drummond : de nuit et de jour, sans cesse, il avait son clair visage devant les yeux. Il se traitait de fou, mais avait beau se raisonner, l'éblouissante image ne le quittait plus.

Il avait fait plus ample et plus amicale connaissance avec l'inspecteur Parr. Même s'il avait parfois haï le policier, il comprenait que pour un Chef de la Sûreté le sentiment devait céder le pas au devoir professionnel.

Ce jour-là, Parr allait passer devant la maison de Jack sans s'arrêter, mais, sous l'impulsion irraisonnée d'une idée subite, il s'arrêta et sonna. Un valet de pied le fit entrer.

Jack achevait de déjeuner.

– Entrez, inspecteur, dit-il avec empressement. Je suppose que vous avez déjeuné… Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

– Rien, répondit le Chef de la Sûreté, sauf que Mr Froyant se décide à payer…

– Sans doute, s'écria Jack avec un rire un peu méprisant. Mais après cela, gare au Cercle Rouge !

– Pourquoi ?

– Parce que, comme mon père le disait souvent, dès que Froyant a dû abandonner à autrui le moindre centime, il n'a de cesse qu'il ne l'ait rattrapé. Alors, dès que sa mortelle frayeur aura cessé de l'affoler, il s'acharnera à la poursuite du Cercle Rouge avec une ardeur féroce et ne lâchera prise qu'une fois remboursé.

– Cela me semble très juste, dit Parr ; et d'ailleurs le Cercle Rouge ne tient pas encore l'argent.

Il renseigna alors le jeune homme sur les plus récentes prétentions des criminels.

– Ils y vont un peu fort, en effet, répondit Jack. C'est un habile homme qui trompera la vigilance de Mr Yale.

– Assurément, déclara posément le Chef de la Sûreté. Je lui tire mon chapeau. Il a des qualités que j'admire immensément.

– Sa puissance psychique, presque divinatoire, n'est-ce pas ?

Mais Parr secoua la tête.

– Oui, bien entendu ; mais dans ces choses-là, je suis un pur ignorant, et je laisse à d'autres le soin d'admirer en connaissance de cause. Non, je songeais à d'autres qualités.

Il demeura assez longtemps silencieux et Jack sentit qu'il était un peu déprimé.

– Vous n'avez pas la vie facile, ces temps-ci à la Préfecture, n'est-ce pas ? dit-il avec sympathie.

– Je ne suis pas précisément sur un lit de roses, répondit Parr, mais je ne m'en inquiète pas trop.

(Il fixa son interlocuteur et ajouta :) À propos, savez-vous que votre protégée a une nouvelle place ?

– Ma protégée ?… Vous voulez parler de… de miss…

– De miss Drummond, oui. Derrick Yale l'a prise comme secrétaire.

– Vous plaisantez !

– J'ai cru en effet qu'il plaisantait quand il m'en a parlé, mais il l'a fait… Très original, ce Yale.

– Il devrait être pourvu d'une position officielle à la Préfecture, tout le monde le dit… lança Jack étourdiment.

Il comprit son manque de tact, mais les mots étaient déjà lâchés. Parr ne parut pas s'en émouvoir.

– Yale est un habile homme, se borna-t-il à dire, et il a devant lui un bel avenir.

Tout en causant, les deux hommes s'étaient rapprochés de la fenêtre qui donnait sur une rue peu fréquentée.

– On dirait miss Drummond, dit Jack Beardmore en se penchant tout à coup.

Parr l'avait déjà vue ; elle passait sur le trottoir d'en face en regardant de temps en temps les numéros… Elle traversa la rue.

– Elle vient ici ! s'écria Jack. Je me demande…

Il n'acheva pas sa phrase, mais se précipita dans le hall pour lui ouvrir lui-même.

– Quel plaisir de vous voir, miss Thalia ! dit-il en lui serrant chaleureusement la main. Entrez donc. Il y a une de vos vieilles connaissances à la salle à manger.

– Ce n'est pas Mr Parr ? interrogea-t-elle vivement.

– Vous avez deviné du premier coup, répondit Jack en riant. Mais voulez-vous me voir seul ?

– Non. Je viens de la part de Mr Yale. Il voudrait que vous lui prêtiez la clé de votre maison du quai.

Elle lui expliqua en peu de mots les raisons du détective et ils entrèrent à la salle à manger. La jeune fille salua d'un léger signe de tête l'inspecteur Parr qui répondit assez froidement.

« Voilà deux personnes qui ne s'aiment guère », songea Jack. Et il se mit en devoir d'expliquer l'objet de la visite de miss Drummond :

– Mon pauvre père, dit-il à Parr, avait une vieille maison à peu près inhabitable au bord du fleuve. Il y a des années qu'elle n'est plus louée et l'on me dit que les réparations nécessaires coûteraient maintenant plus que la maison ne vaut. Yale s'imagine que Brabazon s'y est réfugié. Brabazon avait longtemps été chargé de vendre cet immeuble et il a dû à ce titre le visiter plusieurs fois. Mais y a-t-il une raison pour qu'il soit allé se cacher là ?

Parr fit la moue et cligna de l'œil.

– Tout ce que je sais, répondit-il, c'est que Brabazon n'a pas quitté le pays, et je ne pense pas qu'il ait été s'abriter dans une maison pouvant être visitée à n'importe quel moment. Mais c'est après tout possible. Il devait en avoir les clés. Qu'est-ce que cet immeuble ?

– C'est moitié un magasin, moitié une maison d'habitation, répondit Jack. Je ne l'ai jamais vue moi-même, mais je crois que

c'est une de ces vieilles constructions du temps où les négociants aimaient loger à l'endroit même de leurs affaires.

Il ouvrit un tiroir et en tira une clé portant une étiquette.

– Voici la clé, miss Thalia. Et puis-je vous demander si votre travail actuel vous plaît ?

Il lui avait fallu un certain courage pour poser cette question, car il était toujours fortement intimidé par la jeune fille.

Elle sourit légèrement.

– C'est assez amusant, dit-elle, et dépourvu de tentations. Je ne puis pas en dire grand-chose encore, n'ayant commencé que ce matin… Mais ce que je sais, continua-t-elle en se tournant vers le Chef de la Sûreté, c'est que je ne vous occasionnerai pas grande inquiétude, Mr Parr. Il n'y a là, pour tout objet de valeur, qu'un presse-papiers en argent. Le bureau est agencé à l'américaine, et il y a une glissière du bureau de Mr Yale jusqu'à la boîte générale de la maison. C'est très vexant.

Elle affectait un ton sérieux, mais il y avait une lueur malicieuse dans ses yeux.

– Vous êtes une bien énigmatique créature, lui dit Parr ; mais, tout compte fait, je suis convaincu qu'il y a encore du bon en vous.

Cette déclaration eut le don de faire rire la jeune fille jusqu'aux larmes. Jack lui-même se laissa gagner par cette joie contagieuse. Seul, Parr ne se dérida pas.

– Faites attention ! dit-il à Thalia qui, aussitôt, redevint sérieuse.

– N'ayez aucune crainte, répondit-elle, je serai très prudente, et, au moindre incident, je vous ferai appeler.

– Vous ferez bien, mais j'ai quelque doute, riposta le Chef de la Sûreté.

## 21

# LA MAISON DU QUAI

Thalia rentra tout droit à son bureau et trouva Derrick Yale avec un monceau de lettres pêle-mêle devant lui.

– C'est la clé ? dit-il. Bien, merci. Je crois que je serai obligé de vous demander de répondre à toutes ces lettres… La plupart émanent de jeunes crétins qui voudraient apprendre le métier de détective privé sous ma direction. Vous trouverez par là une formule de réponse à ces sortes de lettres. Celle-ci est d'une dame… Dites-lui que je ne puis m'occuper d'affaires nouvelles…

Il prit la clé que sa secrétaire avait posée sur la table.

– Ah ! reprit-il. Vous avez vu Mr Parr ?

– Votre divination est effrayante, Mr Yale, dit-elle en riant. Oui, j'ai rencontré Mr Parr ; mais comment le savez-vous ?

Il secoua la tête en souriant.

– C'est très simple, dit-il, et je ne m'enorgueillis pas plus de cette faculté que vous de votre prédisposition à… compléter des collections.

Elle ne répondit pas tout de suite, puis déclara :

– Je me refais une conduite.

– Peut-être… En tout cas, vous m'intéressez… vous m'intéressez énormément, ajouta-t-il.

Puis, d'un signe de tête, il la renvoya.

Elle était plongée dans son travail, et sa machine cliquetait furieusement lorsque Yale entra dans son petit bureau.

– Essayez d'atteindre Mr Parr au téléphone, dit-il ; vous trouverez son numéro dans l'annuaire.

L'inspecteur Parr n'était pas à son bureau à ce moment-là, mais elle put l'atteindre une demi-heure plus tard et passa la communication à Yale. Elle l'entendit de l'autre côté de la porte entrebâillée :

– C'est vous, Parr ? Je vais aller perquisitionner dans la vieille maison Beardmore, sur les quais. Je soupçonne Brabazon de s'y être caché… Après le lunch ? Bien ! Je vous attends vers 2 h 30.

Thalia entendit tout cela et inscrivit quelques signes sténographiques sur son buvard.

À 2 h 30 précises, Parr arriva. Elle ne le vit pas, une entrée directe menant au bureau personnel de Yale, mais elle entendit et reconnut bien sa bonne grosse voix. Les deux hommes sortirent ensemble.

Elle attendit qu'ils se fussent éloignés, puis elle prit une formule télégraphique et y écrivit :

« Johnson 23 Mildred Street.

Derrick Yale est allé visiter la maison Beardmore sur les quais. »

Thalia Drummond pouvait avoir des défauts ; elle était en tout cas fidèle à ses engagements.

La vieille bâtisse qui s'élevait au bord du fleuve était l'image même de la désolation et de la ruine. Les pierres jusqu'à une certaine hauteur étaient vertes de mousse, la grille était disloquée, le petit jardin qui l'entourait s'était transformé en une

véritable forêt vierge, et l'on ne reconnaissait plus même l'allée principale conduisant à la porte d'entrée.

À une extrémité du bâtiment se trouvait une sorte d'entrepôt ou de hangar en pierre. Durant la guerre, la bombe d'un avion ennemi en avait éraflé un coin, et les tuiles cassées, éparses, l'ouverture dans le toit, avaient été laissées telles quelles.

– Voilà un endroit très gai ! dit Yale en ouvrant la porte. N'est-ce pas le lieu tout indiqué pour notre élégant ami Brabazon ?

Le vestibule était poussiéreux. Des toiles d'araignée étaient suspendues partout. Tout était silencieux. Les deux détectives firent rapidement le tour de l'appartement, sans découvrir le signe d'une présence humaine.

– Il y a un grenier, dit Yale en désignant de sa canne une trappe située dans le plafond. Il appliqua à la paroi l'échelle qui servait à cet usage, y monta, poussa la trappe et entra dans le grenier. Parr l'entendit marcher un moment, puis Yale réapparut et descendit.

– Le grenier est vide, dit-il en rabaissant la trappe.

– Je ne m'attendais vraiment pas à trouver notre oiseau ici, répondit Parr.

Ils retraversèrent la jungle du jardin, tandis que de derrière une lucarne aux vitres poussiéreuses, une face blanche et barbue les épiait, en qui même un ami intime n'eût pas reconnu les traits du banquier Brabazon.

# 22

# L'ENVOYÉ DU CERCLE

– Vous êtes un imbécile, Sir ! Je vous croyais un habile homme, mais vous n'êtes qu'un imbécile.

Mr Froyant était terriblement en colère et la grosse liasse de billets qui se trouvait sur sa table en était la cause. La vue d'une telle somme dont il allait falloir se séparer lui causait une vraie douleur.

Derrick Yale n'était pas susceptible.

– Vous avez peut-être raison, répondit-il, mais je fais mon métier comme je l'entends, Mr Froyant, et si, comme je le crois, cette jeune fille me met sur la piste du Cercle Rouge, il est tout indiqué de l'employer.

– Souvenez-vous de ce que je vous dis, s'écria le vieil avare avec véhémence, cette coquine fait partie de la bande. Vous verrez que c'est *elle* qui viendra chercher l'argent.

– Auquel cas, elle sera immédiatement arrêtée. Croyez-moi, Mr Froyant, je n'ai aucune intention de perdre ces billets de vue, mais si jamais le Cercle Rouge parvenait à s'en emparer j'en demeurerai responsable. Mon devoir est de vous protéger et de détourner de vous les coups du Cercle Rouge, dussé-je les recevoir à votre place.

– Bien, très bien, déclara Mr Froyant. C'est la bonne façon de voir les choses. Vous n'êtes pas aussi stupide que je le croyais. Faites à votre guise.

Il prit les billets de banque, les palpa encore amoureusement, les plaça dans une grande enveloppe qu'il tendit en soupirant au détective.

– Vous n'avez pas de nouvelles de Brabazon, je pense ? reprit Mr Froyant. Cet escroc m'a volé plus de deux mille livres que, sur son conseil, j'avais eu la sottise de mettre dans une affaire de Marl.

– Vous connaissiez Marl ? demanda Yale en se levant.

– Je sais seulement que c'était une canaille.

– Mais… sur ses antécédents, son passé ?

– Il était venu de France, je crois, répondit Froyant. Je sais peu de choses sur lui. C'est James Beardmore qui me l'avait présenté. J'ai entendu dire qu'il avait été compromis en France dans des spéculations immobilières et qu'il avait même fait de la prison, mais je n'ai jamais prêté grande attention à ces commérages. Il m'a été utile à un certain moment et j'ai fait de beaux bénéfices avec plusieurs de ses affaires.

Mr Yale sourit. En de telles circonstances, pensait-il, Mr Froyant aurait bien pu pardonner à Marl une légère perte.

En rentrant à son bureau, il trouva Parr et le jeune Beardmore qui l'attendaient. Il ne s'attendait pas à la visite de ce dernier, et devina ce qui l'attirait réellement chez lui. Il expliqua aussitôt l'absence de sa secrétaire.

– J'ai donné congé à miss Drummond, dit-il à Parr. Je crois préférable de ne pas l'exposer à… tout ce qui pourrait arriver ici cet après-midi… et au danger que vous êtes vous-même prêt à affronter, ajouta-t-il en regardant Mr Beardmore.

– Je serais déçu s'il n'arrive rien, riposta vivement le jeune homme.

– Quel est votre plan ? demanda Parr.

– Je me retirerai dans mon bureau quelques minutes avant l'heure fixée. Les deux portes de cette pièce, celle qui donne dans le corridor et celle qui s'ouvre sur le bureau de miss Drummond, seront fermées à clé. Vous demeurerez dans ce petit bureau et fermerez la porte du mien de votre côté. Dès que vous entendrez frapper à la porte donnant sur le corridor et qu'elle se sera ouverte, vous saurez que l'envoyé est arrivé, et dès que la porte se refermera, vous irez dans le corridor.

Parr acquiesça d'un geste.

– C'est très simple, dit-il.

Puis, il alla à la fenêtre, se pencha et agita son mouchoir.

– Je vois, dit Yale en souriant, que vous avez pris toutes vos précautions. Combien d'hommes avez-vous ?

– Quatre-vingts. L'immeuble est, je crois, complètement cerné.

– Bien. Rappelons-nous cependant que le Cercle Rouge peut fort bien se contenter d'envoyer un simple commissionnaire qui ne serait nullement au courant de ce dont il s'agit. Dans ce cas, il faudrait le faire suivre. Je veux que l'argent arrive entre les propres mains du chef du Cercle Rouge, c'est essentiel.

– D'accord, dit Parr. Je crois bien qu'en effet ce gentleman ne viendra pas lui-même. Puis-je voir votre bureau particulier ?

Il inspecta cette pièce à fond. Elle n'avait qu'une fenêtre ; dans un angle se trouvait une grande armoire que Mr Parr ouvrit : elle ne contenait qu'un grand manteau suspendu à un crochet.

– Si cela vous est égal, dit le Chef de la Sûreté à Yale, retirez-vous un moment dans le petit bureau ; je voudrais me mettre bien dans l'esprit la disposition des lieux, et n'importe quelle présence me gêne… Merci, je ferme la porte.

Yale se retira en riant. Mr Parr referma la porte sur lui, puis ouvrit la porte qui donnait sur le corridor. On l'entendit la refermer presque aussitôt, faire quelques pas, puis dire :

– Vous pouvez revenir, j'ai vu tout ce que je voulais voir.

Le bureau de Yale était simple, mais confortable. Une cheminée sans feu, malgré la fraîcheur, en occupait un côté.

– Je n'attends guère qu'on arrive par la cheminée, fit Yale gaiement en suivant la direction des regards de Parr. Je ne fais d'ailleurs jamais de feu ; je suis un de ces heureux mortels au sang chaud qui n'ont jamais froid.

Jack, très intéressé, prit le petit browning qui se trouvait sur la table du détective.

– Attention, fit Yale, la détente est sensible.

Le détective sortit la liasse de billets de banque de sa poche et la posa à côté de l'arme, puis il regarda sa montre.

– Et maintenant, dit-il, nous agirons sagement en prenant nos positions respectives.

Il alla tourner la clé de la porte du corridor.

– Cela devient intéressant, dit Jack Beardmore à voix basse, comme un conjuré.

– J'espère que cela ne le sera pas trop, lui répondit Yale.

Parr et le jeune homme se retirèrent dans le petit bureau et fermèrent à clé la porte de communication avec le bureau de Yale.

Jack s'assit, sans y songer, sur le tabouret que Thalia devait occuper devant sa machine à écrire, puis, s'en rendant compte, il sursauta.

Thalia était-elle vraiment membre du Cercle Rouge ? Il se posait pour la millième fois cette douloureuse interrogation, sans oser demander l'opinion de l'inspecteur Parr qui avait déjà paru la soupçonner. Jack serra les dents. Il ne pouvait ni ne voulait en croire ses propres yeux, ni l'évidence même. Loin de s'affaiblir, l'emprise de la jeune fille sur son cœur s'était fortifiée. Elle était une créature exceptionnelle, et si elle avait commis…

À ce moment, ses yeux rencontrèrent les regards de Parr fixés sur lui…

– Je n'ai aucune prétention à la psychométrie, lui dit le Chef de la Sûreté, mais je gagerais que vous pensez maintenant à Thalia Drummond.

– En effet, admit le jeune homme. Voyons, Mr Parr, la croyez-vous réellement aussi compromise qu'elle le paraît ?

– Si vous faites allusion au vol de la statuette d'or chez Mr Froyant, je vous répondrai qu'il n'est pas question pour moi d'y croire ou non, j'en suis certain.

Jack garda le silence. Il n'espérait certes jamais convaincre l'épais inspecteur de l'innocence de la jeune fille et d'ailleurs, il reconnaissait que c'était folie, puisqu'elle avait avoué elle-même son larcin.

– Vous feriez mieux de garder le silence, leur dit Yale à travers la porte.

Ils ne bougèrent ni ne parlèrent plus ; ils entendirent le détective faire quelques pas, puis plus rien. L'heure approchait. Parr sortit sa montre et la mit sur la table. Elle marquait 3 h et demie. Il resta parfaitement immobile, la tête inclinée, dans une attitude attentive.

Alors, un bruit se fit entendre dans le bureau de Yale, un choc sourd, comme si le détective s'était assis lourdement.

Parr se leva.

– Qu'y a-t-il ?

– Rien, répondit Yale ; j'ai trébuché… Restez tranquille.

Ils attendirent encore cinq minutes, puis Parr appela :

– Ça va, Yale ?

Pas de réponse.

– Yale ! cria-t-il alors de toutes ses forces, m'entendez-vous ?

N'obtenant pas davantage de réponse, il se précipita à la porte de communication, l'ouvrit, et, suivi de Jack, entra dans le bureau…

Le spectacle qui les attendait eût stupéfait un policier encore plus endurci que le Chef de la Sûreté : garrotté étroitement, des menottes aux poignets, le visage recouvert d'un linge, Derrick Yale gisait sur le parquet. La fenêtre était ouverte, et une forte odeur d'éther et de chloroforme imprégnait l'atmosphère. La liasse de billets de banque avait disparu.

Trois secondes plus tard, un vieux facteur sortait du hall de l'immeuble, avec son sac de lettres sur l'épaule. Les forces de police qui surveillaient les abords le laissèrent passer sans rien lui demander.

# 23

# UNE FEMME DANS UNE ARMOIRE

L'inspecteur Parr se pencha et enleva le linge qui couvrait la face du détective ; celui-ci ouvrit les yeux et jeta des regards hébétés tout autour de lui.

– Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

Mais Parr tout occupé à ouvrir ses menottes ne lui répondit pas tout de suite. Enfin, les anneaux de métal tombèrent sur le parquet, tandis que Jack Beardmore coupait les liens qui entravaient les jambes de Yale.

Ils le relevèrent et l'installèrent dans un fauteuil. Il respirait avec peine et, se passant la main sur le front, il répéta encore :

– Qu'est-il arrivé ?

– C'est ce que je voudrais bien savoir, dit le Chef de la Sûreté. Par où sont-ils passés ?

Yale secoua la tête :

– Je ne sais pas, je ne me rappelle pas. La porte est-elle fermée ?

Jack courut à la porte donnant sur le corridor : elle était fermée à clé, et celle-ci se trouvait à l'intérieur. L'agresseur n'avait pu passer par là, mais la fenêtre était ouverte, et c'était la première chose que Parr avait vue en entrant. Il y courut et regarda au dehors ; elle était bien à une trentaine de mètres au-

dessus du sol et il n'y avait rien à l'extérieur, aucune corniche, aucun crampon de fer, qui eût pu faciliter la fuite d'un homme.

– Je ne sais pas ce qui s'est passé, dit Yale lorsqu'il eut repris ses sens. J'étais tranquillement assis devant ma table lorsque tout à coup un linge m'a été projeté sur la figure, tandis que deux mains me saisissaient aux épaules avec une force dont je n'aurais jamais cru capable un être humain. Avant d'avoir pu me débattre ou jeter un cri, j'avais perdu conscience.

– M'avez-vous entendu appeler ? demanda Parr.

L'autre secoua la tête.

– Pourtant, Mr Yale, expliqua Jack Beardmore, nous avons entendu un bruit sourd, et Mr Parr vous a demandé à travers la porte ce que c'était. Vous avez répondu que vous aviez seulement trébuché.

– Ce n'était pas moi, dit Yale ; je ne me souviens de rien depuis le moment où le linge s'est abattu sur ma tête jusqu'à ce que vous me délivriez.

Parr était revenu auprès de la fenêtre ; il l'ouvrit et la referma à plusieurs reprises, puis regarda attentivement le seuil ; et, lorsqu'il se retourna, un large sourire éclairait sa physionomie.

– C'est bien l'agression la plus hardie et la plus habile que j'aie jamais vue, dit-il.

La vieille antipathie de Jack pour le gros policier se réveilla quelque peu.

– Je ne trouve pas que ce soit particulièrement habile, dit-il ; le malfaiteur a presque tué Yale et s'est enfui.

– Je dis que toute l'affaire a été conduite d'une façon particulièrement habile, et je le maintiens, affirma solidement Parr.

Et maintenant, je vais voir en bas ce que mes hommes peuvent avoir à me rapporter.

Les agents postés dans le hall et dans la rue n'eurent absolument rien à rapporter à leur chef. Ils n'avaient vu personne entrer dans l'immeuble excepté le facteur.

– Excepté le facteur ! Ah ! dit Parr. Mais oui, bien sûr. Très bien, sergent, vous pouvez disposer.

Il prit l'ascenseur et rejoignit Yale.

– L'argent est parti et bien parti, lui dit-il. Je ne vois rien d'autre à faire que de remettre mon rapport à la Préfecture.

Yale avait retrouvé son état normal et demeurait assis à son bureau, la tête dans les mains.

– Eh bien, dit-il, cette fois, c'est moi qui suis en faute, et l'on ne peut rien vous reprocher, Mr Parr. Je suis encore en train de me demander comment on a pu entrer par la fenêtre et m'atteindre sans faire le moindre bruit.

– Vous tourniez le dos à la fenêtre ?

– Oui, je n'aurais jamais songé qu'on pût passer par là ; je m'étais assis de façon à bien voir les deux portes.

– Vous tourniez aussi le dos à la cheminée ?

– Ils n'ont pas pu entrer par là, répondit le détective. Ah ! c'est bien là le plus grand mystère de ma carrière, un mystère encore plus étonnant que celui du Cercle Rouge lui-même… Et puis, il me faut maintenant aller avouer à ce pauvre vieux Froyant que son argent s'est envolé ; ça ne va pas être drôle, et si vous étiez gentil, vous m'accompagneriez. Il va être dans une colère épouvantable.

Ils sortirent tous ensemble. Yale referma soigneusement ses portes et mit les clés dans sa poche.

La colère de Mr Froyant fut en effet épouvantable, effroyable au-delà de toute mesure.

– Vous m'aviez dit, vous m'aviez en fait promis, hurla-t-il, que l'argent me serait rendu tout de suite, et vous me revenez les mains vides, avec une histoire de brigand, un conte à dormir debout ! C'est monstrueux ! Où étiez-vous donc à ce moment-là, Mr Parr ?

– De l'autre côté de la porte, répondit le Chef de la Sûreté qui ne pouvait s'empêcher de sourire. Et le récit de Mr Yale est exact.

Sans qu'on ait pu s'y attendre au milieu d'une telle explosion de rage, la voix de Mr Froyant se calma subitement :

– Fort bien, dit-il sèchement. Le Cercle Rouge a l'argent, et c'est tout. Je vous remercie, Mr Yale. Veuillez m'envoyer votre note.

L'entretien prit fin sur cette soudaine conclusion. Les deux détectives prirent congé et se hâtèrent de rejoindre Jack Beardmore qui les attendait en faisant les cent pas sur le trottoir.

– Eh bien ! fit Parr, voilà un homme capable après tout de se maîtriser. J'ai cru un moment qu'il allait en venir aux mains, et puis, crac, il a repris son sang-froid. Avez-vous remarqué ce changement de ton, Yale ?

– Oui, dit Yale d'un air rêveur.

C'est que le subit radoucissement de Mr Froyant l'avait frappé aussi, quoique d'une autre façon que Parr, et un doute terrible s'était alors emparé de son esprit.

– Maintenant, reprit Parr jovialement, puisque je vous ai aidé à supporter le choc ici, voulez-vous me rendre le même service à la Préfecture ? Je n'y jouis pas de la même faveur que vous. Allons ensemble faire rapport au Préfet.

Le bureau de Derrick Yale était demeuré tel que les trois hommes l'avaient laissé. Le silence y régnait. Dix minutes s'étaient écoulées depuis leur départ, lorsqu'un léger grincement de serrure se fit entendre ; lentement, la grande armoire située dans un coin de la pièce s'ouvrit à deux battants. Thalia Drummond en sortit. Elle referma soigneusement l'armoire ; elle demeura un instant debout au milieu de la pièce, plongée dans ses pensées, puis elle sortit une clé de sa poche, ouvrit la porte donnant sur le vestibule, la referma également à clé et sortit. Elle ne demanda pas l'ascenseur, mais prit au bout du corridor un passage donnant sur d'étroits escaliers qui permettaient l'accès à la loge du concierge. De là, elle passa dans la cour intérieure de l'immeuble, et enfin dans la rue où elle se perdit dans la foule.

# 24

# DIX MILLE LIVRES DE RÉCOMPENSE

« La Fédération des Banques d'Angleterre offre une prime de dix mille livres en récompense de toute information qui permettra l'arrestation du principal membre ou chef de la bande connue sous le nom de Cercle Rouge. En outre, la Fédération susdite a reçu l'assurance du Gouvernement que n'importe quelle personne affiliée à cette bande, autre que son chef susdit, ne sera nullement inquiétée pour ses crimes et délits, à condition qu'elle apporte tout renseignement nécessaire à l'arrestation et à la condamnation du chef ou meneur du Cercle Rouge. »

Cette affiche imprimée en grands caractères rouges se trouvait partout, dans toutes les stations d'omnibus, dans tous les bureaux de poste, aux abords de toutes les gares.

Derrick Yale la vit en rentrant à son bureau et se demanda quel serait son effet sur les comparses du Cercle.

Thalia Drummond la lut du haut d'un autobus qui s'arrêtait au coin d'une rue, et elle sourit.

Mais ce fut Mr Froyant que l'affiche parut frapper le plus. En la lisant, la couleur lui revint aux joues et ses yeux se mirent à briller. Il se rendait à son bureau, mais après avoir vu l'annonce de la Fédération des Banques, il retourna précipitamment chez lui et ressortit de son tiroir la liste des numéros des billets dont le Cercle Rouge s'était emparé. Il en avait pris note avec patience et presque avec amour.

De ses propres mains, il recopia cette liste, ce qui l'occupa une bonne partie de la matinée. La copie une fois achevée, il écrivit une lettre, y joignit la nouvelle liste de numéros, l'adressa à une firme d'agents d'affaires spécialisés dans la recherche des valeurs volées ou perdues, et alla lui-même mettre son pli à la poste.

La maison Hegitt avait déjà rendu de bons services à Mr Froyant et, dès le lendemain, son chef, Mr James Hegitt, petit homme affligé d'un reniflement chronique, se présenta chez le millionnaire.

Le nom d'Hegitt n'était pas de ceux qui sont universellement respectés et dont on parle comme d'un parangon de vertu professionnelle ; mais sa maison était des plus prospères, et inattaquable quoique plusieurs de ses clients fussent sinon en marge de la loi, du moins très près de cette marge. Malgré tout, les financiers les plus éminents entretenaient de bons rapports avec les Hegitt, car, d'une façon ou d'une autre, ces hommes d'affaires réussissaient souvent à retrouver les gentlemen porteurs occasionnels de valeurs « perdues », et à restituer celles-ci à leur propriétaire légitime dans la plupart des cas sans aucun scandale.

– J'ai reçu votre lettre, dit le petit Hegitt à Mr Froyant et je puis vous dire tout de suite que les billets dont vous m'avez donné la liste ne vont apparemment pas passer par les mêmes voies que d'habitude en pareil cas. (Il s'arrêta, renifla et poursuivit :) Le plus fort dépositaire et changeur de tous a disparu, et je ne le calomnie nullement en parlant ainsi de lui.

– Qui était-ce ?

– Brabazon.

– Brabazon ! Le brillant banquier en fuite ?

– Parfaitement. C'était le plus gros négociant en valeurs volées de tout Londres. Vous comprenez, cela cadrait avec ses

autres affaires, notamment avec celles qu'il faisait à l'étranger. Il écoulait facilement au loin les papiers frappés d'opposition. Changeant et rechangeant constamment de grosses sommes pour l'exportation, cela allait très bien. Cependant, cela a mal fini. Nous savons d'où est venu ce coup… (Il se corrigea aussitôt :) Et quand je dis que nous le savons, vous comprendrez qu'il s'agit pour nous de simples indices, et non de preuves matérielles que notre qualité d'agréé aux tribunaux nous eût alors obligés à dénoncer. Non, tout cela est extrêmement délicat et nuancé. Quant à vos billets, je crains qu'il ne soit difficile d'en dépister la trace. Beaucoup de billets volés vont aux champs de courses, au Pari Mutuel, d'autres à l'étranger, où des affiliés les changent facilement… Vous dites que c'est le Cercle Rouge qui est en cause ?

– Oui. Avez-vous jamais eu quelque affaire ou relation avec ces gens-là ?

– Non. Je sais seulement qu'ils sont extrêmement habiles. Il est fort possible que Brabazon ait été leur homme et les ait servis, consciemment ou non. En ce cas, ils pourraient être actuellement dépourvus de dépositaire, car c'est assez difficile à trouver. Que dois-je faire si je parviens à découvrir quelque trace de vos billets ?

– J'aimerais que vous m'en avertissiez immédiatement, moi seul et personne d'autre. Vous comprenez que si le Cercle Rouge apprend que je cherche vigoureusement à remettre la main sur cet argent, ce peut être une question de vie ou de mort pour moi.

L'homme d'affaires s'inclina. Le Cercle Rouge l'intéressait sans doute, car il continua à converser assez longuement avec Mr Froyant, sans que celui-ci vît où il voulait en venir.

– Ces bandes, expliqua Mr Hegitt, ont adopté des méthodes nouvelles, du moins ici. En Italie, des organisations analogues à la mafia se sont longtemps spécialisées dans ces de-

mandes d'argent sous menace de mort. Mais pareilles manœuvres semblaient impossibles en Angleterre. Le plus extraordinaire est la remarquable fidélité des membres du Cercle Rouge. Jamais de traîtrise, jamais de dénonciation !… Je croirais volontiers, reprit-il après une seconde de méditation, qu'il y a là un seul homme, qui en emploie plusieurs, leur assigne à chacun sa tâche, mais sans qu'ils se connaissent entre eux. Et même, les comparses et sous-ordres ne doivent pas non plus savoir qui les emploie. Sans quoi, l'un ou l'autre l'eût trahi depuis longtemps.

Mr Hegitt se leva.

– À propos, reprit-il avant de quitter Mr Froyant, connaissiez-vous Mr Félix Marl ? Un certain Barnet a forcé son coffre la nuit même où il mourait… de cette étrange façon…

Tout ce qui se rapportait à Marl intéressait fort Mr Froyant.

– Oui, répondit-il. Pourquoi ?

– C'était un étrange personnage, répondit Hegitt en souriant. Il avait fait partie d'une association d'escrocs qui opéraient dans les milieux financiers français. Son notaire est venu me voir aujourd'hui. Une madame Marl réclame son héritage et a laissé deviner la vérité : Marl et un certain Lightman avaient fait fortune en France, après avoir commis plusieurs crimes. Marl bénéficia d'un manque de preuves, mais Lightman, je crois, passa à la guillotine.

– Quelle belle âme il devait avoir, ce Marl ! s'écria ironiquement Mr Froyant.

– Oh… quelle belle âme nous aurions tous si on pouvait y lire ! répliqua l'homme d'affaires.

Mr Froyant garda le silence, car il se vantait toujours d'avoir une vie où l'on pouvait lire comme en un livre… mais il aurait dû ajouter « un livre de comptes ».

Ainsi, Brabazon n'était au fond qu'un receleur, et Marl un assassin ! Mr Froyant se demanda comment ce dernier avait pu échapper au très long emprisonnement auquel il avait certainement dû être condamné, et il se félicita de n'avoir pas été volé davantage par ce criminel endurci.

Il s'habilla et alla dîner à son cercle. Sa voiture ayant dû ralentir au coin d'une rue, il revit l'affiche promettant dix mille livres au dénonciateur du Cercle Rouge, et cela lui rappela qu'il possédait cinquante mille livres de moins que la veille.

… « Dix mille livres de récompense, marmotta-t-il. Bah ! Qui oserait ? Pas même Brabazon ! »

Mais il ne connaissait pas Brabazon.

# 25

# LE LOCATAIRE DE LA MAISON DU QUAI

Mr Brabazon mangeait lentement un morceau de pain et de fromage au fond du triste grenier de la maison du quai. Il portait encore le smoking qu'il revêtait le soir où il avait manqué d'être arrêté, mais l'habit de bonne coupe était maintenant tout taché, sa chemise blanche était devenue grise, son faux col avait disparu et son aspect lamentable n'était pas amélioré par une barbe de quinze jours qui le vieillissait de dix ans.

Ayant achevé son maigre repas, il ouvrit la lucarne et jeta les miettes au dehors, puis, soulevant la trappe, il descendit à l'arrière-cuisine de la maison. Il n'avait ni linge ni savon, mais il essaya de s'en passer et s'essuya le visage avec l'un des deux mouchoirs de poche qu'il avait sur lui au moment de sa fuite. En fait, à part un léger pardessus et un chapeau, il n'avait apporté dans sa retraite forcée que les habits qu'il avait sur le dos.

Les provisions qu'un inconnu lui avait apportées un soir étaient maintenant presque épuisées, et il se sentait à bout de résistance nerveuse. Une dizaine de jours dans la solitude d'un grenier, l'appréhension constante d'une visite, la certitude d'une condamnation en cas de surprise, avaient suffi à abattre le courage d'un homme.

Il s'était dissimulé derrière la porte d'une mansarde située immédiatement au-dessous du grenier lors de la visite de Yale, et le souvenir du danger couru en cette circonstance le hantait sans cesse.

Il s'installa le plus confortablement possible pour la nuit dans un vieux fauteuil qu'il avait découvert au rez-de-chaussée. L'inconnu qui lui avait donné l'éveil une heure avant l'arrivée de la police à son domicile, et qui lui avait déjà apporté des provisions, ne tarderait sans doute pas à revenir. Brabazon y songeait justement lorsqu'il entendit une clé glisser dans la serrure de la porte d'entrée. Il se leva et, à pas feutrés, regagna l'échelle du grenier. Il soulevait la trappe, lorsqu'il entendit une voix dire :

– Redescendez !

Il obéit. Il était habitué à l'obscurité et se dirigea vers le couloir encore plus sombre que le reste de la maison et où il avait eu sa précédente entrevue avec son étrange visiteur.

– Restez où vous êtes, lui dit la voix au moment où il arrivait au premier étage. Je vous apporte des provisions et des vêtements. Vous trouverez dans ce paquet tout ce qu'il vous faut. Vous vous raserez et vous ferez un peu plus présentable.

– Après cela, que dois-je faire ? demanda Brabazon.

– Je vous ai retenu une cabine sur le steamer qui part après-demain des quais Victoria pour la Nouvelle-Zélande. Vous trouverez également votre billet et votre passeport dans le paquet. Maintenant, écoutez. Vous ferez tomber votre moustache et vous vous raserez aussi les sourcils ; c'est ce qu'il y a de plus remarquable dans votre physionomie.

Brabazon se dit que l'inconnu devait l'avoir vu auparavant et, portant la main à ses sourcils, il reconnut que son mystérieux visiteur avait raison.

– Je ne vous ai pas apporté d'argent, continua l'étrange personnage. Vous avez les soixante mille livres que vous avez volées à Marl, lors de la clôture de son compte, en ne lui remettant que de faux billets. Car vous saviez que j'allais supprimer cet individu… ce que j'ai fait.

– Qui êtes-vous donc ? bégaya Brabazon.

– Je suis le Cercle Rouge. Ne m'en demandez pas davantage. Nous nous sommes déjà rencontrés…

– Oui… oui… balbutia encore le banquier éperdu. Je crois que je deviens fou ici. Quand dois-je quitter la maison ?

– Vous pourrez sortir demain. Attendez la tombée de la nuit. Votre bateau ne part que le lendemain matin, mais vous pourrez vous rendre à bord dès demain soir.

– Mais ne va-t-on pas m'interroger longuement lorsque je monterai à bord ? N'est-ce pas trop dangereux ?

– Vous ne courez absolument aucun risque, repartit la voix… Maintenant, donnez-moi votre argent.

– Mon argent ?

– Oui, tout.

Il y avait une telle autorité et de telles menaces dans cette voix que Brabazon obéit.

Deux grosses liasses de billets passèrent entre les mains gantées du visiteur, qui, en échange, lui tendit une autre liasse.

Au toucher, les doigts experts du banquier lui révélèrent que c'étaient des billets de banque neufs.

– Vous changerez cela à l'étranger, dit l'homme.

– Ne pourrais-je sortir dès ce soir ? plaida Brabazon. Cette maison me soulève le cœur.

Le Cercle Rouge dut réfléchir un moment car il ne répondit pas tout de suite.

– Eh bien, si vous voulez, dit-il enfin, mais rappelez-vous que c'est un peu risqué. Maintenant, remontez.

L'ordre était si péremptoire que Brabazon ne songea pas à le discuter.

Il entendit la porte se refermer et, de derrière sa lucarne, il vit une ombre se glisser dans le jardin puis dans la rue…

Il redescendit aussitôt et, à tâtons, chercha le paquet que son visiteur lui avait apporté. Il le trouva et l'apporta à l'arrière-cuisine où il pouvait allumer sans trop d'appréhension une bougie dénichée dans un recoin de la vieille maison. D'abord il compta l'argent reçu en échange du sien. C'étaient des billets neufs, mais de toutes séries et sans suite de numéros, tandis que les siens se suivaient.

Il était fort correct lorsqu'il sortit avec précaution de son refuge. Sans moustache ni sourcils, il eût pu passer sans encombre devant plusieurs agents qui avaient son signalement dans leur poche.

Il prit une chambre dans un petit hôtel voisin de la gare d'Euston et se coucha immédiatement. C'était sa première nuit calme depuis sa fuite.

Il passa la journée entière du lendemain dans sa chambre mais, à la nuit, il se risqua au dehors après un petit dîner solitaire. Il reprit confiance en voyant qu'il passait vraiment inaperçu et commença à espérer qu'il affronterait victorieusement l'interrogatoire de la police maritime. Il choisit cependant les rues les moins fréquentées et, se trouvant aux abords du Muséum, il aperçut une affiche tout imprimée en rouge qu'il eut la curiosité de lire…

Ce faisant, il lui vint une idée. Dix mille livres et l'amnistie complète ! D'autre part, aucune certitude de pouvoir fuir en sécurité sur ce bateau, et même alors, que deviendrait-il en Nouvelle-Zélande ? Il y mènerait à coup sûr une vie de chien, surtout lorsqu'il n'aurait plus d'argent. Dix mille livres et la liberté ! Personne ne saurait jamais ce qui était advenu du dépôt de

Marl. Il pourrait le déposer dès le lendemain dans le coffre d'une banque, puis il irait droit à la Préfecture de Police où il apporterait sans doute assez d'informations pour permettre la capture du Cercle Rouge.

– Je ferai cela ! dit-il à haute voix.

– Et vous aurez bien raison, dit quelqu'un à ses côtés.

Il leva les yeux. Un gros homme, d'aspect débonnaire, s'était approché de lui sans bruit. Il le reconnut aussitôt.

– Mr Parr ! s'écria-t-il.

– Lui-même, répondit le Chef de la Sûreté. Maintenant, Mr Brabazon, voulez-vous faire gentiment quelques pas avec moi ? Je vous avertis d'ailleurs qu'il serait inutile de faire de la résistance.

Lorsqu'ils arrivèrent au commissariat ils virent sortir une femme en qui le pauvre Brabazon, tremblant, ne reconnut pas l'une de ses anciennes employées.

– Vous pouvez vous épargner beaucoup d'ennuis, lui expliqua Parr, en me disant tout ce que vous savez. Quant à moi, je puis vous rappeler, au cas où vous l'auriez déjà oublié, que vous avez passé la nuit et la journée à l'hôtel Bright, route d'Euston, que votre cabine est retenue au nom de Thomson sur l'Itinga qui part demain pour la Nouvelle-Zélande…

– Ciel ! s'écria Mr Brabazon, comment avez-vous appris tout cela ?

L'inspecteur Parr ne le renseigna point. D'ailleurs le banquier n'avait pas l'intention de tromper la police. Il dit tout ce qu'il savait, particulièrement tout ce qui s'était passé entre le moment où un mystérieux coup de téléphone lui avait appris l'imminence de son arrestation jusqu'au moment où le policier lui avait mis la main sur l'épaule.

– Vous êtes donc resté dans cette vieille maison tout le temps, dit Parr d'un air songeur ; mais comment avez-vous fait pour ne pas être vu de Mr Yale lorsque nous avons fait notre perquisition ?

– Ah ! c'était Yale ! fit Brabazon. Je croyais que c'était vous qui étiez monté au grenier. Eh bien ! au fond du corridor, il y a une sorte de réduit ; j'étais là, et je me suis borné à me mettre derrière la porte qui s'ouvrait à l'intérieur. Il n'a fait qu'ouvrir et jeter un coup d'œil…

– Ainsi Yale avait raison ; vous étiez dans cette maison. Maintenant, Brabazon, qu'avez-vous à déclarer d'autre ?

– Je veux dire tout ce que je sais sur le Cercle Rouge, et je crois que cela permettra de l'arrêter mais il y faudra du doigté !

Le banquier reprenait un peu de son ancien aplomb à ce qu'observa Parr. Il poursuivit ainsi :

– Je vous ai dit qu'il avait pris mes billets de banque et m'en avait donné d'autres en échange. Or ces derniers ne se suivent nullement tandis que les miens étaient tous de série E. 19, et je pourrais en indiquer tous les numéros…

– Ce devait être l'argent de Froyant, dit Parr. Continuez.

– Il n'osait pas changer des billets qu'on avait dû frapper d'opposition ; mais les miens, il les changera, et comme je vous en donne les numéros, vous voyez quel atout cela vous apporte !

L'inspecteur demeurait un peu sceptique à ce sujet. Néanmoins, il téléphona à Mr Froyant ce qu'il venait d'apprendre.

– Vous avez retrouvé l'argent ! s'écria Mr Froyant. Apportez-le moi le plus tôt possible !

– Je le ferais avec le plus grand plaisir, répondit Parr, mais je dois vous informer que si j'ai retrouvé une somme d'argent

égale à celle qui vous a été volée, ce n'est pas *votre* argent, ce ne sont pas *vos* billets.

Quelques heures après, en la présence de Mr Froyant, les billets de banque de Brabazon furent examinés. Le millionnaire ne cacha pas son désappointement. Il avait cru rentrer en possession immédiate de son argent, et il lui fallait déchanter. Il en prit enfin son parti mais, sur le point de quitter l'inspecteur, il lui demanda tout à coup :

– Avez-vous les numéros des billets que Brabazon a donnés à son mystérieux visiteur ?

– Les voici, répondit Parr.

Et Mr Froyant les nota soigneusement.

# 26

# LA BOUTEILLE DE CHLOROFORME

Thalia Drummond était en train d'écrire une lettre lorsqu'on sonna à sa porte. Elle alla ouvrir elle-même, ayant donné congé à sa domestique ce soir-là. Certes, Milly Macroy était bien la dernière personne qu'elle s'attendît à voir, mais elle ne témoigna aucunement sa surprise et la fit entrer en souriant.

– Quel palais, ma chère ! s'écria Milly en jetant des regards admiratifs autour d'elle. Vous savez vous y prendre, vous ; en tout cas mieux que le pauvre Flush !

– Comment va-t-il, cet excellent Flush Barnet ? demanda Thalia assez froidement.

La physionomie de la visiteuse s'assombrit.

– S'il vous plaît, dit-elle durement, ne parlez pas de lui sur ce ton. Il est pour le moment où vous devriez être *vous,* car vous étiez dans l'affaire aussi bien que lui.

– Ne vous emballez pas, quittez votre chapeau, asseyez-vous et causons gentiment.

Milly marmotta quelques mots indistincts mais s'assit sur le fauteuil que lui offrait Thalia.

– C'est à propos de Flush que je suis venue vous voir, reprit-elle. Il paraît qu'il est vaguement question de l'inculper du meurtre de Marl, et vous savez que ce n'est pas lui.

– Je sais, je sais ! Et comment le saurais-je ? Je ne savais même pas qu'il se trouvait dans la maison ; ce sont les journaux

qui me l'ont appris. Ils ont des moyens d'information merveilleux, ces journaux !

Mais Milly n'était pas venue voir Thalia pour discuter des progrès de la presse moderne. Elle ne se laissa pas détourner de son sujet qui était, naturellement, le sort de son ami Flush.

– Thalia, dit-elle, je ne veux pas me disputer avec vous.

– J'en suis ravie… mais je ne vois pas à quel sujet nous aurions pu nous disputer.

– Le sujet serait venu assez vite, dit Milly ironique. Mais là n'est pas la question : il s'agit de savoir ce que vous allez faire en faveur de Flush. Vous êtes au mieux avec tous ces gros bonnets de la Préfecture, vous travaillez pour Yale. Et c'est Yale qui a expliqué toute l'affaire de la mort de Marl à Parr. Parr n'est pas assez intelligent pour avoir trouvé cela tout seul. Puisque vous êtes chez Yale…

– Ne me faites pas rire, Milly. Je suis chez Yale, oui, mais je fais sa correspondance et je tiens sa table en ordre, c'est tout. Quant aux gros bonnets dont vous parlez, je voudrais savoir quels ils sont. Comment voulez-vous que je fasse quelque chose pour votre Flush ?

– Vous pourriez servir la vieille histoire ; elle est toujours bonne : raconter à Mr Parr que Flush a un fort « béguin » pour vous, qu'il est très jaloux et qu'il vous a suivie cette nuit-là jusque dans la maison de Marl, d'où il n'a plus pu sortir.

– Et ma réputation ? fit Thalia froidement. Non, non, Milly, il vous faut trouver quelque chose d'autre, de plus convenable. D'ailleurs, d'après ce que j'ai entendu dire à Mr Yale ce matin, je ne crois pas qu'on accuse Flush de ce meurtre.

Elle se leva et se mit à aller et venir lentement dans la chambre, les mains derrière le dos.

– Et puis enfin, reprit-elle, en quoi votre ami m'intéresse-t-il ? Pourquoi devrais-je parler en sa faveur.

– Je vais vous dire pourquoi. (Milly Macroy se leva aussi et poursuivit :) Parce que l'affaire Brabazon va venir en jugement et rien ne m'empêche d'aller déposer à la barre et de dire clairement comment vous vous procuriez facilement de l'argent lorsque vous travailliez chez Brabazon. Ah ! cela vous touche miss !

– L'affaire Brabazon va être jugée ! dit Thalia lentement. Pourquoi ? A-t-on pris Brabazon ?

– Oui, hier soir. C'est Parr qui l'a arrêté. Je me trouvais au commissariat pour demander des nouvelles de l'argent que Flush devait me laisser, lorsqu'on a amené le banquier.

– Pauvre vieux Brabazon ! fit Thalia.

Milly l'épiait sous ses paupières à demi baissées ; elle ne l'avait jamais aimée, mais à cette heure elle la haïssait ; elle la craignait aussi, car il y avait en elle une sorte de force sinistre et glacée.

– Je ferai ce que je pourrai pour Mr Barnet, dit enfin Thalia, non que j'aie peur de ce que vous diriez au tribunal, car ce n'est guère à la barre des témoins que je vous vois, Milly, c'est à une autre place ; mais je le ferai parce que je sais que le pauvre petit est innocent de ce meurtre. J'en parlerai à Mr Yale ; je ne sais pas si cela aura un résultat quelconque, mais enfin je tâcherai d'avoir un entretien confidentiel avec lui, si l'occasion s'en présente.

– Merci, dit Milly, un peu plus aimable qu'au début, et elle se mit à manifester son admiration pour le logis de Thalia.

Celle-ci lui montra les autres pièces de l'appartement.

– Et ici ? interrogea Milly devant une dernière porte.

– C’est la cuisine, répondit Thalia sans manifester la moindre velléité d’ouvrir.

La visiteuse eut un regard soupçonneux.

– Vous avez caché là un ami ? s’écria-t-elle.

Et avant que Thalia eût pu l’en empêcher, elle avait elle-même ouvert la porte.

La cuisine était toute petite et il n’y avait personne, mais la lumière électrique y était allumée, ce qui fit penser à Milly que Thalia s’y trouvait lorsque la sonnette avait retenti.

Thalia souriait déjà devant l’évident désappointement de sa visiteuse, mais sa gaieté s’évanouit lorsqu’elle vit Milly s’approcher de l’évier et y prendre une petite fiole.

– Qu’est-ce que cela ? fit-elle.

En même temps, elle lut l’étiquette.

La fiole était à demi pleine d’un liquide incolore dont Milly n’eut pas à deviner la nature, puisque l’étiquette portait en toutes lettres : « Chloroforme et Éther ».

– Tiens ! s’écria la visiteuse, vous vous servez de ça, miss Thalia ! C’est dangereux !

Une seconde, Thalia ne sut que dire, puis elle riposta en riant :

– Dangereux, mais très utile, Milly. Lorsque je suis trop triste en songeant à ce pauvre Flush qui gémit sur la paille humide des cachots, je n’ai qu’à respirer un peu du contenu de cette fiole pour oublier !

Milly reposa la petite bouteille.

– Vous y allez un peu fort, Thalia. L'un de ces jours on va venir vous cueillir de bon matin en vous demandant si vous avez une dernière volonté…

– À quoi je répondrai : je ne demande qu'à être enterrée aux côtés de l'éminent cambrioleur Flush Barnet…

Milly Macroy ne trouva une réponse spirituelle qu'une fois dans l'escalier…

# 27

# LA MÈRE DE MR PARR

Lorsque Jack Beardmore apprit l'arrestation de Brabazon, il se rendit immédiatement à la Préfecture pour rencontrer l'inspecteur Parr.

On lui répondit que le Chef de la Sûreté était rentré chez lui.

– Si c'est important, lui dit l'agent de service, vous trouverez sûrement Mr Parr à son appartement, avenue Stamford.

Mais Jack hésita. Il n'y avait pas grande urgence. Derrick Yale lui avait téléphoné tout ce que l'on savait.

– Parr croit, lui avait dit le détective privé, que cette arrestation peut avoir d'importantes conséquences… Non, je n'ai pas encore vu Brabazon, mais je dois accompagner Parr demain à la prison.

Yale avait ajouté qu'il partait pour le théâtre et Jack n'avait pas osé lui demander lequel.

Le jeune Beardmore renvoya son auto et résolut de rentrer à pied, dans l'espoir qu'un peu d'exercice lui ferait oublier ses tristes pensées. Tout en cheminant, il se mit à songer à Parr, se demandant comment pouvait être son logis. Le Chef de la Sûreté ne parlait jamais de sa famille et sa vie privée était peut-être aussi inconnue que le mystère qui passionnait l'opinion.

À ce moment Jack traversait un square désert ; il entendit soudain un bruit de pas derrière lui et se retourna. En temps ordinaire, il n'y eût certes pas fait attention, mais, dans cet en-

droit solitaire et obscur, il eut une seconde d'anxiété. Il n'aperçut personne et hâta le pas.

Un instant après, il aperçut dans le buisson de rhododendrons, à quelques pas de lui, une forme humaine. Il s'arrêta et l'inconnu s'arrêta aussi. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Se mettrait-il à courir pour atteindre le mystérieux personnage ? Allons donc, quelque mendiant, sans doute…

Au détour de l'allée, la haute silhouette d'un policeman lui apparut. En même temps, la forme humaine, immobile dans l'ombre, s'évanouit.

À sa honte, le jeune homme se sentit immensément soulagé et se rapprocha de l'agent.

– Je désirerais savoir où est l'avenue Stamford, lui dit-il comme poussé par un instinct purement inconscient.

– Ce n'est pas très loin, Sir, l'autobus qui passe devant le square vous y mène et, en taxi, il faut dix minutes.

Jack resta longtemps irrésolu avant de héler un taxi. Sans doute Parr serait étonné, pour ne pas dire plus, de cette intrusion, sans prétexte valable surtout. Néanmoins, sous le coup d'une résolution soudaine, il prit une voiture. Devant la porte de la petite villa, il fut un moment repris par son hésitation, mais il sonna…

Ce fut Parr lui-même qui vint ouvrir. Sa physionomie demeura aussi placide que d'habitude…

– Entrez, Mr Beardmore, dit-il. Je viens d'arriver et suis encore en train de souper. Je suppose que vous-même avez soupé depuis longtemps.

– Je vous en prie, ne vous interrompez pas, Mr Parr. J'ai appris l'arrestation de Brabazon et j'ai pensé bien faire en venant en causer avec vous.

Parr, la main sur la porte de la salle à manger, allait le faire entrer, lorsqu'il s'arrêta court.

– Ciel ! s'écria-t-il. (Puis il se retourna vers Jack :) Voulez-vous attendre un instant ici ?

C'était bien la première fois que Jack voyait le Chef de la Sûreté embarrassé…

– Il me faut d'abord avertir une vieille tante qui demeure avec moi, reprit-il. Elle n'est pas habituée aux visites. Je suis veuf, vous savez, et cette tante tient mon ménage.

Là-dessus, il entra dans la salle à manger et il referma soigneusement la porte. Une minute ou deux s'écoulèrent. Un certain remue-ménage s'entendait à travers la porte. Parr ouvrit.

– Entrez, dit-il, la face encore plus rouge que d'habitude. Asseyez-vous, je vous en prie, et veuillez bien m'excuser de vous avoir fait attendre ainsi.

La tante de Parr était une très vieille dame ridée, à l'air absent ; elle paraissait beaucoup préoccuper l'excellent homme. Il ne la quittait pour ainsi dire pas des yeux tandis qu'elle allait et venait et, dès qu'elle disait un mot, il se hâtait de l'interrompre, très poliment en vérité, mais très résolument aussi.

Il acheva son repas servi sur une petite table.

– J'espère que vous voudrez bien excuser ce désordre, Sir…

– Beardmore, dit Jack.

– Elle ne retient jamais les noms, dit Parr à mi-voix.

– Je n'arrive pas à remplacer Maman complètement, dit-elle.

– Naturellement, naturellement, s'empressa de dire Parr. Très peu de mémoire… chuchota-t-il. Maintenant, Mr Beardmore, que désiriez-vous savoir ?

Jack s'excusa à nouveau.

– Le Cercle Rouge est de nature si compliquée, dit-il, que j'arrive à soupçonner toute personne d'en être le personnage principal. Croyez-vous que l'arrestation de Brabazon nous apporte quelque lumière nouvelle ?

– Je ne sais pas ; c'est possible, mais pas certain. En attendant, j'ai chargé mes meilleurs agents de ne pas le perdre de vue ; le geôlier lui-même ne doit pas pénétrer dans sa cellule.

– Vous craignez sans doute une répétition de ce qui s'est passé pour Sibly, le meurtrier de mon père ?

– Oui. Et ne trouvez-vous pas, Mr Beardmore, que cet empoisonnement de Sibly fut un des plus extraordinaires mystères dus au Cercle Rouge – qui en a cependant beaucoup à son actif ?

Il parlait d'une façon tout à fait naturelle, mais il y avait en ses yeux je ne sais quelle lueur ironique que le jeune homme remarqua avec étonnement.

– Parlez-vous sérieusement ? lui demanda-t-il. Je croyais aussi, à un vrai mystère… Pas vous ?

– Oh ! si ! Cette mort inattendue de Sibly pourrait devenir, à mon avis, un facteur plus important que l'arrestation de Brabazon pour la découverte du secret final.

– Toujours à parler de crimes et de criminels, dit alors la vieille tante avec un léger frisson. Vraiment, John, c'est ennuyeux… Cela plaisait peut-être à Maman…

– Oui, oui, Tante, vous avez raison, se hâta de dire Parr.

Lorsqu'elle fut sortie de la salle à manger, Jack ne put s'empêcher de dire en souriant :

– Cette « Maman » semble hanter l'esprit de votre tante !

Il craignit d'avoir été indiscret, mais le rire de son interlocuteur le rassura.

– Oui, certes, elle y pense beaucoup ; moi aussi, d'ailleurs. Elle n'est pas avec nous en ce moment.

– Il s'agit de votre mère, Mr Parr ?

– Non, de ma grand-mère, répondit le Chef de la Sûreté, au grand étonnement de Jack Beardmore.

# 28

# UN COUP DE FEU DANS LA NUIT

L'inspecteur Parr ne devait pas avoir moins de cinquante ans et Jack calcula rapidement l'âge que pouvait bien avoir cette extraordinaire grand-mère qui se plaisait à des histoires de crimes et savait mettre de l'ordre dans la maison.

– Ce doit être une personne très originale, hasarda Jack, et je suppose que l'histoire du Cercle Rouge l'aurait beaucoup intéressée.

– Elle ! s'écria Parr, mais, si elle était à ma place, ces scélérats seraient déjà tous sous les verrous.

Tant que dura la conversation, le jeune homme se demanda pourquoi la salle à manger donnait une impression de désordre, quoique en apparence tout fût à sa place. Mais il n'eut pas le loisir de réfléchir beaucoup à ce problème, car, ce soir-là, Parr était d'humeur particulièrement loquace. Il alla jusqu'à confier à Jack les reproches que lui avait adressés le Préfet.

– Naturellement, dit-il, le Gouvernement n'est pas en bonne posture devant l'opinion publique quand une pareille série de crimes restent impunis. En fait, je crois que, depuis l'affaire Ripper, il ne s'était pas produit une telle orgie d'assassinats. C'est la première fois depuis cinquante ans que nous sommes en présence d'une véritable organisation criminelle. D'habitude, ces associations se détruisent d'elles-mêmes, car elles ne peuvent subsister que sur la fidélité réciproque de chacun de leurs membres. Je n'en ai jamais vu dont les complices ne se trahissent pas très vite les uns les autres. Dans le cas du Cercle Rouge, il doit y avoir un chef qui ne se confie à per-

sonne. Aucun de ses complices ne peut le trahir pour la bonne raison qu'il ne se laisse pas connaître ; et ils ne peuvent se trahir entre eux s'ils ne se connaissent pas non plus les uns les autres.

Il continua à entretenir Jack de plusieurs affaires célèbres auxquelles il avait été mêlé, et il était plus de 11 h 30 lorsque le jeune homme se leva en s'excusant.

– Je vous accompagne jusqu'à la grille, dit Parr. Votre voiture vous attend ?

– Non, je suis venu en taxi.

– Je croyais avoir vu une auto arrêtée devant la maison. Nous n'avons guère de propriétaires d'autos dans le voisinage. Ce doit être la voiture d'un médecin.

Il ouvrit la grille et, comme il l'avait dit, une auto noire était arrêtée à quelques mètres.

– Il me semble avoir déjà vu cette voiture quelque part, dit l'inspecteur. Il fit un pas hors de la grille ; au même instant, une détonation éclata en provenance de la voiture, et Parr tomba dans les bras de Jack Beardmore. Une seconde plus tard, l'auto avait déjà pris de la vitesse. Elle n'avait aucune lumière arrière, et elle disparut comme une ombre au détour de la rue.

Un agent de police arrivé au bruit du coup de feu aida Jack à transporter Parr dans la salle à manger. Sa vieille tante était heureusement allée se coucher et n'avait apparemment rien entendu.

Le Chef de la Sûreté ouvrit les yeux.

– C'eût été un mauvais coup, dit-il, mais avec cela, ce ne sera qu'une contusion.

Il ouvrit son gilet et cueillit entre le pouce et l'index la balle à la surface bossuée de sa cuirasse.

– Nous sommes trois personnes à Londres à porter ces sortes de cottes de maille, dit Parr. Le chef du Cercle Rouge en est une, dit-on ; je suis la seconde, et… Thalia Drummond est la troisième !

Après un long silence, il demanda à Jack de vouloir bien téléphoner à Yale.

– Il va être surpris, dit-il.

Ce fut le cas.

Derrick Yale arriva moins d'une demi-heure plus tard, en grande hâte.

– Je ne voudrais pas que vous preniez ce que je vais dire pour un mauvais compliment, dit-il à Parr, mais vraiment vous êtes le dernier à qui j'aurais cru que ces brigands veuillent s'attaquer.

– Merci, répondit le Chef de la Sûreté.

– Je vous répète que ce n'est pas un mauvais compliment. Je veux dire que je ne les croyais pas capables de lancer un tel défi à la police… Maintenant, je dois vous dire que ma secrétaire Thalia Drummond m'a demandé l'adresse de votre domicile particulier, ce matin même… car elle ne figure pas, comme de juste, dans les annuaires.

– Que lui avez-vous répondu ?

– Que je ne me rappelais pas, sur le moment. J'ai pensé après coup qu'elle avait à sa disposition mon livre d'adresses personnel où figure la vôtre. Pourquoi donc a-t-elle pris la peine de me poser la question ?

Entendant cela, Jack soupira profondément.

– Vraiment Yale, hasarda-t-il, vous n'allez pas soupçonner miss Drummond d'avoir tiré ce coup de revolver sur Mr Parr !

C'est ridicule ! Je sais qu'elle a commis de petits vols, mais de là à assassiner quelqu'un.

– Oui, je suis peut-être injuste envers cette petite, répondit Yale. Laissons cela. J'ai d'ailleurs d'autres préoccupations. (Il tira une carte de correspondance de sa poche et la tendit à Parr :) Qu'est-ce que vous dites de cela ?

– Quand l'avez-vous reçue ?

– C'était dans ma boîte aux lettres, mais je ne l'ai pas regardée depuis midi… N'est-ce pas incroyable ?

La carte portait la marque traditionnelle du Cercle Rouge et disait :

« Vous êtes du côté perdant. Mettez-vous de notre côté et vous serez amplement récompensé. Si au contraire vous persistez dans votre œuvre actuelle, vous mourrez le quatre du mois prochain. »

– Cela vous donne une dizaine de jours, observa sérieusement Parr qui parut fort affecté par cette nouvelle menace… Dix jours ! murmura-t-il.

– Naturellement, je n'attache aucune importance à cet avertissement, dit Yale gaiement. Quoique, après mon expérience de l'autre jour, je commence à croire que ces gens ont des facultés surnaturelles et diaboliques…

– Dix jours ! répéta encore le Chef de la Sûreté. Avez-vous des projets ? Où pensiez-vous vous trouver le quatre du mois prochain ?

– Je devais aller à Deal pour une partie de pêche. Un de mes amis doit me prêter un bateau, et je pensais passer la nuit en mer… Oui, c'était pour ce jour-là.

– Vous ferez ce que vous voudrez, mais nous ne vous laisserons pas seul, dit Parr avec autorité. Et maintenant, je vais me

reposer ; remercions le Ciel d'avoir permis que ma tante n'ait rien entendu et que Maman ne soit pas là.

Il dit ces derniers mots à l'intention de Jack seul, qui lui adressa un sourire de connivence.

# 29

# LE « CERCLE ROUGE »

Harvey Froyant se vantait de ne mettre sa confiance en personne. Il avait chargé Hegitt de rechercher ses billets, mais, vu les affaires que cette maison faisait avec des gens peu recommandables, il s'en méfiait fortement.

Deux jours après la tentative d'assassinat commise contre Parr, le vieux Hegitt se fit présenter chez le millionnaire. Il lui annonça qu'il avait découvert le passage d'une partie de ses billets dans un établissement public.

– Maintenant que nous tenons la piste, ajouta l'homme d'affaires en se frottant les mains, il nous sera facile de mettre le doigt sur celui qui a le premier remis ces billets en circulation.

Mais Mr Froyant ne l'entendait pas ainsi. Il ne pouvait ni ne voulait laisser toute l'affaire entre les mains d'Hegitt.

– Je suis désolé de cette décision, lui répondit ce dernier. J'ai opéré moi-même les premières recherches, et je vous assure qu'il y aurait maintenant bien peu de choses à faire pour découvrir l'argent et l'homme que vous cherchez.

Mr Froyant savait cela aussi bien que l'homme d'affaires. Il avait décidé d'agir par lui-même. Muni des renseignements fournis par Hegitt, il fit une minutieuse enquête auprès des banques dont il était le client, et le résultat en fut son départ précipité pour la France. Il ne passa que deux heures à Paris, et débarqua un beau matin à Toulouse. Sa chance, qui l'avait favorisé dès le début de ses recherches, ne l'abandonna point dans la grande ville méridionale. Il découvrit qu'un de ses anciens

agents immobiliers était maintenant un avocat en renom de la ville : monsieur Brassard le reçut d'autant mieux qu'il espérait le renouvellement des belles affaires d'autrefois, mais il montra un peu moins d'enthousiasme lorsqu'il connut l'objet véritable de la visite de Mr Froyant.

– Je ne suis pas au courant de ces choses, dit-il, car je ne suis pas un avocat d'assises, mais un avocat d'affaires. Cependant, à l'époque, la cause dont vous me parlez fit un certain bruit, et je me souviens très bien de l'accusé Marl, et aussi d'un autre… un Anglais…

– Un nommé Lightman ?

– Parfaitement. Deux bandits d'ailleurs ! L'un d'eux avait tué le caissier et un employé d'une banque de Nîmes ; et tous deux furent impliqués dans un assassinat ici à Toulouse. Je me rappelle fort bien tout cela, et surtout le tragique incident.

– Quel incident ?

– Lorsqu'on voulut exécuter Lightman. Les aides du bourreau avaient dû boire plus que de raison pour se donner du courage ; en tout cas, le couperet de la guillotine ne fonctionna pas comme il faut… Il tomba trois fois, et trois fois quelque chose l'arrêta dans sa course avant qu'il touchât le cou du condamné… Les spectateurs intervinrent – on est fort émotif ici dans le midi – et exigèrent que le condamné fût ramené en prison. Oui, c'est ainsi que le « Cercle Rouge » échappa à la peine capitale.

… À cet instant, Mr Froyant, qui tenait une tasse de café à la main, la laissa choir, tant sa surprise était grande.

– Le… quoi ? Comment l'avez-vous appelé ? demanda-t-il en hurlant.

Brassard le regarda bouche bée…

– Lightman, dit le « Cercle Rouge », répondit-il enfin. C'était son surnom, connu de tous d'ailleurs… Mais si cette af-

faire vous intéresse spécialement, je vais appeler un de mes clercs qui s'était passionné pour ce procès.

Il sonna, et un vieil homme, la plume sur l'oreille, entra.

– Jules, dit Brassard, vous souvenez-vous du « Cercle Rouge » ?

– Oh ! très bien, monsieur. J'ai assisté à l'exécution manquée. Ce fut horrible ! ajouta-t-il en levant les mains au ciel.

– Pourquoi l'appelait-on « Cercle Rouge » ? demanda Mr Froyant.

– À cause de sa marque. (L'homme porta ses doigts à son cou.) Sur sa gorge, monsieur, il y avait un cercle rouge parfaitement dessiné ; c'était sa peau même qui avait cette couleur ; et il y avait une légende là-dessus : on prétendait qu'aucune lame ne pourrait jamais l'atteindre à cette place, à cause de ce signe qui opérait comme un charme. Je pense que ce n'était que ce qu'on nomme dans le peuple une « envie », une de ces taches rouges indélébiles de naissance, mais celle-ci était fort remarquable à cause de sa forme régulière de circonférence… Lorsque cet individu eut été condamné à mort, beaucoup de gens assurèrent que l'exécution serait empêchée pour une cause ou pour une autre… Se doutaient-ils de l'influence néfaste qu'auraient nos vins généreux sur les aides chargés de monter la funèbre machine ? Quoi qu'il en soit, un malencontreux clou, mal placé, empêcha la sentence capitale d'être appliquée.

Mr Froyant écouta ce récit avec l'intérêt qu'on devine ! Peu à peu la vérité se faisait jour en lui.

– Qu'advint-il, par la suite ? demanda-t-il au clerc.

– Lightman, dit « Cercle Rouge », fut déporté, envoyé au bagne dans une colonie lointaine. Marl n'avait été condamné qu'à quelques années parce qu'il y avait un léger doute sur son

cas. J'ai entendu dire plus tard que Lightman avait réussi à s'échapper du bagne, mais je ne sais si le fait est exact.

Mr Froyant remercia son hôte, passa le reste de la journée en fiévreuses recherches, alla voir le Procureur Général, et termina son enquête par un long entretien avec le directeur de la prison, dans le bureau duquel il examina de nombreuses photographies.

On peut dire qu'il se retira ce soir-là dans sa chambre d'hôte avec un sentiment de satisfaction complète auquel s'ajoutait la plaisante pensée d'avoir réussi là où la plus habile police avait échoué. Il possédait le secret du Cercle Rouge.

# 30

# POUR FAIRE TAIRE MR FROYANT

Le voyage en France d'Harvey Froyant n'avait pas échappé à l'attention de Derrick Yale et de l'inspecteur Parr. Le Cercle Rouge en devait également être averti, si, du moins, le télégramme expédié par Thalia Drummond avait atteint son destinataire.

Ce fut précisément au sujet de ces messages envoyés régulièrement par Thalia à un inconnu que Derrick Yale se rendit à la Préfecture de Police le soir même du triomphant retour de Mr Froyant.

En arrivant à son bureau, Parr trouva Yale en train de faire démonstration de ses facultés divinatoires à un groupe d'agents. Il était vraiment étonnant : d'une simple bague que lui confia un inspecteur, il put dire à son possesseur abasourdi non seulement toute l'histoire connue de sa vie, mais encore certains secrets qu'il croyait être seul à posséder.

Dès que Parr fut là, son secrétaire lui remit une enveloppe cachetée. Il jeta un coup d'œil à l'adresse écrite à la machine, puis la posa sur la main ouverte de Yale.

– Dites-moi qui m'envoie cela, dit-il en souriant.

– C'est un homme très petit, qui porte une ridicule barbe jaune ; il parle du nez et il est boutiquier.

Parr sourit plus largement. Yale reprit :

– Du reste, il n'y a ici aucune psychométrie ! Il se trouve que je connais bien Mr Johnson, de Mildred Street.

Il éclata de rire à la vue de la stupéfaction de Parr, et lorsqu'ils furent seuls il expliqua :

– J'ai su que vous aviez découvert l'endroit où l'on envoyait tous les messages destinés au Cercle Rouge. Mais moi, je le connaissais depuis longtemps, et je lisais toujours toute cette correspondance. Mr Johnson m'a averti que vous étiez venu dans ses parages et je l'ai prié de vous fournir ses explications par écrit. C'est ce que vous trouverez dans cette enveloppe.

– Ainsi, vous avez toujours été au courant ?

– Oui, je sais que les lettres et télégrammes destinés au Cercle Rouge étaient adressés à ce Johnson, et que chaque après-midi, un petit garçon venait les prendre. C'est humiliant pour moi, mais j'avoue que je n'ai pas pu découvrir qui vient les voler dans la poche de ce gamin.

– Les voler dans sa poche ?

Yale paraissait jouir immensément de confondre Parr avec tout ce mystère.

– Eh oui, poursuivit-il ; ce petit garçon a pour instructions de mettre les plis dans sa poche, d'aller ensuite se promener dans High Street qui est une artère très animée. Ce faisant, quelqu'un lui prend le contenu de sa poche sans qu'il ait jamais pu s'en apercevoir.

Le Chef de la Sûreté s'assit et se frotta vigoureusement le menton.

– Vous êtes un homme étonnant, dit-il ; et qu'avez-vous découvert d'autre ?

– Une chose que je soupçonnais depuis longtemps : Thalia Drummond est en communication constante avec le Cercle Rouge et elle lui a fourni toutes les informations qu'elle a pu se procurer.

Parr secoua la tête.

– Et qu'allez-vous faire maintenant ?

– Je vous ai toujours dit, répliqua Yale, que nous arriverions par elle au Cercle Rouge, et je suis convaincu que, tôt ou tard, cette prédiction se réalisera. Il y a maintenant près de deux mois que j'ai décidé ce brave Johnson à me laisser jeter quelques coups d'œil sur la correspondance du Cercle Rouge… Je me suis donné pour un policier officiel auprès de cet inoffensif boutiquier… J'espère que vous ne m'en voudrez pas.

– Au contraire, je pense très souvent que vous devriez être un officiel. Ainsi Thalia Drummond communique régulièrement avec le Cercle Rouge ?

– Je vais la garder encore à mon service, naturellement. Je préfère l'avoir sous la main, elle sera moins dangereuse.

– Et savez-vous pourquoi Mr Froyant est allé en France ?

Son interlocuteur haussa les épaules.

– Pour ses affaires personnelles je suppose. Il en a beaucoup à l'étranger ; il possède de grands vignobles en Champagne. Je pensais que vous le saviez ?

Le Chef de la Sûreté fit un signe affirmatif. Il y eut un long silence. Chacun des deux interlocuteurs suivait le cours de ses propres pensées. Parr se demandait spécialement pourquoi Mr Froyant était allé à Toulouse.

– Comment avez-vous su qu'il est allé à Toulouse ? demanda tout à coup Yale.

Cette question était si inattendue et correspondait si bien avec la réelle et présente préoccupation de Parr que ce dernier en sursauta violemment.

– Ciel ! s'écria-t-il. En êtes-vous à pouvoir lire la pensée d'autrui !

– Quelquefois, fit Yale sérieusement. Moi, je croyais qu'il demeurerait à Paris.

– C'est à Toulouse qu'il est allé, répondit brièvement Parr sans expliquer comment il l'avait appris.

Mais rien peut-être de ce que Yale avait fait jusqu'alors, aucune preuve de ses dons exceptionnels et presque surnaturels, n'avait autant déconcerté le placide inspecteur. Il restait effrayé maintenant, après avoir senti sa secrète pensée ainsi pénétrée, lorsque la sonnerie du téléphone retentit. C'était Mr Froyant.

– Est-ce vous, Parr ? Je voudrais vous voir. Voulez-vous venir chez moi, avec Mr Yale ? J'ai d'importantes communications à vous faire.

Parr raccrocha le récepteur d'un geste résolu.

– Que diable peut-il bien avoir appris ? se dit-il tout haut.

Et dans les yeux de Derrick Yale, qui n'avaient cessé de rester attachés à tous les gestes de Parr, s'alluma un instant une étrange lueur.

Thalia Drummond venait d'achever son simple repas du soir et s'occupait prosaïquement à raccommoder une paire de bas. Mais cette tâche donnait un trop libre cours à ses pensées qu'elle eût voulu pouvoir détourner entièrement de leur objet. Oui, il lui était de plus en plus difficile de ne pas penser à Jack Beardmore, difficile et même douloureux… Aussi, mettant de côté fil et aiguilles, se décida-t-elle à chercher une occupation plus absorbante, lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit.

Elle alla ouvrir et reçut des mains d'un facteur un petit paquet de la forme et de la grandeur d'une boîte de chaussures. L'adresse était écrite à la main, mais en caractères d'imprimerie, et la jeune fille eut un frémissement en la voyant.

La porte refermée, elle revint vite dans son boudoir et coupa les ficelles du petit colis. Le papier défait, elle aperçut la lettre émanant du Cercle Rouge qui expliquait l'envoi. Elle lut :

« Vous connaissez bien la disposition intérieure de la maison de Froyant. Il y a un passage direct entre le jardin et le caveau voûté qui se trouve sous son bureau. Allez-y immédiatement en emportant avec vous ce qui se trouve dans cette boîte. Attendez dans le caveau jusqu'à ce que je vous donne de nouvelles instructions. »

Thalia examina le contenu du carton : il y avait d'abord un long gant de cuir qui lui arrivait au coude. C'était un gant d'homme et de main gauche. À part cela, il n'y avait qu'un poignard à garde pleine, très aiguisé. Un long temps elle considéra l'arme et le gant, puis alla au téléphone, indiqua un numéro, attendit un bon moment, jusqu'à ce qu'enfin on l'avertit que le numéro demandé ne répondait pas.

Elle regarda sa montre. Il était plus de 8 h et demie et elle n'avait pas de temps à perdre. Elle mit le gant et le poignard dans un grand sac à main, endossa un long manteau et sortit.

Une demi-heure plus tard, Derrick Yale et Parr entraient chez Mr Froyant. Le hall était brillamment éclairé, et de toutes les fenêtres sortaient des flots de clarté ; cela contrastait singulièrement avec les habitudes économiques du maître de céans, et Yale en fut frappé. D'habitude, il n'y avait qu'une petite lampe dans le hall et toutes les chambres non occupées étaient plongées dans l'obscurité.

Le bureau de Mr Froyant s'ouvrait directement sur le hall et était également très éclairé. Le maître de la maison reçut ses visiteurs avec un sourire de satisfaction qui le rajeunissait.

– Sirs, leur dit-il, ce dont j'ai à vous faire part va sans doute vous surprendre. Je viens justement de demander le Préfet au téléphone, ajouta-t-il en regardant spécialement Parr, parce que, vous comprenez, en un cas pareil, il faut prendre ses précautions. Il pourrait vous arriver malheur au sortir d'ici, et, d'autre part, il n'est pas bon de mettre trop de monde dans notre secret. Voulez-vous quitter vos pardessus ? Ce que j'ai à vous raconter prendra un certain temps.

À ce moment, la sonnerie du téléphone retentit et Mr Froyant alla à l'appareil qui se trouvait sur sa table.

– Oui, oui, monsieur le Préfet, dit-il, j'aurais une très importante communication à vous faire… Puis-je vous rappeler dans une minute ? Vous serez encore là ? Très bien, merci beaucoup… À tout à l'heure.

Il raccrocha et parut méditer une seconde.

– Je n'ai pas voulu parler au Préfet devant vous, dit-il enfin, d'abord parce que c'est à lui qu'il appartient d'être renseigné le premier, et ensuite parce que je ne veux pas me priver du plaisir de vous entretenir longuement des choses inattendues que j'ai apprises. Me permettez-vous donc de parler seul un moment avec le Préfet ?

– Certainement, dit Parr en sortant le premier de la chambre.

Cependant Yale parut hésiter.

– Vos révélations ont-elles trait au Cercle Rouge ? demanda-t-il.

– Vous verrez, répondit Mr Froyant. Accordez-moi cinq minutes, et vous aurez votre part d'émotion.

Derrick Yale se mit à rire, et Parr qui était déjà dans le vestibule sourit en l'entendant.

– Il m'en faut beaucoup pour m'émouvoir, dit encore Yale qui sortit à son tour.

Le détective se retourna au moment de fermer la porte et ajouta :

– Après vos révélations, Mr Froyant, je pourrai vous en faire à mon tour sur votre ex-employée, la jeune Drummond. Je sais qu'elle ne vous intéresse plus, mais le fait dont je vous parlerai vous étonnera tout de même quelque peu.

Parr le vit sourire et crut que Froyant lui avait rétorqué quelque plaisanterie. Yale referma doucement la porte.

– Je me demande ce qu'il a de si extraordinaire à nous révéler, dit-il à Parr.

Les deux hommes passèrent au salon dont le grand lustre était également allumé.

– Que de lumière ! s'écria Yale. C'est bien inhabituel, n'est-ce pas ? ajouta-t-il à l'adresse du premier valet Steere qu'il connaissait.

– Oui, Sir, fit l'homme. Mr Froyant n'a pas l'habitude de gaspiller l'électricité, mais il m'a dit qu'il voulait que tout soit éclairé ce soir pour parer à toute éventualité. Cela m'a fort surpris. Il a aussi deux revolvers chargés dans ses poches. De sa part, c'est étonnant.

– Comment savez-vous qu'il a deux revolvers sur lui ? demanda vivement Parr.

– Parce que c'est moi qui les lui ai chargés. J'ai été soldat et je m'y connais. Un de ces revolvers est à moi.

Derrick Yale se mit à siffloter et dit :

– On dirait qu'il s'attend à ce que ses révélations lui procurent quelque visite ; avez-vous des hommes à proximité, Parr ?

– Oui, j'ai deux agents dans la rue.

Parr et Yale ne pouvaient entendre la voix de Froyant qui devait être en train de téléphoner, car les cloisons étaient épaisses.

Il y avait déjà plus d'un quart d'heure qu'ils avaient quitté le bureau, et Mr Froyant ne les rappelait pas. Yale devenait impatient.

Lorsqu'il y eut une demi-heure, le détective privé revint au hall et demanda au premier valet d'aller voir si Mr Froyant avait fini de téléphoner.

– Je ne puis pas l'interrompre, dit l'homme. Nous avons l'ordre de ne jamais pénétrer dans son bureau sans être sonné. Mais peut-être l'un de vous pourrait-il y aller…

Parr se trouvait près de la porte du bureau. Il l'ouvrit et, sous les lumières aveuglantes de toutes les lampes allumées, il ne douta pas une seconde de ce qui était arrivé dès que son regard se fut arrêté sur la figure livide du maître de la maison : Mr Froyant était mort. Il était à demi assis dans son fauteuil ; de sa poitrine sortait la garde en forme de coupe d'un fort poignard. Sur la table se trouvait un long gant de cuir taché de sang.

Au cri de Parr, Yale se précipita dans la pièce. Les deux hommes se regardèrent un instant sans pouvoir proférer un mot. Parr parla le premier.

– Appelez mes hommes, dit-il. Que personne ne sorte de la maison. Dites au premier valet de rassembler tous les domestiques à la cuisine…

Il se mit à inspecter la chambre en détail. Devant les grandes fenêtres qui donnaient sur le petit jardin, derrière

l'immeuble, pendaient de lourds rideaux de velours. Il les écarta. Les volets étaient parfaitement clos.

Comment donc Harvey Froyant avait-il été tué ? De quel côté le meurtrier l'avait-il approché ? Par derrière ? Le poignard semblait avoir été plongé de haut dans la poitrine de l'infortuné. Et pourquoi ce gant ? Le Chef de la Sûreté l'examina longuement. C'était un long gant de chauffeur, très usé.

Il laissa les choses en l'état et se hâta de téléphoner au Préfet. Celui-ci attendait encore l'appel que lui avait annoncé Mr Froyant.

– Il ne vous a donc pas téléphoné de nouveau ? demanda Parr.

– Non. Qu'est-il arrivé ?

Le Chef de la Sûreté le lui expliqua en peu de mots et écouta sans broncher les reproches véhéments que lui adressa son chef. Puis, il raccrocha le récepteur, et sortit dans le hall où l'attendaient ses agents.

– Je vais fouiller toute la maison, dit-il.

Il redescendit au bout d'une demi-heure.

– Eh bien ? lui demanda Yale vivement.

Parr secoua la tête.

– Rien, fit-il. Il n'y a personne ici qui n'ait pas le droit d'y être.

– Mais comment est-on entré dans le bureau ? Il y a toujours eu quelqu'un dans le hall, sauf au moment où le valet Steere est venu nous parler au salon.

– En effet.

– Il y a peut-être une trappe dans le parquet ? suggéra Yale.

– Allons donc ! Une trappe dans le plancher, en plein Londres.

Néanmoins on souleva le tapis et une étroite trappe apparut. Le premier valet expliqua que pendant la guerre Mr Froyant avait fait aménager un petit caveau voûté sous son cabinet de travail ; pour pouvoir s'y rendre plus vite en cas d'alerte, il avait fait faire cette trappe.

Parr se fit apporter une bougie et, la trappe étant soulevée, descendit dans le caveau. Celui-ci consistait en une simple et petite chambre carrée. Dans une paroi se trouvait une porte fermée à clé. En fouillant les poches du maître de la maison, on en trouva la clé personnelle… Parr ouvrit la porte et constata qu'elle donnait sur une pelouse commune à plusieurs maisons voisines et qu'aucune barrière ne séparait des rues avoisinantes.

– Il est donc parfaitement possible d'être entré ici par les pelouses, observa Yale ; et il faut supposer que l'assassin est venu et est reparti par la trappe.

Ce disant, Yale, descendu à son tour dans le caveau, projetait autour de lui la lumière de sa lampe électrique. De là il passa à l'extérieur.

Tout à coup il se pencha.

– L'empreinte d'une chaussure, dit-il ; voyez, c'est la marque d'un soulier sur la terre humide…

C'était une chaussure de femme.

Parr vint voir à son tour.

– Il n'y a pas de doute, dit-il, et cette marque est toute récente.

Il regarda de plus près, et, soudain, se rejeta en arrière en poussant un grand cri.

– Mon Dieu ! fit-il. Quelle abominable affaire !

Il avait reconnu l’empreinte des chaussures de Thalia Drummond.

# 31

# LES RÉPONSES DE THALIA

Derrick Yale était absorbé par la lecture des journaux du matin. Il en avait déjà parcouru une douzaine qui gisaient à côté de lui.

Les titres des articles étaient agressifs : « Un crime affreux sous les yeux mêmes de la police »… ou bien : « La faiblesse et l'incompétence à la Préfecture de Police »…

– Parr a mauvaise presse ce matin, dit Yale en repoussant le journal qu'il lisait, et cependant il ne lui était pas plus possible de prévenir ce crime que vous ou moi, miss Drummond !

Thalia paraissait un peu lasse ; elle avait les yeux cernés et un air distrait qui contrastait avec son habituelle gaieté.

– On n'entre pas dans la bataille sans attraper des coups, dit-elle froidement.

Il la regarda curieusement.

– Vous n'êtes pas une grande admiratrice de la police, fit-il.

– Je tâche de garder une juste mesure, répliqua-t-elle d'un air pincé en plaçant devant le détective une pile de correspondance. Et d'ailleurs, vous n'attendez sans doute pas de ma part un certificat d'aptitude en faveur des chefs…

– Vous êtes une étrange fille, dit-il en riant. Il y a des moments où je serais tenté de croire que vous n'avez absolument pas de cœur. Mais, à propos de Froyant, vous avez été sa secrétaire, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Vous avez logé chez lui ?

– Oui, répondit-elle en le fixant longuement de ses yeux d'un bleu froid. Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Je pensais que vous connaissiez peut-être l'existence de ce caveau sous le cabinet de travail de Mr Froyant ?

– Certes oui ; le pauvre homme n'en faisait pas mystère. Il m'a dit une bonne douzaine de fois combien cela lui avait coûté.

Yale réfléchit un moment.

– Où plaçait-on d'habitude les clés de la porte extérieure du caveau ?

– Dans le bureau de Mr Froyant. Supposez-vous que j'aie pu les avoir ou que j'aie quelque chose à faire avec le crime d'hier soir ?

– Je ne suppose rien du tout, fit-il en riant. Ma curiosité est toute naturelle puisque vous avez longtemps habité la maison. Et croyez-vous qu'on ait pu soulever la trappe sans faire le moindre bruit ?

– Oh ! oui, parfaitement. Elle est articulée sur des bras métalliques huilés… Répondrez-vous vous-même à ces lettres ?

Il repoussa le paquet de lettres.

– Qu'avez-vous fait hier soir, miss Drummond ?

Cette fois, il attaquait directement.

– J'ai passé la soirée chez moi, répondit-elle, les mains derrière le dos, dans une attitude rigide.

– Toute la soirée ?

Elle ne répondit pas.

– N’êtes-vous pas sortie vers 8 h 30 avec un petit paquet sous le bras ?

Elle garda le silence.

– Un de mes hommes vous a aperçue, reprit Yale d’un air détaché, puis vous a perdue de vue. Où avez-vous été puisque vous n’êtes rentrée que vers 11 heures ?

– J’ai été me promener. Si vous voulez bien me donner un plan de Londres, je tâcherai de retracer mon itinéraire.

– Et si quelqu’un l’avait déjà retracé, cet itinéraire ?

– En ce cas, dit-elle, je n’aurais pas à prendre la peine de vous le dire.

– Voyons, voyons, miss Drummond, je suis profondément convaincu que vous n’êtes pas capable d’assassiner quelqu’un… Mais vos faits et gestes de la soirée d’hier permettent des soupçons… que je n’ai d’ailleurs pas encore révélés à Parr.

– J’ai toujours été soupçonnée de quelque chose, c’est un état normal pour moi. Et puisque vous en savez tant, il est absolument inutile que je vous en apprenne davantage.

Il la fixa droit dans les yeux, mais elle soutint fermement ce regard ; alors, avec un haussement d’épaules, il dit :

– Je ne crois vraiment pas qu’il soit bien important de savoir ce que vous avez fait hier soir.

– Et moi, je suis portée à croire que vous avez raison, dit-elle ironiquement en retournant à sa machine à écrire.

« Quelle énigmatique créature ! » pensa Derrick Yale.

Les femmes, d’une façon générale, ne l’intéressaient pas, mais Thalia Drummond sortait de l’ordinaire. Ce n’était pas sa beauté qui le frappait ; il savait qu’elle était belle, de la même

façon qu'il savait que la porte de son bureau était peinte en brun et que la neige est blanche… pas autrement.

Il reprit ses journaux, lut encore quelques articles plus ou moins violents sur l'insuffisance de la police et, peu après, comme il s'y attendait, Parr arriva.

– Le Préfet m'a demandé ma démission, dit-il. À la surprise de Yale, sa voix était presque gaie. Je ne me frappe pas, d'ailleurs. J'avais déjà pensé à me retirer voilà trois ans, lorsque mon frère me laissa quelque argent.

Derrick Yale ne savait pas que Parr avait une fortune personnelle.

– Qu'allez-vous faire ? dit-il.

– Dans les emplois du gouvernement, répondit Parr en souriant, on ne peut qu'obéir. Mais ma démission ne prendra effet qu'à la fin du mois prochain. Je dois encore attendre de voir ce qui vous arrive à vous.

– À moi ? Oh, je vois ! vous faites allusion à cette menace de mort pour le quatre ? Voyons, j'ai encore deux ou trois jours à vivre… Je ne crois pas que vous ayez besoin d'attendre pour cela ! Mais, plaisanterie à part, pourquoi démissionner ? Croyez-vous que si je voyais le Préfet ?…

– Cela ne changerait rien… Du reste, je reste chargé de l'affaire du Cercle Rouge jusqu'à ce que ma démission soit effective, et c'est à vous que je le dois.

– À moi ?

– Oui, j'ai expliqué au Préfet que votre vie était trop précieuse pour que je ne reste pas en charge jusqu'à ce que la date fatale soit passée.

À ce moment, Thalia Drummond rentra avec un autre paquet de lettres.

– Bonjour, miss Drummond.

– Bonjour, Sir ; les journaux parlent beaucoup de vous ce matin. Vous devenez célèbre, Mr Parr.

– La publicité est toujours bonne, miss. Mais vous-même, il me semble qu'il y a longtemps que vous n'avez donné quelque chose à la presse.

L'allusion au passage de la jeune fille devant le tribunal l'amusa fort.

– Tranquillisez-vous, dit-elle ; mon tour reviendra. Quelles sont les dernières nouvelles du Cercle Rouge ?

– Les dernières nouvelles ? fit Parr lentement. Eh bien ! c'est que désormais sa correspondance adressée à Mildred Street devra suivre une autre voie.

Il perçut un léger changement dans la physionomie de Thalia ; ce ne fut qu'un éclair, mais cela lui suffit.

– Le Cercle va-t-il donc ouvrir des bureaux en ville ? répliqua-t-elle d'une voix enjouée. Pourquoi pas, après tout ? Il paraît avoir la liberté de faire tout ce qu'il veut. Et je ne vois pas pourquoi il ne s'installerait pas dans un grand immeuble avec ascenseurs et enseignes lumineuses… Non, pas d'enseignes lumineuses : la police serait tout de même capable de les apercevoir…

– Cette ironie, sur les lèvres d'une jeune et jolie femme, n'est pas seulement déplacée, mais indécente, fit Parr sévèrement.

Yale écoutait cet échange d'aménités en souriant de plaisir. Si Thalia Drummond l'intriguait, il y avait des moments où le Chef de la Sûreté ne l'étonnait pas moins. Ce gros homme, d'aspect si lourd, ne manquait pas d'esprit quand il voulait.

– Puis-je maintenant vous demander où vous étiez, hier soir ? reprit Parr, les yeux baissés.

– Au lit, en train de rêver.

– Alors, vous êtes somnambule, pour avoir erré sur les pelouses de Mr Froyant vers 9 h 30…

– Vraiment ! Vous y avez trouvé les traces de mes pas sur les fleurs ! Mr Yale a déjà fait allusion à ce passage féerique ! Mais non, Sir, je suis simplement allée me promener dans un jardin public. La solitude est bonne conseillère.

Parr continuait à regarder attentivement le tapis.

– Eh bien ! reprit-il, lorsque la fantaisie vous reprendra d'aller vous promener dans un parc durant la nuit, ne vous approchez pas trop de Jack Beardmore. La dernière fois, vous lui avez fait une peur terrible.

Elle rougit violemment.

– Mr Beardmore ne doit pas s'effrayer si facilement, dit-elle, et d'ailleurs… d'ailleurs…

Elle n'acheva pas et sortit tout à coup de la pièce.

Lorsque, un moment plus tard, Parr passa par son petit bureau en s'en allant, elle leva sur lui des yeux pleins de reproche et lui dit :

– Il y a des moments, Mr Parr, où je vous déteste cordialement !

– Vous m'étonnez, lui répondit le Chef de la Sûreté.

# 32

# UN VOYAGE À LA CAMPAGNE

Une grande animation régnait à la Préfecture de Police. L'opinion publique, surexcitée par les articles des journaux, avait perdu confiance en ceux qui étaient chargés de veiller sur la sécurité, les biens et la vie de leurs concitoyens. Le Chef de la Sûreté, surtout, était visé ; c'était lui qui, depuis le début, avait enquêté sur les attentats et les crimes du Cercle Rouge. C'était donc lui qui allait être sacrifié.

Parr demanda, et obtint, l'agrément de ses chefs à un voyage d'enquête en France. Pendant son absence, on devait chercher son successeur. Il n'avait guère qu'un ami parmi les dirigeants, et, chose curieuse, c'était le Préfet lui-même. Ce dernier l'avait protégé de son mieux, mais son cas était maintenant désespéré. Il ne put qu'ajourner au mois suivant le départ de son subordonné, et cela grâce au concours inattendu de Derrick Yale.

Yale alla rendre visite au Préfet et donna sur le meurtre de Froyant tous les détails possibles pour exonérer son collègue officiel :

– Du fait même que je me trouvais là en compagnie de Parr, moi qui m'étais spécialement chargé de protéger Mr Froyant, Mr Parr devrait être déchargé de toute responsabilité.

Le Préfet s'appuya au dossier de son fauteuil et se croisa les bras.

– Je ne voudrais aucunement vous froisser, Mr Yale, répondit-il, mais vous savez qu'officiellement nous ne pouvons faire état de vos services ni de votre présence. Rien de ce que vous pourriez dire ne viendrait en aide à Mr Parr. Il a couru sa chance, et il a échoué.

Au moment où Yale allait se retirer, le Préfet le rappela.

– Vous pourriez peut-être jeter quelque lumière sur un point, lui dit-il. C'est à propos du meurtrier de James Beardmore ; un certain Sibly, si vous vous en souvenez ?

Yale fit un signe affirmatif et se rassit.

– Qui se trouvait dans sa cellule au moment de ses aveux ?

– Mr Parr, moi-même et un sténographe officiel…

– Homme ou femme ?

– Un homme. Appartenant, je crois, à la Préfecture. C'était tout. Le gardien de la prison est entré une ou deux fois. C'est lui qui apporta la cruche d'eau dans laquelle on trouva plus tard le poison.

Le Préfet ouvrit alors un dossier et y prit une grande feuille de papier.

– Voici, dit-il, la déposition du gardien. Je vous épargne les préliminaires, mais ceci m'intéresse. (Il mit ses lorgnons et lut lentement :)

« Le prisonnier était assis sur son lit. Mr Parr lui faisait face, et Mr Yale se tenait le dos appuyé à la porte qui n'était pas fermée à clé quand j'entrai. Je pris la cruche et allai la remplir au robinet de la cour ; je la laissai un instant sous le robinet, car à ce moment on m'appela d'une autre cellule. Mais il est impossible que quelqu'un ait pu approcher du robinet pendant ce temps, quoique la porte de la cour fût ouverte. Lorsque je rap-

portai la cruche, Mr Parr me la prit des mains en me disant de ne plus les interrompre. »

Vous voyez, reprit le Préfet en enlevant ses lorgnons, qu'il n'est pas question de sténographe là-dedans. L'avait-on recruté sur les lieux ?

– Je suis presque certain qu'il était attaché à la Préfecture.

– Il me faut demander des éclaircissements à Parr, conclut le Préfet. Il doit être revenu de France. Je lui téléphone tout de suite, pendant que vous êtes là.

Parr expliqua que le sténographe avait été engagé dans la petite ville et, au cours des heures confuses qui avaient suivi la découverte de la mort de Sibly, il n'avait pas songé à se préoccuper de l'identité de cet homme. On lui avait fourni une copie à la machine des déclarations de Sibly et il se rappelait vaguement avoir payé directement ce sténographe. Ce fut tout ce que Parr put dire à ce sujet. À l'air désappointé du Préfet, Yale conclut que la réponse de Parr n'avait pas vraiment éclairci la question.

– Vous ne vous souvenez pas vous-même des traits de ce sténographe ? reprit le Préfet.

Yale secoua la tête négativement.

– Il me tournait le dos, dit-il.

Le Préfet grommela quelque chose sur le manque de précision apporté à cette affaire puis ajouta :

– Je ne serais pas surpris que votre sténographe ait été un émissaire du Cercle Rouge. Ce fut une négligence coupable que de ne pas s'assurer de l'identité de l'homme qui a établi une pièce si importante pour la justice. En l'occurrence Parr a commis une faute, et je le déplore vivement, car je l'aime beaucoup. Évidemment c'est un de ces officiers de police de la vieille école que vous autres, adeptes des méthodes modernes, affectez de mépriser. Il n'a pas de dons extraordinaires, non, mais une cer-

taine finesse tout de même. Enfin, il faut qu'il s'en aille. La chose est décidée. Je puis vous en faire part, car il est déjà averti. C'est mille fois fâcheux.

En réalité, tout le monde était au courant de la prochaine retraite du Chef de la Sûreté.

Mais celui qui paraissait le moins affecté, c'était Parr lui-même. Il poursuivit son labeur quotidien comme si de rien n'était et avec le même entrain que s'il venait d'être nommé à de hautes fonctions.

Une après-midi, il rencontra par hasard Jack Beardmore qui fut étonné de le voir si gai.

– Eh bien, Mr Parr, dit le jeune homme, approchons-nous du dénouement ?

– Oui, répondit-il, en tout cas en ce qui me concerne…

Il apprit à Jack qu'il allait prendre sa retraite.

– Mais vous ne pouvez pas vous retirer ainsi, s'écria le jeune Beardmore, au moment où vous tenez tous les fils du mystère ! Ce serait folie, à moins qu'on ne veuille abandonner tout espoir de capturer jamais ces sinistres criminels !

Parr songea que depuis longtemps « on » avait perdu cet espoir, mais il n'aimait pas aborder ce sujet.

Jack se préparait à partir pour sa maison de campagne, où il n'était pas retourné depuis que son père y avait trouvé une mort tragique mais où de nombreuses questions d'intérêt – renouvellement de baux avec des fermiers, réparations à décider… – nécessitaient sa présence.

– Vous y allez seul ?

– Oui, répondit le jeune homme. Il ajouta aussitôt : Je n'ose vous y inviter, Mr Parr, car vous êtes sûrement retenu en

ville par vos fonctions ; mais si ce n'était pas le cas, je serais ravi…

– Je crois qu'actuellement on peut bien se passer de moi, répondit le Chef de la Sûreté. Oui, je crois que je puis accepter votre aimable invitation. D'ailleurs, je n'ai pas revu votre villa depuis la mort de votre pauvre père, et je serais heureux d'examiner à nouveau les environs.

Il demanda deux jours à ses chefs et, comme Jack devait partir le soir-même, il rentra directement chez lui, prépara un petit sac, écrivit une lettre pour prévenir Yale et se rendit à la gare.

À la fin de sa lettre il avait ajouté le post-scriptum suivant : « Il est possible que certaines circonstances exigent ma présence en ville. Dans ce cas, n'hésitez pas à m'appeler. »

Étant donné cette dernière phrase, la conduite de Mr Parr ne put que paraître bizarre.

# 33

# UNE NUIT BLANCHE

Parr ne se révéla pas très jovial compagnon de voyage. Durant tout le trajet, il s'absorba dans la lecture des journaux qui commentaient sans se lasser les derniers attentats du Cercle Rouge. Jack s'étonna de le voir, lui si calme et flegmatique, prendre un tel intérêt aux attaques dont il était lui-même l'objet. Il le lui dit.

Le Chef de la Sûreté posa la feuille qu'il lisait et enleva son gros pince-nez à monture d'acier :

– Je ne sais trop ce qui me pousse, mais, après tout, les critiques ne font pas de mal. C'est seulement quand on a tort – et qu'on le sait – que ces diatribes vous irritent. Je sais que j'ai raison, et ces articles ne m'offensent nullement.

Ils débarquèrent à la petite gare de campagne et firent en auto les cinq kilomètres qui les séparaient de la villa Beardmore.

À peine étaient-ils arrivés que le régisseur tendit à l'inspecteur un télégramme reçu quelques minutes plus tôt. Le Chef de la Sûreté déchira l'enveloppe et lut :

« Revenez vite événements importants. Yale. »

Sans un mot il tendit le télégramme à Jack.

– Quel dommage ! s'écria ce dernier. Et il n'y a plus qu'un train à 9 heures !

– Je n'ai nulle intention de le prendre, dit calmement Parr. Mon voyage m'a déjà fatigué. Tant pis. Cela attendra.

Cette décision surprit un peu Jack qui voyait surtout en Parr un homme de devoir ; mais il était aussi fort heureux de le garder pour sa première nuit dans cette maison dont tous les recoins lui paraissaient peuplés de fantômes.

Parr reprit et considéra encore le télégramme.

– Il a été expédié une demi-heure à peine après notre départ de Londres, dit-il. Vous avez le téléphone ici, n'est-ce pas ?

– Oui, à votre service.

Parr demanda la communication avec Londres. Un bon quart d'heure s'écoula avant qu'il l'obtînt.

– C'est bien ce que j'avais pensé, dit-il à son retour au salon, ce télégramme est un faux. Je viens de téléphoner à Yale.

– Qu'est-ce qui vous a fait supposer qu'il n'était pas authentique ?

– Ah ! c'est que, répondit Parr en souriant, c'est que ma faculté de divination se développe et fera bientôt concurrence à celle de notre ami Yale.

Ils passèrent la soirée à jouer au piquet. Parr y était maître, et comme il n'est peut-être guère de jeu plus passionnant pour deux solitaires, ils se laissèrent surprendre par les douze coups de minuit à la pendule du hall.

La chambre de Parr était celle qu'avait occupée de son vivant Mr James Beardmore.

– Où est votre propre chambre ? demanda le Chef de la Sûreté au jeune homme.

– À côté, répondit-il.

Parr entendit la porte de Jack se refermer, puis enleva son veston. Mais au lieu de continuer à se dévêtir, il prit dans son sac et endossa une vieille robe de chambre légère, éteignit la

lumière et alla ouvrir les volets de ses fenêtres. La nuit n'étant pas très obscure, il retrouva facilement son lit sur lequel il alla s'étendre tel qu'il était.

Avec beaucoup de volonté, il réussit à ne pas fermer les yeux. Vers le matin, mais bien avant le jour, il se leva et alla sans bruit s'accouder à la fenêtre la plus proche. Il avait cru entendre au loin la trépidation assourdie d'un moteur, mais maintenant le silence était complet. Il alla à son lavabo, se mouilla la face avec de l'eau fraîche, et se sécha sans hâte. Puis il revint à la fenêtre, en approcha une chaise et s'installa de façon que sa vue s'étendît sur toute l'avenue qui conduisait à la villa.

Une demi-heure s'écoula. Alors il aperçut une ombre qui sortit de l'abri des arbres, s'avança un peu, puis disparut. Au bout d'un instant elle réapparut une seconde, plus près de la maison ; et encore une fois, au moment d'atteindre l'ombre de la villa.

Parr sortit doucement de sa chambre, descendit l'escalier à tâtons. La porte d'entrée était solidement verrouillée et il perdit un peu de temps à l'ouvrir sans bruit. Lorsqu'il fut dehors, il n'aperçut personne. Il contourna la maison, sans rien voir d'insolite, mais en revenant à la porte d'entrée il entendit de nouveau le bruit lointain d'une auto : le visiteur nocturne était reparti.

Il referma soigneusement la porte d'entrée et remonta à sa chambre. L'incident l'intriguait. Il était clair que l'homme, quel qu'il fût, n'avait pas su qu'il était observé. Il devait être reparti aussitôt.

Ce ne fut qu'au cours du déjeuner que le mystère fut éclairci. Jack lisait et relisait un carton chiffonné dont l'aspect frappa l'inspecteur. On eût dit un message du Cercle Rouge.

– Que pensez-vous de cela ? dit le jeune homme en lui tendant le document. J'ai trouvé le pli accroché à un arbuste au-dessous de ma fenêtre.

Parr lut :

« La dette de votre père n'est pas encore payée. Nous vous en tiendrons quitte si vous persuadez vos amis Yale et Parr de cesser leur activité contre nous. »

Un peu au-dessous, et en plus petits caractères, on avait écrit, évidemment après coup :

« Nous cesserons nos démarches auprès des particuliers. »

– C'était donc leur émissaire, dit Parr d'un air songeur. Je me demandais pourquoi il repartait si vite.

– Vous avez vu le porteur de ce message ? s'écria Jack.

– Je n'ai fait que l'entrevoir. En réalité, je m'attendais à la visite d'un membre du Cercle Rouge, et même à des conséquences plus graves…

Il s'assit à table et ne proféra plus mot jusqu'à la fin du repas. Alors il rompit brusquement le silence en disant à brûle-pourpoint à Jack :

– Je me demande s'il sait que vous aimez Thalia Drummond ?

Jack rougit.

– Pourquoi cette question ? Croyez-vous qu'ils soient capables de se venger sur Thalia ?

– Ils en seraient tout à fait capables si cela servait leur dessein… Mais, voyons, ne perdons pas notre temps : je voudrais me rendre compte de ce qui a effrayé Marl, le jour de sa visite à votre père. Pouvez-vous me désigner le point précis où il se trouvait lorsqu'il a manifesté tant d'émotion ?

– Parfaitement. Venez.

Le jeune homme lui montra le coin d'un massif que Marl avait piétiné en reculant vivement au moment de son accès de frayeur.

– Je me rappelle très bien de l'endroit, dit-il, le jardinier ayant dû remplacer une bouture de rosier qu'il venait de planter.

Parr alla se placer à l'endroit désigné et dit à mi-voix :

– Je savais bien qu'il mentait… (Et il ajouta tout haut :) On ne peut apercevoir la terrasse d'ici. Or, Marl m'a dit que c'est au moment où il arrivait en vue de cette terrasse où se trouvait votre père qu'il a été saisi de son étrange crise. Et mon impression première était que c'était la vue soudaine de votre père qui l'avait effrayé.

– J'aurais pu rétablir la vérité sur ce point, répondit Jack. Mon père n'est pas sorti de son cabinet de travail de toute la matinée ; il n'est venu à la porte vitrée, qu'au moment où nous montions déjà les escaliers de la terrasse.

Parr fit un rapide croquis de l'emplacement, puis conclut :

– Je crois que j'ai vu tout ce que je voulais voir.

En revenant à la maison, il reparla du dernier message du Cercle Rouge :

– C'est là une fausse manœuvre de sa part, et il n'en fait pas beaucoup, dit-il à la grande surprise de son hôte.

Il s'assit sur les escaliers de la terrasse, perdu dans ses pensées. Il ressemblait plus à un bon gros rentier qu'à un fin détective, mais il y eut dans ses dernières paroles une assurance qui fit plaisir à Jack :

– J'y suis ! Ma première idée était la bonne. C'est le chef même du Cercle Rouge qui est venu cette nuit. Il vous apportait le message contenu dans la première partie de sa lettre. En cours de route, il lui est venu une grande idée et il a ajouté son espèce de post-scriptum au dernier moment. Ainsi, ce qu'il dit de Yale et de moi peut être exact : il désire fort nous écarter de son chemin, mais il est bien fou s'il s'imagine que nous y consentirons jamais. Voulez-vous me faire voir encore cette lettre ?

Il l'examina de nouveau.

– Oui, reprit-il, la seconde partie a été écrite plus précipitamment que la première, probablement dans l'auto…

Parr se frotta le menton et conclut :

– Quel est donc son plan ?

Il devait l'apprendre plus vite qu'il ne pensait, car au même moment, un domestique vint dire en courant que le téléphone sonnait depuis plusieurs minutes dans le cabinet de travail de Jack.

– C'est pour vous, dit le jeune homme après avoir répondu, et il tendit le récepteur au Chef de la Sûreté. Il reconnut la voix du Préfet.

– Revenez immédiatement, lui dit celui-ci ; vous êtes convoqué au Conseil des Ministres cet après-midi.

Lorsque Parr raccrocha le récepteur, un large sourire éclairait sa placide physionomie.

– Qu'est-ce ? lui demanda Jack.

– J'assiste au Conseil des Ministres, répondit-il, et il se mit à rire comme jamais le jeune homme ne l'en aurait cru capable.

# 34

# L'AMBITION DU CERCLE ROUGE

En arrivant à Londres, Jack Beardmore et l'inspecteur Parr trouvèrent les journaux pleins de commentaires sur l'événement du jour.

Même en résumé et telle que la présentait un bref communiqué officiel, l'affaire était bien de nature à soulever une vive émotion dans le public. En effet, dans la matinée, tous les membres du Gouvernement avaient reçu un document dactylographié et dépourvu de toute adresse ou indication autre que le cercle rouge apposé sur chaque feuillet.

Ce document portait :

« Tous les efforts de votre police tant officielle que privée, l'habileté de Derrick Yale aussi bien que la persévérance du Chef de la Sûreté, Mr Parr, ont été impuissants à Nous faire échec. Et toutes Nos opérations réussies ne sont pas encore connues. Nous avons été malheureusement contraints d'enlever la vie à plusieurs personnes, et cela non dans un esprit de vengeance, mais pour servir de salutaire avertissement aux autres. Ce matin encore, Nous avons été dans la douloureuse obligation de détruire l'existence de Mr Samuel Hegitt, homme d'affaires, dont la curiosité stimulée par Mr Harvey Froyant Nous avait approché de trop près. Heureusement pour ses collègues et employés, il avait entrepris personnellement son enquête, de sorte qu'il devait seul disparaître. On trouvera son corps au bord de la ligne de chemin de fer, entre Marsden et Brixton.

» Puisque la police est impuissante et que Nous constituons – comme on le dit : – un péril public des plus graves,

Nous avons décidé de cesser notre activité sous condition qu'un million de livres sterling nous soit versé. La manière dont ce versement sera opéré sera réglée ultérieurement. Il devra en tout cas être accompagné d'une amnistie complète et en blanc, de sorte que si l'occasion le nécessitait ou si, par la suite, Notre identité venait à être découverte, Nous puissions être entièrement couverts par ce document.

» Un refus opposé à notre proposition entraînerait de très graves conséquences. Nous donnons ci-dessous les noms de douze Parlementaires éminents qui nous serviront d'otages. Si, à la fin de la présente semaine, le Gouvernement n'a pas pleinement accepté Nos conditions, l'un de ces Représentants de la Nation mourra. »

Aux bureaux de la Préfecture, Yale fut la première personne qu'aperçut Parr. Le détective privé, contre son habitude, paraissait soucieux.

– Je craignais un coup de ce genre, dit-il, et le plus ennuyeux est que cela se produit au moment où je pensais mettre la main sur le principal meneur de la bande.

Il serra la main de Parr et ajouta :

– Et dire que je devais passer la journée à la pêche !

– C'est vrai. À propos, c'est aujourd'hui que vous deviez mourir ! Il est vrai que le Cercle arrête ses opérations contre les particuliers.

Yale sourit.

– Je suis venu vous assurer, dit-il, que je me mets entièrement à votre disposition. Avant que vous n'assistiez aux délibérations du Conseil, vous devez être informé que le Gouvernement a, dit-on, l'intention de m'attribuer un poste officiel et de me confier l'affaire du Cercle Rouge. J'ai déjà été pressenti et j'ai formellement refusé. Je suis convaincu que vous êtes mieux

à même que quiconque de poursuivre l'enquête et je ne veux d'autre chef que vous.

– Merci, dit Parr simplement. Mais peut-être le Conseil en décidera-t-il autrement.

Le Conseil des Ministres se réunit dans le bureau du Secrétaire d'État. Les membres du Gouvernement ayant tous reçu le message du Cercle Rouge, aucun ne manquait à cette mémorable séance. Il se passa un certain temps avant qu'on ne fît appeler les personnalités convoquées.

Ce fut Yale qui fut introduit le premier. Puis, un quart d'heure plus tard, ce fut le tour de Parr. Il connaissait de vue la plupart des grands personnages rassemblés là. L'impression générale d'hostilité qu'il ressentit en entrant s'accrut encore au léger signe de tête que le Premier Ministre lui adressa en réponse à sa révérence.

– Mr Parr, dit le Premier Ministre d'une voix glacée, nous délibérons en ce moment au sujet de l'association de malfaiteurs connue sous le nom de Cercle Rouge et qui est en train de devenir un danger public. Son audace, qui ne connaît plus de bornes, est allée jusqu'à envoyer à tous les membres du Gouvernement une menace écrite que vous avez sans doute déjà lue dans les journaux.

– Oui, monsieur le Premier Ministre.

– Je ne vous cacherai pas que nous sommes très mécontents de la façon dont vous vous êtes acquitté de votre tâche. Bien que toutes facilités vous aient été accordées, que des pouvoirs spéciaux vous aient été conférés, en particulier celui…

Il consulta un papier placé devant lui, mais le Chef de la Sûreté l'interrompit.

– Je vous demande pardon, monsieur le Ministre, mais il n'est pas prudent d'indiquer à haute voix quels sont les pouvoirs spéciaux que j'ai reçus…

Le Chef du Gouvernement resta un instant interloqué.

– Fort bien, reprit-il ; je peux dire cependant que d'une façon générale vous avez joui d'extraordinaires privilèges en vue de l'accomplissement de vos missions. Vous avez eu de nombreuses occasions que vous avez manquées ; vous avez même été présent lors d'un attentat, et vous n'avez rien pu ou su empêcher.

Parr s'inclina.

– Notre désir était de confier officiellement cette affaire à Mr Derrick Yale qui a réussi par deux fois à arrêter l'auteur d'un crime attribué au Cercle Rouge, sans toutefois arriver à en découvrir l'instigateur. Cependant Mr Yale n'accepte qu'à condition d'être placé sous vos ordres. Nous y consentons. D'autre part, vous aviez offert votre démission à monsieur le Préfet de Police qui l'a acceptée. Cette acceptation sera donc, pour le moment, réservée.

Maintenant, Mr Parr, dites-vous bien, continua l'homme d'État en appuyant sur ses mots, pénétrez-vous bien de cette idée qu'il est absolument, entièrement impossible de prendre la demande de ces malfaiteurs en considération : ce serait la négation de toute loi, l'abdication de toute autorité. Nous comptons donc sur vous pour assurer la sécurité entière de tous les membres du Parlement menacés. Toute votre carrière est en jeu.

Le Chef de la Sûreté se leva et dit :

– Je garantis en tout cas qu'aucun membre de Gouvernement ne sera attaqué, mais il est encore impossible de promettre l'arrestation de l'individu qui s'appelle Cercle Rouge.

– Je suppose, reprit le Premier Ministre, que le nommé Hegitt, dont parle le document, a été tué.

– Malheureusement oui, répondit Yale. Mr Hegitt a été assassiné en cours de route, en rentrant hier soir chez lui, à Marsden.

– C'est déplorable, déplorable ! fit le Chef du Gouvernement en hochant la tête. Une véritable orgie de meurtres et d'attentats et qui ne semble pas close !

En sortant, les deux détectives se trouvèrent au milieu d'un grand rassemblement de journalistes et de curieux qui attendaient les résultats de la délibération du Cabinet. L'affaire du Cercle Rouge passionnait tous les esprits. Yale fut reconnu et acclamé, mais Parr, à sa grande satisfaction, passa complètement inaperçu.

Thalia Drummond lisait attentivement un journal lorsque Derrick Yale rentra dans son bureau. Le détective remarqua qu'elle se hâtait de repousser le journal et de se remettre à sa machine, comme si elle était prise en faute.

– Eh bien, miss Drummond, dit-il, que pensez-vous de ce dernier exploit du Cercle ?

– C'est colossal, répondit-elle, et par certains côtés, admirable.

– Je ne vois pas ce qu'il y a d'admirable, dit Yale gravement. Vous avez une assez bizarre façon d'envisager les choses.

Il s'arrêta sur le seuil de son bureau personnel et regarda longuement la jeune fille, d'un œil scrutateur. Elle ne baissa pas les yeux.

– Vous devez être contente de ne plus avoir à envoyer de communications à Mr Johnson de Mildred Street, reprit-il.

Elle ne répondit pas. Au bout d'un instant, il revint :

– Il est probable que je vais avoir mon bureau à la Préfecture même, et j'ai idée que l'atmosphère de la maison ne vous conviendrait pas. Je vous laisserai donc ici et vous confierai les affaires courantes.

– Vous êtes-vous chargé de découvrir et d'arrêter le Cercle Rouge ?

Il secoua la tête.

– Mr Parr garde la direction de l'enquête, répondit-il, mais je dois le seconder.

Il ne fit plus d'allusion à ses nouvelles fonctions et la matinée fut consacrée à la besogne courante. Vers midi, il sortit et annonça qu'il ne reviendrait pas avant le lendemain.

Quelques instants après son départ, la sonnerie du téléphone retentit et Thalie, reconnaissant la voix qui lui parlait, manqua de laisser choir le récepteur.

– Oui, c'est moi, dit-elle. Bonjour, Mr Beardmore.

– Mr Yale est-il là ? demanda Jack.

– Il vient de sortir et ne reviendra pas au bureau aujourd'hui. Mais s'il s'agit d'une communication importante, je saurai où l'atteindre.

Elle assurait sa voix de son mieux.

– Je ne sais pas si c'est réellement important ou non, dit Jack. Mais voici : en classant ce matin des papiers ayant appartenu à mon père – travail bien triste, entre parenthèses – j'ai trouvé toute une liasse de documents relatifs à Marl.

– À Marl… Félix Marl ?

– Oui. Sans doute mon pauvre père en savait bien plus sur lui que nous ne nous imaginions. Marl avait été en prison : savait-on cela ?

– On l’avait deviné, je crois, répondit Thalia.

– Mon père faisait toujours une enquête sur les gens avec qui il pensait avoir affaire, et ces documents émanent d’une agence française. Il en résulte que c’était un joli gredin et je m’étonne que mon père ait accepté de faire affaire avec ce gibier de potence. Une des plus curieuses pièces de cette liasse est une enveloppe sur laquelle est inscrit : « Photographie de l’exécution ». Elle est encore cachetée et scellée aux initiales de l’Agence française de renseignements. Il semble que mon père n’a pas eu la curiosité de l’ouvrir.

– Voulez-vous me faire une faveur ? dit alors la jeune fille d’une telle voix implorante et émue que Jack s’étonna.

– Qu’avez-vous ? dit-il. Mais certainement, je suis à votre entière disposition… Vous le savez bien !

– Eh bien ! n’ouvrez pas cette enveloppe, reprit Thalia d’une voix plus ferme et plus vive. Mettez en lieu sûr tous ces papiers relatifs à Marl. Voulez-vous me le promettre ?

– Assurément. Je vous le promets. Mais quelle drôle de requête !

– En avez-vous déjà parlé à quelqu’un ?

– J’ai envoyé une note là-dessus à Mr Parr.

Il l’entendit pousser une exclamation de regret.

– Enfin, dit-elle, me promettez-vous de n’en parler à personne d’autre, particulièrement de la photographie ?

– Oui, oui. Voulez-vous que je vous l’envoie ?

– Non, non, ne faites pas cela !

Là-dessus, elle raccrocha brusquement le récepteur. Elle demeura un long moment le souffle court, comme vivement émue, puis mit son chapeau, ferma le bureau à clé et alla déjeuner.

# 35

# THALIA DÎNE AVEC UN MINISTRE

– Le quatre est passé, et je suis encore de ce monde, dit Derrick Yale à Parr en arrivant au bureau qu'ils occupaient ensemble à la Préfecture. Cependant, ajouta-t-il, j'ai manqué ma partie de pêche.

– Il vaut mieux, grogna Parr, que vous ayez perdu votre partie de pêche que d'avoir perdu contact avec nous. Je suis convaincu que, si vous y étiez allé, nous ne vous aurions plus revu.

Yale sourit.

– Vous avez, dit-il, une confiance aveugle en ce Cercle Rouge.

– Oui… jusqu'à un certain point, répondit Parr sans relever les yeux de la lettre qu'il était en train d'écrire.

– On dit que Brabazon a fait de nouvelles dépositions, dit Yale après un silence.

– Oui ; rien de sensationnel cependant. Il a avoué que, depuis longtemps, il changeait les sommes que le Cercle Rouge extorquait à ses victimes, mais sans le savoir. Il a donné aussi des détails sur la manière dont le Cercle l'a recruté ; je suppose donc qu'il savait bien de quoi il était chargé.

– L'inculpez-vous du meurtre de Marl ?

– Nous n'avons pas assez d'indices probants pour cela, dit Parr en mettant sa lettre sous enveloppe.

– Qu'avez-vous donc découvert en France ? Je n'ai pas encore eu l'occasion de m'entretenir de cela avec vous.

Parr prit sa pipe, la bourra et l'alluma avant de répondre.

– J'ai découvert à peu près les mêmes choses que Froyant, dit-il. En somme, j'ai suivi la même piste que lui. Il s'agissait surtout de Marl et de son passé. Vous savez qu'il avait fait partie d'une association de malfaiteurs en France et que lui, avec un complice nommé, je crois, Lightman, avaient été condamnés, l'un aux travaux forcés, l'autre à mort. Lightman, n'eut la vie sauve que grâce à un mauvais fonctionnement de la guillotine. Il fut déporté dans un bagne d'une des colonies françaises, où il mourut.

– Non, il s'en échappa, dit Yale tranquillement.

– L'affreux diable ! Enfin, ce qui m'intéressait surtout, ce n'était pas Lightman, c'était Marl.

– Parlez-vous français, Parr ?

– Couramment, pourquoi ?

– Pour savoir comment vous aviez pu poursuivre votre enquête, là-bas !

– Oui, je parle assez bien le français, dit Parr cherchant à changer de sujet.

– Et Lightman s'est échappé, répéta alors Yale. Je me demande ce qu'il est devenu.

– Cela, c'est une question dont je ne me suis pas embarrassé, dit Parr avec une légère impatience dans la voix.

– Vous n'avez pas été le seul à vous intéresser à Marl, reprit Yale. J'ai vu sur votre bureau une note du jeune Beardmore, relatant sa découverte de papiers concernant Marl dans les ar-

chives de son père. Celui-ci avait déjà enquêté sur le passé de Marl ; c'était un homme prudent.

Yale devait déjeuner avec le Préfet de Police. Parr fut plutôt heureux de n'être pas invité. Il avait beaucoup à faire pour constituer de bonnes gardes du corps auprès de chaque membre du Gouvernement.

En fait, sa présence eût bien embarrassé Yale qui avait à faire au Préfet une communication que Parr ne devait pas entendre. Ce fut vers la fin du repas qu'il se décida à parler. Le Préfet eut un haut-le-corps.

– Quelqu'un à l'état-major de la Préfecture ! s'écria-t-il. Mais, c'est impossible, Mr Yale !

Celui-ci secoua la tête.

– Certes, je voudrais croire la chose impossible, dit-il, mais ne vous paraît-il pas que tout tend à étayer cette supposition ? Tout ce que nous faisons pour dépister les agissements du Cercle Rouge est invariablement contrecarré. Quelqu'un qui a eu accès à la cellule de Sibly l'a empoisonné. Qui donc, sinon une personne agréée en haut lieu ? Prenez maintenant le cas de Froyant : plusieurs inspecteurs surveillaient la maison, et cependant on n'a vu personne entrer ou sortir.

Le Préfet, un peu plus calme, répondit :

– Parlons clairement, Mr Yale : vous soupçonnez Parr ?

– Allons donc ! fit Yale en riant. Cet homme ne saurait posséder aucun instinct criminel. Non, non ! Mais le fait demeure, poursuivit-il en baissant la voix, que, si vous cherchez bien, vous trouvez derrière chaque attentat du Cercle Rouge, une puissance occulte… et bien renseignée.

– Parr ?

– Je ne voudrais pas aller jusque là… Mais peut-être est-il victime de quelque subordonné en qui il a confiance. Vous comprenez, ajouta-t-il vivement, que je n'hésiterais pas à l'accuser si mes soupçons l'atteignaient, pas plus que je ne vous ménagerais vous-même en pareil cas, monsieur le Préfet.

Celui-ci ne paraissait pas très à l'aise.

– Ce Cercle Rouge finirait par nous faire voir la vie en noir, dit-il… Quelle est donc cette jeune personne là-bas qui vous regarde constamment ?

– Cette petite, dit Yale, s'appelle Thalia Drummond ; et le gentleman avec qui elle déjeune est, si je ne me trompe, l'Honorable Raphaël Willings, Sous-secrétaire d'État.

– Thalia Drummond ? fit le Préfet. N'est-ce pas une jeune fille qui fut convaincue de vol… il y a quelque temps… au détriment de Froyant, dont elle était secrétaire ?

– Parfaitement. Elle est pour moi une énigme vivante ; et ce qu'il y a de plus surprenant en elle, c'est son admirable et presque surnaturel sang-froid. Croiriez-vous qu'à cette heure même elle est censée se trouver dans mon bureau, occupée à répondre au téléphone et à faire ma correspondance sur sa machine ?

– Elle est votre employée ? s'étonna le Préfet (qui ajouta en souriant :) Oui, elle n'a pas l'air d'avoir froid aux yeux. Mais comment a-t-elle fait la connaissance – et la conquête – de Mr Willings ?

À cela, Yale n'offrit pas de réponse. Il était encore à table avec le Préfet lorsqu'il vit la jeune fille se lever et, suivie de son compagnon, sortir de la salle du restaurant. Elle dut passer assez près de leur table pour gagner la sortie, et ce faisant, elle adressa un petit sourire et un léger signe de tête au détective privé qui la suivait des yeux.

– Qu'est-ce que vous dites de cet aplomb ? demanda Yale au Préfet.

– Je présume que vous aurez un petit sermon à lui adresser ce soir, observa le Préfet.

Yale trouva ce sermon plus difficile à faire qu'il ne l'aurait cru.

Thalia ne l'avait précédé que de peu à son bureau, et elle était en train d'enlever son chapeau lorsqu'il survint.

– Une minute, je vous prie, miss Drummond, dit-il ; j'ai quelques mots à vous dire : pourquoi êtes-vous sortie alors que je vous avais spécialement priée de rester aujourd'hui au bureau ?

– De son côté, Mr Willings m'a spécialement priée à déjeuner, répondit Thalia avec un sourire innocent, et comme il est ministre, je suis convaincue que vous n'auriez pas aimé que je refuse.

– Comment avez-vous fait la connaissance de Mr Willings ?

Elle le regarda de haut en bas avec insolence.

– Il y a plusieurs manières de faire la connaissance des hommes, répliqua-t-elle. On peut mettre des annonces dans les journaux matrimoniaux ; on peut aussi les rencontrer dans un parc public ; on peut aussi leur être présentée. J'ai été présentée à Mr Willings.

– Quand ?

– Ce matin, vers 12 heures, au Merros Club. J'y vais danser quelquefois… Petite distraction qu'excuse ma jeunesse…

Yale prit de l'argent dans sa poche et le posa sur le bureau.

– Voici, dit-il, vos honoraires d'une semaine. À partir de ce soir, je n'aurai plus besoin de vos services.

Elle leva les yeux :

– Vous renoncez à me réformer ? dit-elle si sérieusement que Yale, pris de court, se mit à rire.

– Vous êtes irréformable, miss Drummond. J'aurais passé sur bien des choses, j'aurais excusé quelque différence dans la monnaie courante, mais je ne puis consentir à ce que vous quittiez le bureau sans mon autorisation expresse.

Elle prit l'argent et le compta.

– Le compte est exact, dit-elle.

– Il n'y aurait qu'un moyen de vous réformer, Thalia Drummond, reprit Yale avec une certaine lenteur et comme s'il trouvait difficilement ses mots.

– Et quel est-il, je vous prie ?

– Trouver un mari… Je serais presque tenté d'essayer…

Elle s'assit sur le coin du bureau et se mit à rire silencieusement.

– Que vous êtes drôle ! dit-elle enfin… Je vois maintenant que vous êtes un vrai moraliste, continua-t-elle sur un ton plus sérieux ; avouez que vous avez simplement voulu faire une expérience avec moi et que vous n'avez pas plus de sympathie pour ma personne que pour ce flacon d'encre.

– Je n'éprouve pas d'amour pour vous, en effet…

– Eh bien ! je m'en vais, non sans vous remercier de l'occasion que vous m'avez fournie de connaître et de servir un homme aussi éminent que vous.

Il n'en écouta pas davantage et rentra dans son bureau particulier sans même faire à Thalia l'honneur de claquer la porte.

Ce renvoi subit inquiétait un peu la jeune fille. De deux choses l'une : ou bien Yale avait sur elle de graves soupçons, ou bien il usait d'un stratagème pour voir ce qu'elle ferait. La première alternative était assez grave pour la faire réfléchir. Elle se remémora l'allusion de Yale aux messages adressés à Johnson, de Mildred Street. Qu'y avait-il là, en dehors du fait qu'il la savait en relations avec le Cercle Rouge ?

En arrivant à son appartement, elle trouva une lettre qui l'y attendait, comme tous les soirs. L'animateur du Cercle Rouge était un correspondant assidu, en ce qui la concernait du moins.

Une fois bien enfermée chez elle, elle décacheta l'enveloppe et lut :

« Vous avez très bien suivi mes instructions. Votre présentation à Willings a été habilement opérée. Je désire que vous connaissiez cet homme à fond et découvriez son point faible. En particulier, je désire savoir ce qu'il pense réellement de ma proposition au Gouvernement et quelle est l'attitude que prendront les ministres à ce sujet. La robe que vous aviez au déjeuner n'était pas parfaite. N'épargnez aucune dépense pour vos toilettes. Derrick Yale vous renvoie aujourd'hui, mais que cela ne vous inquiète pas : votre présence à son bureau devenait inutile. Vous dînez ce soir avec Willings. Il est particulièrement sensible aux charmes féminins. Faites-vous, si possible, inviter chez lui. Il a une collection d'armes anciennes dont il est très fier. Vous pourrez ainsi étudier la disposition de la maison. »

Elle regarda encore dans l'enveloppe et y découvrit deux billets de cent livres. Elle les mit dans son sac et sa physionomie devint très grave.

# 36

# L'ASSEMBLÉE DU CERCLE

Mr Raphaël Willings était de ces politiciens à la brillante carrière, dont les mérites sont si nombreux qu'on ne sait jamais s'il faut leur attribuer le portefeuille de la marine ou celui de l'agriculture. Ministre à moins de quarante ans, il n'était cependant pas populaire. On saluait en lui le bel orateur, l'homme remarquablement doué, mais il avait donné trop de preuves de versatilité, tant d'inconséquence dans sa souplesse, que l'opinion publique ne lui faisait pas grande confiance.

Parmi ses collègues, il n'avait pas bonne réputation. On le ménageait parce que le vague troupeau des parlementaires opportunistes le suivaient, mais il manquait de convictions… Il avait échappé à grand-peine à une citation à comparaître au cours d'un procès scandaleux, et par deux fois le cercle sélect dont il faisait partie avait reçu la visite de la police… cela, d'ailleurs, à l'instigation de la femme d'un de ses collègues. En échange de quoi les journaux à la solde de Willings avaient attaqué si malignement le mari de la dame qu'il avait dû se retirer de la vie publique.

Willings était un homme de belle stature, candidat à l'obésité, un peu chauve. Dans l'ensemble, point déplaisant du tout. Il croyait ingénument qu'il avait été très habile en se faisant présenter à Thalia ; et il eût été extrêmement mortifié s'il avait su que la dame qui avait fait la présentation en avait reçu l'ordre, le matin même, du Cercle Rouge. Cette association recrutait ses membres dans toutes les classes de la société. On y trouvait des comptables, un sous-directeur d'une compagnie de chemins de fer, un médecin, trois directeurs d'hôtel parmi la

centaine d'agents que comptait le Cercle. Ils étaient tous bien payés et n'avaient pas grand-chose à faire. Quelquefois, il ne leur était demandé que de présenter l'une à l'autre deux personnes que le Cercle voulait mettre en rapports. Mais dans tous les cas ils recevaient leurs instructions sous la même forme.

Recrutés tous en un moment opportun de disgrâce, de malheur ou d'inquiétude, convoqués en d'étranges endroits, tout de suite pourvus d'argent, appelés – assez rarement – à des tâches toujours faciles, ils étaient restés pour la plupart fidèles à leur chef inconnu malgré l'appât de la grosse prime offerte au dénonciateur. Aucun d'eux d'ailleurs n'aurait pu la toucher, étant tous absolument incapables de donner le moindre renseignement sur l'identité de leur patron. C'est ce qui arriva aux quelques peureux qui allèrent se confier à la police. Le Cercle Rouge avait d'ailleurs de remarquables méthodes d'espionnage. Par exemple, lorsqu'il convoqua pour la première fois ses adeptes en une sorte d'assemblée générale, en indiquant à chacun le déguisement à adopter pour n'être pas reconnu même par les autres membres, aucun des traîtres ou des mécontents n'y fut appelé.

Au cœur de Londres se trouvent plusieurs très vieilles églises, mais aucune n'est aussi ancienne que Sainte-Agnès. Échappée par miracle aux ravages du Grand Incendie, entourée de maisons plus hautes que son clocher, elle sert de lieu de culte à une congrégation dont les membres pourraient se compter sur les doigts d'une main. Cependant, un pasteur y prêche régulièrement chaque dimanche et l'intérieur en est bien entretenu. Elle était autrefois pourvue d'un cimetière attenant ; des immeubles de rapport s'élevaient désormais sur le champ de repos dont les hôtes avaient été transportés en de plus salubres retraites.

L'entrée de l'église se trouvait au fond d'une impasse qui donnait dans une petite rue de ce vieux quartier, et les ombres qui passaient vite de la ruelle dans l'impasse semblaient aller se

perdre et s'évanouir devant les portes invisibles du vieux monument, dans une obscurité plus épaisse que la nuit même… Car c'était en l'église de Sainte-Agnès que le Cercle Rouge tenait sa première et dernière assemblée générale.

Là encore tout était organisé et prévu d'une façon merveilleuse. Chacun avait reçu des ordres précis, lui indiquant la minute même où il devait arriver, de telle façon que deux membres n'entrent jamais en même temps.

Thalia Drummond, dûment convoquée, se présenta à l'heure dite à la porte, immédiatement refermée derrière elle. Il n'y avait aucune lumière à l'intérieur. Seule une vague clarté filtrait à travers les vitraux.

– Allez tout droit, chuchota une voix, et placez-vous au bout du second banc à droite.

Il y avait déjà d'autres personnes dans l'église. Deux ombres à chaque banc constituaient une sorte de congrégation fantomatique et silencieuse. Alors, l'homme qui s'était tenu près de la porte pour recevoir et placer les arrivants, monta à l'autel ; dès ses premiers mots, Thalia reconnut que les serviteurs du Cercle Rouge se trouvaient en présence de leur maître.

Sa voix était sourde et étouffée ; Thalia supposa qu'il portait le masque dont elle l'avait vu affublé le jour où il l'avait recrutée.

– Mes amis, dit-il, le moment est venu pour notre association de se dissoudre. Vous avez tous lu dans les journaux ma proposition au Gouvernement. Vous êtes tous intéressés à sa réussite, étant donné mon intention de vous distribuer vingt pour cent des sommes à recevoir. J'avertis ceux qui craindraient une interruption intempestive, que la prochaine ronde de police ne passe pas ici avant une heure et que le son de ma voix ne peut aucunement être entendu hors de l'église.

Il s'arrêta une seconde pour reprendre d'une voix plus dure :

– Quant à ceux qui pourraient avoir l'idée de nous trahir et s'imagineraient qu'il était trop dangereux de nous réunir, je répondrai que toutes les précautions sont prises et que j'ai la certitude de n'être pas inquiété ce soir.

Mesdames et messieurs, je ne vous cacherai pas que le Cercle Rouge est actuellement en péril. Deux fois, des circonstances imprévues ont été sur le point de révéler mon identité à la police. Le grand détective Yale est sur mes traces ainsi que le Chef de la Sûreté Parr qui n'est pas non plus un adversaire méprisable. À ce moment suprême, je n'hésite pas à réclamer de chacun de vous un effort extraordinaire. Demain vous recevrez tous des instructions très détaillées et complètes. Rappelez-vous que vous courez les mêmes dangers que moi et que votre récompense en sera d'autant plus grande. Maintenant, retirez-vous un par un, à trente secondes d'intervalle, en commençant par le premier banc à droite, puis le premier à gauche, et ainsi de suite. Allez !

Les ombres se retirèrent ainsi, lentement, et selon l'ordre indiqué.

L'orateur attendit que l'église fût vide, puis sortit à son tour, traversa l'allée et, une fois dans la rue, se mit en quête d'un taxi.

Thalia Drummond l'avait précédé de plusieurs minutes. Dans le taxi qui l'emportait à l'autre bout de la ville, elle enleva son grand manteau de pluie, son chapeau noir et sa voilette, pour apparaître dans une robe de bal exquise.

Quelques instants plus tard, elle entrait au Merros Club où l'éclat de sa beauté fit sensation. Trop de sensation même au gré de Jack Beardmore qui se trouvait là avec quelques amis.

– Qui est-ce ? demanda un des compagnons de Jack.

– Elle, je ne sais pas, répondit un second, mais l'homme qui vient à sa rencontre n'est autre que Raphaël Willings, le Ministre.

De son côté, Thalia avait aperçu le jeune homme et maugréait intérieurement. Elle ne prêta qu'une oreille distraite aux propos de Mr Willings jusqu'au moment où un mot qu'il prononça lui fit dresser l'oreille…

– Des armes anciennes ? dit-elle. On dit que vous en avez une très belle collection, Mr Willings.

– Cela vous intéresse-t-il ?

– Oui, un peu… c'est-à-dire… j'adore ça… répondit Thalia, toute surprise elle-même de manquer d'à-propos.

– Alors, pourrais-je vous prier de venir une fois prendre le thé chez moi afin de vous montrer mes panoplies ? s'empressa de dire l'homme d'État. Il est si rare qu'une femme s'intéresse à ces choses-là… Voulez-vous demain ?

– Non, après-demain, dit hâtivement Thalia… ou même peut-être le jour suivant.

Peu après, elle vit Jack s'en aller sans avoir seulement jeté un regard dans sa direction.

Elle se sentit triste, car elle eût bien aimé lui parler et elle avait espéré qu'il s'arrangerait pour passer près de sa table.

Mr Willings voulut la reconduire dans son auto et elle le quitta avec un soupir de soulagement.

L'immeuble dans lequel se trouvait son appartement était un peu en retrait et une petite cour le séparait de la rue. Après avoir pris congé de son admirateur, Thalia se disposait à franchir cette étroite cour de cinq à six mètres de largeur à peine, lorsqu'elle s'aperçut qu'un homme attendait dans l'ombre, un peu à l'écart de l'entrée. Elle s'arrêta, attendit que l'auto de Wil-

lings eût disparu, puis se dirigea délibérément vers l'homme. Il lui parla un instant à voix très basse, elle lui répondit de la même façon, puis ils se quittèrent sans se serrer la main. Elle entra dans l'immeuble, et l'homme se dirigea vers la rue.

Quoique rien dans son attitude ne le décelât, cet homme se savait suivi. Il avait attendu assez longtemps l'arrivée de la jeune fille et avait fort bien entrevu l'ombre qui se dissimulait sous l'auvent d'une boutique, de l'autre côté de la rue.

Cependant, sans se méfier de rien en apparence, il continua son chemin. Il savait bien que quelqu'un venait derrière lui, quelqu'un qui à un moment donné le dépasserait et chercherait à le voir. Il tourna dans une autre rue plus faiblement éclairée et ralentit le pas. Alors, l'espion le rattrapa juste sous un réverbère ; il tournait la tête pour apercevoir les traits de celui qu'il avait suivi lorsque ce dernier d'un geste brusque l'abattit de deux coups de poing au visage. L'espion tomba et, au même instant, sortirent de l'ombre trois hommes qui se ruèrent sur lui…

Lorsqu'il reprit ses sens, il aperçut pleinement éclairée la face de l'homme qu'il avait épié :

– Ciel ! s'écria-t-il. Vous !

– Cela ne vous servira pas à grand-chose de m'avoir reconnu, dit l'autre en souriant.

## 37

# « JE VOUS REVERRAI DEMAIN… SI VOUS ÊTES ENCORE EN VIE »

Ce soir-là, Jack Beardmore était rentré chez lui en proie au plus grand désespoir. Il ne parvenait pas à oublier son amour pour Thalia Drummond, malgré toutes les raisons qu'il avait de la mépriser. Il se taxait lui-même et fort véhémentement de stupidité et de triple folie tout en arpentant, les mains dans les poches, son cabinet de travail. À ce moment-là il l'aurait volontiers châtiée pour la souffrance qu'elle lui faisait endurer. Il s'assit, se prit la tête entre les mains et s'absorba dans ces douloureuses pensées que la froide raison, depuis des millénaires, traite d'absurdes et qu'elle ne parvient pourtant jamais à déraciner du cœur des hommes.

Il se leva, tout enfiévré, alla à son coffre, y prit une liasse de documents qu'il jeta sur la table. Il y avait là l'enveloppe cachetée que son père avait jointe aux papiers concernant Marl. Jack ne l'avait pas ouverte, par déférence pour le désir de Thalia. Mais en cette heure de désespoir, il éprouvait un puéril désir de briser ces cachets en dépit d'elle.

Pourquoi avait-elle manifesté une si grande crainte qu'il ne vît cette photographie ? Portait-elle un si grand intérêt à Marl ? Il se rappela que Thalia avait passé avec cet homme la soirée qui avait précédé sa mort mystérieuse. Il reprit la liasse et l'emporta avec lui dans sa chambre à coucher. Il était si las qu'il oublia sa curiosité pour la « photographie de l'exécution »… Qu'importait ?

Il s'attendait à ne pas pouvoir fermer l'œil de la nuit, mais la jeunesse ayant des ressources inattendues, il s'endormit presque aussitôt, la tête sur l'oreiller. Alors il rêva. Il rêva naturellement de Thalia Drummond. Elle était sous la domination d'un monstre qui ressemblait à l'inspecteur Parr… Puis il rêva de Marl qui prit des aspects terrifiants et se trouvait bizarrement associé avec une vieille dame, la grand-mère de Parr, celle qu'il appelait « Maman »…

Ce qui le réveilla, ce fut le reflet d'une lumière sur la glace surmontant sa table de toilette. Déjà la lueur avait disparu lorsqu'il se dressa sur son séant. Qu'était-ce ? Il était sûr d'avoir vu ce reflet, comme celui que produit une vive lumière dans la rue…

– Qui est là ? dit-il à voix haute. Il chercha à atteindre la lampe placée sur sa table de nuit, mais il ne la trouva pas. Elle avait été enlevée. Il sauta hors du lit.

Il entendit un léger bruit du côté de la porte et s'élança. Il saisit quelqu'un qui d'abord se débattit violemment. Mais soudain il relâcha son étreinte en poussant une exclamation, car il venait de réaliser qu'il avait affaire à une femme… et quelque instinct l'avertit qu'il s'agissait de Thalia Drummond.

Il étendit la main à la recherche du commutateur électrique et soudain la chambre fut inondée de lumière.

C'était bien Thalia… Thalia blanche comme une morte et toute palpitante, Thalia qui cachait quelque chose derrière elle et essayait de soutenir son regard attristé par un air de tragique défi.

– Thalia ! balbutia-t-il.

Thalia dans sa chambre ! Pourquoi ?

– Qu'êtes-vous venue faire ici ? s'écria-t-il, et que cachez-vous ?

– Pourquoi avez-vous apporté ces documents dans votre chambre ? fit-elle presque farouchement. Si vous les aviez laissés dans votre coffre… Oh ! pourquoi ne les avez-vous pas laissés dans votre coffre ?

Il vit qu'elle tenait à la main l'enveloppe cachetée contenant la photographie de l'exécution.

– Mais… mais, Thalia, bégaya-t-il, je ne vous comprends pas. Pourquoi ne m'avoir pas dit ?

– Je vous ai demandé de ne pas regarder cette photo. Je n'aurais jamais pensé que vous l'auriez apportée ici… Ils sont venus, ce soir, pour tâcher de s'en emparer…

Elle était haletante et toute prête à éclater en sanglots.

– Ici ? Ce soir ? Qui donc ?

– Le Cercle Rouge. Ils savaient que vous possédiez cette photo, ils ont pénétré dans votre cabinet de travail… J'étais déjà cachée par là, et j'espérais – oh ! comme j'espérais de tout mon cœur ! – qu'ils trouveraient ce document ! Maintenant, poursuivit-elle d'une voix brisée, ils croient que vous l'avez vue… Oh ! pourquoi avez-vous fait cela ?

Il alla prendre quelque vêtement, se sentant en assez ridicule posture ; recouvrant quelque assurance, il dit :

– Tout ce que vous me dites est du chinois pour moi. Je ne comprends qu'une chose, c'est que ma maison a reçu la visite de cambrioleurs. Venez avec moi.

Ils descendirent ensemble à son cabinet de travail. Elle avait dit la vérité. La porte du coffre-fort pendait lamentablement sur un seul gond. Tout le contenu était épars sur le parquet. Les tiroirs de son bureau avaient été pareillement forcés, et des recherches hâtives, quoique très complètes, avaient été opérées dans toute la pièce. La corbeille à papiers elle-même avait été vidée par terre…

– Je n'y comprends rien, murmura le pauvre Jack en baissant les rideaux de la fenêtre.

– Vous allez mieux comprendre, dit Thalia, mais j'ose espérer que vous ne comprendrez pas tout… Maintenant, je vous en supplie, prenez une feuille de papier et écrivez ce que je vais vous dicter.

– À qui dois-je écrire ? interrogea le jeune homme absolument médusé.

– À Mr Parr, répondit-elle. Mettez :

« Cher Mr Parr. – Inclus, voici une enveloppe contenant une photographie reçue par mon père peu avant sa mort. Je ne l'ai pas ouverte, mais j'ai pensé que la photo pouvait être de quelque intérêt pour vous. »

Sans se faire prier ni chercher davantage à élucider ce mystère, il écrivit et signa. Elle prit la missive et la photo et mit le tout dans une grande enveloppe.

– Maintenant, mettez l'adresse, dit-elle. Et puis ajoutez en haut à gauche : « Expéditeur : Jack Beardmore ». Au-dessous mettez encore : « Photographie. Ne pas plier. Très urgent ».

Cela fait, elle prit le tout et se dirigea vers la porte.

– Je vous reverrai demain, Mr Beardmore, si vous êtes encore en vie, dit-elle du seuil.

Il avait envie d'éclater de rire, mais il y avait dans la physionomie, dans les yeux, sur les lèvres tremblantes de la jeune fille quelque chose qui le glaça jusqu'à la moelle des os.

# 38

# L'ARRESTATION DE THALIA

Une semaine s'était écoulée depuis la réunion du Conseil des Ministres. Le Gouvernement avait fait savoir, de la façon la plus nette, qu'il opposait un refus complet aux propositions des malfaiteurs.

Cet après-midi-là, Mr Raphaël Willings se préparait à recevoir une visite. Son hôtel particulier d'Onslow Gardens était célèbre pour ses collections uniques d'armes antiques, d'eaux-fortes et d'in-folio.

Mr Willings sourit en considérant tous ces précieux objets. Il venait de recevoir un billet anonyme l'avertissant que Thalia Drummond aimait plutôt trop les bibelots et pièces rares… Mais cela ne fit que le stimuler. Qu'importait que Thalia emportât un bijou d'or ou un livre rare pourvu qu'elle lui soit offerte !

Lorsque la jeune fille arriva, elle fut reçue par un domestique au type méridional et elle se rappela que Mr Willings n'employait jamais que des Italiens chez lui. Elle regarda la pièce dans laquelle on l'avait fait entrer. C'était un grand salon pourvu de nombreuses fenêtres et où figuraient en vitrines ou en panoplies les plus belles pièces des collections. Thalia, qui s'attendait à un petit thé en tête à tête, fut assez surprise.

Mais Willings survint et l'accueillit chaudement.

– « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons », dit-il assez mélodramatiquement… Vous connaissez les dernières nouvelles ?

– Non.

– Je suis désigné comme la plus prochaine victime du Cercle Rouge. Vous avez sûrement entendu parler de cette fameuse association… Eh bien ! poursuivit-il en riant, j'ai l'honneur d'avoir été choisi parmi tous mes collègues pour servir d'avertissement aux autres.

Elle s'étonna qu'en de telles circonstances il pût garder un visage aussi calme et riant.

– Étant donné, reprit-il, que la tragédie en question doit se jouer ici même et cet après-midi, je voulais vous demander de me faire le grand plaisir…

Il fut interrompu par un coup à la porte ; un domestique entra et dit quelque chose en italien…

Mr Willings lui fit un signe d'assentiment.

– Ma voiture est à la porte, dit-il à Thalia. Puis-je vous demander de venir prendre le thé dans ma petite maison de campagne ? Nous pouvons y être dans une demi-heure.

Elle n'avait pas prévu ce changement de programme.

– Où cela se trouve-t-il ? demanda-t-elle.

– Entre Barnet et Hatfield. Connaissez-vous l'Hertfordshire ? C'est un endroit charmant.

– J'aurais préféré rester ici, dit-elle.

– Croyez-moi, répondit-il en secouant la tête, les menaces du Cercle Rouge ne m'épouvantent pas du tout ; et cette maison est un paradis pour moi en votre compagnie. Mais la police m'a aussi avisé de ne pas rester chez moi. J'ai dit que je devais prendre le thé avec un ami, et les autorités m'ont permis d'aller à la campagne, comme si je m'y décidais inopinément. Hélas, je ne suis pas un homme libre. Je vous dois mille excuses, mais, je

vous en supplie, ne gâtez pas les belles heures tranquilles que nous pouvons goûter. J'ai envoyé en secret deux domestiques pour tout préparer, et j'aimerais tant vous montrer la plus jolie petite maison de campagne de tous les environs de Londres.

Elle accepta. Il alla prendre son chapeau et son manteau et elle se mit à examiner avec curiosité les objets d'art des collections. Lorsque Mr Willings réapparut, elle était en contemplation devant une panoplie d'anciens poignards orientaux.

– C'est beau, n'est-ce pas ? lui dit-il. C'est dommage de n'avoir pas le temps de vous dire l'origine de ces armes… (Puis, changeant de ton :) Tiens, le poignard assyrien a disparu !

Une arme manquait en effet : sa place dans la panoplie était vide.

– Je venais de me faire la même remarque, dit Thalia.

Mr Willings fronça du sourcil.

– Peut-être un domestique l'a-t-il décroché, dit-il, quoique j'aie bien recommandé que personne n'y touchât en mon absence… (Il hésita, puis reprit :) Tant pis, je verrai cela à mon retour… Partons vite.

Il la conduisit à la grande limousine qui attendait à la porte.

Cependant, cette affaire ne le laissait pas indifférent. En passant à Barnet, il en reparla :

– Je sais que ce poignard était encore à sa place hier, car je l'ai fait admirer à Sir Thomas Summers. Il s'intéresse beaucoup aux aciers ouvragés d'Orient. Quant aux domestiques, ils n'oseraient pas y toucher. Personne n'est entré au salon depuis hier excepté cet employé supérieur de la police… Assurément, il y a là un mystère que nous allons oublier pour le moment…

Durant tout le reste de la course, il fut attentif, poli, amusant. Il ne semblait avoir d'autre préoccupation que d'égayer sa jolie compagne. Il n'avait pas exagéré les charmes de son pavillon situé sur la route d'Hatfield, ou, plus exactement à cinq kilomètres de la grand-route et en plein bois.

– Nous y voici ! s'écria-t-il en la conduisant à travers un hall aux belles boiseries vers un petit boudoir délicatement orné.

Le thé était tout prêt, mais Thalia n'aperçut aucun domestique.

– Enfin seuls ! grâce au ciel ! dit Willings en prenant aussitôt un autre ton et une autre allure.

Thalia sentit que le moment critique approchait, mais sa main ne trembla pas en versant le thé dans les tasses… Elle avait à peine achevé, lorsque, sans préliminaire, il passa derrière elle, l'embrassa et la saisit dans ses bras.

Elle ne se défendit point, mais gardant ses yeux graves fixés sur les siens, lui dit :

– J'ai quelque chose à vous dire.

– Dites tout ce que vous voudrez, répliqua Willings en continuant à la serrer contre lui et en l'embrassant encore.

Alors elle essaya de se dégager et d'appliquer les règles de jiu-jitsu qu'on lui avait apprises à l'école ; mais l'homme d'État connaissait ces coups et il n'en continua pas moins à l'entraîner, en la portant presque, vers un passage drapé qui devait donner accès à une alcôve secrète. Elle luttait désespérément mais silencieusement. Deux fois elle essaya de parler, deux fois il la fit taire. Malgré tout, ils se rapprochaient de la draperie… de plus en plus… de plus en plus…

Les deux domestiques italiens qui se trouvaient à la cuisine à l'autre bout de la maison entendirent tout à coup un grand cri.

Ils se regardèrent mutuellement, puis s'élancèrent vers le hall. La porte du boudoir n'était pas fermée à clé ; ils y pénétrèrent, et là ils aperçurent leur maître, étendu à terre au pied des rideaux de l'alcôve, le poignard assyrien planté entre ses deux épaules. Debout près de lui, la jeune fille, livide, le contemplait.

Un des valets arracha la lame de la blessure et étendit Mr Willings sur le sofa, tandis que l'autre courait au téléphone. Tout en essayant d'étancher le sang qui inondait le corps de son maître, l'Italien essayait de parler à Thalia qui, secouant la tête, fit signe qu'elle ne comprenait pas.

Alors, comme dans un rêve, elle sortit lentement de la chambre, passa dans le hall et se trouva dehors. Aucun des deux domestiques ne songea à la retenir. Elle aperçut alors l'auto de Mr Willings que le chauffeur avait laissée là. Elle regarda autour d'elle : personne en vue. Redevenue pleinement maîtresse d'elle-même, elle sauta dans la voiture et la mit en marche... Mais aussitôt un obstacle surgit : c'était la grille du jardin. Elle se rappela qu'à l'arrivée le chauffeur avait dû descendre pour l'ouvrir. Elle était maintenant refermée, mais il n'y avait pas de temps à perdre. Elle mit la marche arrière et recula de quelques mètres ; puis, en pleine vitesse, elle fit bondir la voiture sur la grille. Il y eut un bruit de verre, de ferrailles tordues, mais elle passa... et quelques secondes plus tard la limousine aux phares brisés, au pare-chocs tordu, roulait à vive allure sur la route de Londres.

Le liftier de sa maison ne la reconnut pas tout de suite tant elle avait les traits convulsés...

– N'êtes-vous pas bien, miss ? lui dit-il en la mettant dans l'ascenseur.

Elle se borna à secouer la tête.

Une fois chez elle, elle alla droit au téléphone ; à l'homme à qui elle parlait, elle conta une étrange histoire, entrecoupée de

sanglots, et si décousue qu'il eut de la peine à se rendre compte de ce qui était arrivé…

– J'en ai assez… assez ! cria-t-elle en terminant son incohérent récit… Je n'en peux plus ! Je n'en veux plus ! C'était horrible, horrible !

Elle raccrocha le récepteur et jeta des regards égarés autour d'elle. Elle se dit qu'il lui fallait absolument se maîtriser, sans quoi elle allait s'évanouir… Elle se raidit, mais il se passa des heures avant qu'elle ne se sentît de nouveau dans son état normal.

Ce fut heureusement en possession de tout son sang-froid qu'elle alla ouvrir, vers le soir, à un visiteur inattendu. C'était Derrick Yale.

– Qu'est-ce qui me vaut l'honneur ? demanda-t-elle. Et qui est votre ami ? ajouta-t-elle en apercevant un autre personnage qui demeurait sur le palier.

– Thalia Drummond, dit gravement Yale, je suis porteur d'un mandat d'arrêt contre vous.

– Encore ! fit-elle en levant les yeux. Suis-je donc destinée à me retrouver constamment entre les mains de la police ? De quoi suis-je accusée ?

– De tentative d'assassinat… sur la personne du Ministre Raphaël Willings, répondit Yale. Et je vous avertis que tout ce que vous direz à partir de maintenant pourra être utilisé contre vous.

Le compagnon de Yale s'avança et prit la jeune fille par le bras.

Thalia Drummond passa la nuit au poste de police de Marylebone.

# 39

# LE RÉGIME DE LA PRISON

– Je ne sais pas encore tout ce qui est arrivé, dit Mr Yale au Chef de la Sûreté qui l'écoutait en silence et fort attentivement. Je suis arrivé chez Mr Willings juste comme il venait de partir avec Thalia Drummond pour sa maison de campagne. Les domestiques ont d'abord montré quelque répugnance à me renseigner, mais j'eus vite fait de découvrir la vérité. Il resterait à savoir qui des deux a séduit l'autre. Elle a en tout cas dû lui donner l'impression qu'elle l'accompagnait à regret. Depuis longtemps, je soupçonne cette jeune fille d'être plus qu'une simple agente du Cercle Rouge. Naturellement, j'étais déjà un peu inquiet aussi me décidai-je à rejoindre cette petite villa que Willings possède près de Hatfield. En arrivant, je trouvai Willings en train de perdre tout son sang et Thalia enfuie dans l'auto même de son ami. Elle a brisé la grille pour aller plus vite. Elle a du nerf, cette petite.

– Comment est Willings ?

– Il en réchappera : la blessure est superficielle ; mais nous avons la preuve que le crime a été prémédité. Le poignard qui a servi à l'attentat a disparu de la panoplie alors que la jeune fille se trouvait seule dans le salon de l'appartement. Le blessé pense qu'elle a dissimulé l'arme dans son manchon, et cela paraît vraisemblable. Il ne fait d'ailleurs pas un récit très clair des événements qui ont précédé immédiatement l'attentat.

– Comment ! fit Parr. Et où cela se passait-il ? Je veux dire dans quelle pièce de la villa ?

– Dans un petit salon qui communique par une simple draperie avec ce que Willings appelle sa chambre turque, et qui est en effet dans le goût oriental. J'imagine que cette sorte d'alcôve a dû accueillir des scènes plus ou moins licencieuses, car Willings ne jouit pas sous le rapport des mœurs de la meilleure réputation. C'est au pied du rideau séparant les deux pièces que Willings a été trouvé.

Mr Parr était si absorbé dans sa méditation que son interlocuteur le crut endormi, mais le Chef de la Sûreté était bien réveillé. Il songeait entre autres choses qu'une fois de plus le mérite d'avoir fait la lumière sur un des crimes du Cercle Rouge revenait à Yale, mais il ne paraissait pas sujet à la jalousie.

Sans transition, il émit une idée qui semblait n'avoir qu'un rapport fort lointain avec leur conversation.

– Tous les grands criminels, déclara-t-il, se font prendre pour avoir commis une très légère erreur d'appréciation.

Yale sourit.

– L'erreur légère, répondit-il, ce doit être, dans le cas qui nous occupe, de n'avoir pas réussi à tuer Willings. Ce n'eût pas été une grande perte, évidemment. Mais enfin, en ce qui me concerne, je suis tout de même heureux que le coup n'ait pas été mortel.

– Je ne faisais pas allusion au cas de Mr Willings, dit Parr en se levant lentement, mais plutôt à un stupide petit mensonge qui m'a été dit par un homme dont j'aurais attendu vraiment plus de sagesse.

Sur ces paroles énigmatiques, Parr sortit et se rendit chez Jack Beardmore.

Assez curieux et typique trait de son caractère : ce fut à Jack qu'il songea à annoncer tout d'abord l'arrestation de Thalia Drummond. Il éprouvait de la sympathie pour ce jeune homme,

bien plus que ne le croyait Jack lui-même, et il pressentait, mieux que Yale, quel coup cela allait être pour le pauvre amoureux.

Mais Jack avait déjà reçu la nouvelle de l'arrestation, parue dans les secondes éditions des journaux. Parr le trouva plongé dans la plus affreuse désolation.

– Il faut qu'elle ait les meilleurs avocats possibles, dit-il. (Puis il ajouta :) Je ne sais pourquoi je vous dis cela, Mr Parr, car vous n'êtes pas du côté de la défense.

– Naturellement, répondit le Chef de la Sûreté, mais ne me faites pas plus inhumain que ne l'oblige ma fonction. Je n'ai aucune haine personnelle contre les criminels que j'arrête. Ainsi, Truland, l'empoisonneur, qui a été grâce à moi envoyé au bagne, était bien un des plus gentils garçons que j'ai connus. J'acquis beaucoup de sympathie pour lui, après l'avoir quelque peu fréquenté.

Jack frissonna.

– Je vous en prie, ne comparez pas Thalia Drummond avec cet empoisonneur, s'écria-t-il. Croyez-vous vraiment qu'elle soit à la tête du Cercle Rouge ?

Parr fit la moue.

– Si quelqu'un venait me donner des preuves que c'est l'Archevêque, Primat d'Angleterre, je n'éprouverais aucune commotion cérébrale, Mr Beardmore. Avant que l'affaire du Cercle Rouge ne soit liquidée, il y aura d'autres surprises, croyez-le. J'ai commencé mon enquête avec l'idée que n'importe qui pourrait être le chef du Cercle… Vous, Marl, le Préfet, Yale, Thalia Drummond… Je n'ai exclu personne…

– Et maintenant ? interrogea le jeune homme en souriant. Vous êtes-vous ajouté vous-même à la liste ?

– Pourquoi pas ? « Maman » pense…

Cette fois Jack l'interrompit par un grand éclat, de rire.

– Votre grand-mère doit vraiment être une personne remarquable, dit-il enfin. A-t-elle une opinion sur le Cercle Rouge ?

– Certainement, répliqua Parr avec force. Elle a une opinion arrêtée, et cela depuis le tout premier crime de la bande. Elle a mis le doigt sur leur point faible dès le début, mais cela n'est pas nouveau de sa part ; c'est d'elle que j'ai reçu l'inspiration de mes meilleures réussites ; et, en fait, tout ce que…

Mais il s'interrompit.

Jack ne chercha pas à lui en faire dire davantage. Au fond il éprouvait une grande pitié pour ce pauvre gros homme si mal doué pour sa profession. Il s'était probablement élevé au haut grade qu'il occupait par sa simple persévérance. Dans les services officiels, on accède aux plus importants emplois grâce à l'ancienneté… En tout cas, au moment même où les plus vives intelligences s'employaient à découvrir le mystère terrifiant du Cercle Rouge, il était bien un peu bizarre d'entendre ce brave homme parler gravement des avis que pouvait lui donner sa grand-mère sur une telle affaire !

– Il me faudra aller vous voir et refaire connaissance avec votre tante, dit Jack… par politesse.

– Elle est partie pour la campagne, répondit Parr. Je suis seul pour le moment. Une femme de ménage vient chaque matin, mais il n'y a personne le soir… Il me semble que je n'ai plus de « chez moi »…

Jack avait éprouvé quelque soulagement à parler d'autre chose. Mais Parr revint à de graves questions.

– Thalia Drummond sera interrogée et définitivement inculpée demain, dit-il.

– Il n'y a, je pense, aucun espoir de la faire mettre en liberté provisoire ?

– Non. Elle sera transférée à la prison d'Holloway, ce qui n'a rien de tragique. C'est une des meilleures prisons du pays, et peut-être même sera-t-elle contente de se reposer un peu.

– Comment se fait-il que ce soit Yale qui l'ait arrêtée ? Je croyais que c'était votre affaire.

– Je l'en avais chargé, répondit Parr. Il fait officiellement partie de la police maintenant, et comme il avait déjà procédé aux premières constatations chez Mr Willings, j'ai cru devoir le laisser s'occuper de cette affaire.

Comme le Chef de la Sûreté s'y était attendu, Thalia fut interrogée et son arrestation confirmée dès le lendemain. Mr Willings n'était pas assez bien pour venir témoigner, mais il pouvait déjà sans doute tenir une plume, car il envoya ce même jour sa démission au Premier Ministre. Celui-ci l'accepta ; en termes si acidulés que l'insensible Willings lui-même en éprouva quelque chagrin. Car enfin, de quelque façon que tournaient les événements, il était perdu dans l'opinion et auprès de ses amis politiques eux-mêmes. On ne pouvait qu'être révolté au récit de ce qui était arrivé : il avait emmené dans sa maison de campagne une jeune fille qu'il connaissait à peine ; il avait tenté de lui faire violence, et, au cours de la lutte, avait reçu un coup de poignard. Il n'en fallait pas tant pour discréditer un homme.

Parr alla voir Thalia Drummond à la prison. Elle refusa de le recevoir dans sa cellule et insista pour que l'entretien eût lieu au parloir, en présence d'une surveillante. Elle expliqua alors la raison de cette attitude.

– Vous m'excuserez, Mr Parr, de n'avoir pas voulu vous voir dans ma cellule, mais tant d'émissaires du Cercle Rouge, jeunes et pleins d'avenir, ont vu leur carrière brusquement interrompue à la suite d'une entrevue avec un policier dans la soli-

tude de leur cachot, que je voudrais prendre toutes précautions utiles.

– Je ne me souviens que d'un seul, dit le Chef de la Sûreté, d'un certain Sibly.

– Qui a été fort indiscret, fit Thalia en montrant en un large sourire ses dents éblouissantes. Mais que me voulez-vous ?

– Je voudrais que vous me fassiez le récit de tout ce qui est arrivé dès votre entrée chez Mr Willings.

Elle conta fidèlement le début de sa visite.

– Quand avez-vous découvert que le poignard n'était pas à sa place dans la panoplie ?

– En regardant autour de moi pendant que Mr Willings était allé chercher son chapeau et son pardessus. Comment se porte-t-il ?

– Il va aussi bien que possible… Je crains qu'il ne se rétablisse… C'est-à-dire, corrigea-t-il hâtivement, je crois qu'il se rétablira vite. Est-ce lorsqu'il revint qu'il remarqua pour la première fois l'absence du poignard ?

– Oui.

– Aviez-vous un manchon ?

– Oui, répondit-elle. Est-ce là qu'on me soupçonne d'avoir caché l'arme ?

– Aviez-vous encore votre manchon à la main en entrant dans la villa ?

Elle réfléchit un moment.

– Oui, dit-elle enfin.

Parr se leva.

– Vous n’avez pas de plainte à formuler, sur rien… sur la nourriture ?

– Aucune. Le régime de la prison me convient parfaitement. À ce propos, je désire que personne ne m’envoie, par bonté d’âme déplacée, des gâteries quelconques. La nourriture ordinaire des détenues est excellente !

Parr se gratta le menton.

– Je crois que vous êtes très sage, dit-il.

# 40

# L'ÉVASION

L'attentat contre Raphaël Willings avait consterné tous les membres du Gouvernement. Mr Parr en sut quelque chose dès son retour à la Préfecture. Certes le Chef du Gouvernement avait quelque raison d'être inquiet. Le Cercle Rouge n'avait pas encore désigné sur quelle tête tomberait son prochain coup ni quand il frapperait.

Le Chef de la Sûreté fut mandé auprès du Premier Ministre et leur conférence dura deux heures. Un Conseil des Ministres suivit, conformément à ce qui avait été annoncé dans les journaux. Le bruit courait, mais c'était sans fondement, que la vie du Premier Ministre avait été menacée.

En rentrant à son appartement, ce soir-là, Derrick Yale trouva l'inspecteur Parr qui l'attendait sur le palier.

– Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-il vivement.

– Je viens vous demander votre aide, répondit Parr.

Le Chef de la Sûreté garda le silence jusqu'à ce qu'il fût bien installé devant un bon feu dans le petit salon de Yale.

– Vous savez, Yale, reprit-il alors, que je vais quitter mon emploi. Le Premier Ministre doit décider s'il ne serait même pas préférable que je m'en aille plus tôt qu'il n'avait été convenu. Au Conseil d'aujourd'hui, on a beaucoup parlé des méthodes d'investigation employées par la police, et le Préfet a été prié d'apporter des précisions à ce sujet. Il me charge d'expliquer

nos manières de faire à une réunion qui doit avoir lieu demain chez le Premier Ministre.

– En somme, que veut-on ? demanda Yale.

– Que je fasse une sorte de conférence, répondit Parr d'un air mélancolique, sur les méthodes que j'ai employées pour essayer de découvrir le secret du Cercle Rouge. Vous savez sans doute que j'ai reçu, à cette fin, des pouvoirs extraordinaires, qu'on ne m'avait pas encore demandé de révéler aux membres du Gouvernement. Je n'ai donc pas dit tout ce que je sais. Mais je vais le faire vendredi soir, et ai besoin de vous pour cela.

– Tout mon concours vous est acquis… mon vieil ami.

– Merci, dit Parr. Il y a encore bien des choses mystérieuses pour moi dans l'affaire du Cercle Rouge, mais j'y vois tout de même de plus en plus clair. Actuellement, j'ai l'impression qu'un complice se cache dans les hautes sphères de la Préfecture.

– C'est aussi mon opinion. Qu'est-ce qui vous fait songer à cela ?

– Eh bien ! répondit lentement Parr, prenons un exemple : le jeune Beardmore avait une photographie trouvée dans les papiers de son père et qu'il m'a envoyée. Elle est fort bien arrivée, les cachets intacts, mais, une fois ouverte, il n'y avait qu'une carte blanche dans l'enveloppe. J'ai découvert depuis que c'était Thalia Drummond qui avait mis le pli à la poste, mais Beardmore jure qu'il s'est tenu sur le pas de la porte et l'a vue glisser l'enveloppe dans la boîte aux lettres de l'autre côté de la rue, en face de chez lui. Si c'est exact, l'enveloppe a été ouverte à la Préfecture même… On en a extrait le contenu et on l'a habilement refermée.

– Qu'était-ce que cette photo ? interrogea avec curiosité Yale.

– C'était la photographie d'une exécution capitale… ou en tout cas d'un condamné à mort nommé Lightman… On avait dû prendre cette photographie à l'occasion d'un accident survenu à la guillotine et qui sauva la vie au condamné… Ce document était parvenu au vieux Beardmore la veille même du jour où il fut assassiné – que de choses, entre parenthèses, sont arrivées la veille de leur mort aux victimes du Cercle Rouge ! Trouvé par Jack Beardmore et mis à la poste par…

– Par Thalia Drummond, vous l'avez dit ! s'écria Yale. Voyez-vous, Parr, je crois que vous pouvez innocenter tous les employés de la Préfecture. Thalia Drummond explique tout. Elle est derrière tous les agissements du Cercle Rouge. J'ai perquisitionné dans l'appartement qu'elle occupait, et voici ce que j'ai découvert…

Il alla dans une pièce voisine et en revint avec un paquet enveloppé de papier brun qu'il ouvrit devant le Chef de la Sûreté stupéfait.

Il y avait là un long gant de cuir et un poignard à garde pleine en forme de coupe renversée.

– Ce gant, dit Yale, ressemble étonnamment à celui que l'on a trouvé sur la table de Froyant ; et cette arme est pareille à celle qui a donné la mort au pauvre homme.

Parr prit les objets et les examina attentivement.

– Oui, dit-il enfin, c'est là le gant de la main gauche. Celui qui était chez Froyant était le gant de la main droite. Ce sont des gants de chauffeur. À qui étaient-ils ? Usez de votre faculté psychométrique, Yale.

– J'ai essayé, répondit ce dernier, mais ces gants ont passé dans trop de mains, c'est le cas de le dire, et les impressions sont trop confuses. En tout cas, cette découverte apporte la preuve que Thalia Drummond est intimement mêlée aux crimes du Cercle Rouge… Enfin, pour en revenir à notre premier sujet

de conversation, acheva Yale en enveloppant à nouveau le gant et le poignard, laissez-moi vous répéter que je suis à votre entière disposition… Que puis-je faire pour vous ?

– Ce que je vous demanderai, dit Parr, ce sera de remplir les vides que je laisserai… le cas échéant… (Il secoua la tête et conclut avec un soupir :) Si seulement « Maman » était là !

– « Maman » ! fit l'autre interloqué.

– Oui, ma grand-mère, répondit doucement Mr Parr, la seule détective digne de ce nom, excepté vous et moi.

Ce fut la première fois que Yale soupçonna Parr d'être un humoriste…

En ces jours mémorables où le Cercle Rouge faisait l'objet de toutes les conversations, les événements sensationnels se succédaient à intervalles très rapprochés. Mais sans doute aucun incident de cette affaire célèbre ne causa autant d'émotion que l'annonce de l'évasion de Thalia Drummond !

C'est dans les romans que les prisonniers s'échappent de prison. Dans la réalité, il arrive quelquefois qu'un individu habile sorte inaperçu d'une geôle de province, mais jamais, jamais on n'avait entendu dire qu'une femme ait pu s'évader d'Holloway… Et cependant, ce matin-là, la surveillante de service avait trouvé vide la cellule de Thalia Drummond !

Il en fallait beaucoup pour étonner réellement Derrick Yale, mais cette nouvelle-là le paralysa. Il lut le récit de l'évasion mot à mot, et arrivé à la fin, il était encore plus mystifié qu'au début. Il dut cependant se rendre à l'évidence ; il avait devant lui, imprimé noir sur blanc, le « communiqué officiel » que le Gouvernement avait donné avec une hâte inusitée à la presse :

« Étant donné l'importance de la prisonnière, et la gravité des charges qui pèsent sur elle, des précautions extraordinaires avaient été prises. Le service de ronde avait été doublé et devait

passer dans les couloirs toutes les demi-heures au lieu de toutes les heures. Au cours de ces rondes, on ne regarde pas, d'ordinaire, dans chaque cellule ; néanmoins, la surveillante de nuit, Mme Hardy, crut devoir regarder, vers 3 heures du matin, par le guichet de la porte de la cellule, et elle constata la présence de la prisonnière. Mais à 6 heures, lorsqu'on ouvrit la porte, Thalia Drummond n'était plus là. Les barreaux de la fenêtre étaient intacts, ainsi que les verrous et les serrures de la porte.

» Des recherches entreprises immédiatement dans tout le corps du bâtiment, dans les cours, préaux et environs sont restées sans résultat. Pas un indice, pas une trace de pas, rien. Il est matériellement impossible que la prisonnière ait franchi les murs ou qu'elle soit sortie par les voies d'accès communes, car il lui aurait fallu passer par six portes – dont aucune n'a été forcée – ou encore par la loge du gardien-chef – qui a été occupée toute la nuit.

» Cette nouvelle preuve de l'omnipotence et des extraordinaires forces dont dispose le Cercle Rouge est vraiment déconcertante, survenant surtout au moment où cette bande infernale menace la vie de nos gouvernants. »

Yale regarda la pendule. Il était 11 h et demie. Il sauta du lit et sans déjeuner courut jusqu'à la Préfecture où il trouva Parr de très bonne humeur…

– Mais, Parr, s'écria-t-il, c'est impossible, ce n'est pas vrai ! Ou bien elle avait des amis dans le personnel de la prison !

– C'est absolument mon avis, répondit Parr. Je viens de le dire en termes identiques au Préfet : elle devait avoir des amis dans le personnel de la prison… Autrement, ajouta-t-il après une seconde de silence, comment aurait-elle pu s'enfuir ?

Yale lui jeta un regard soupçonneux. Le moment semblait mal choisi pour plaisanter ; et pourtant il semblait bien que

quelque chose sonnait comme un rire assourdi dans la voix du Chef de la Sûreté.

# 41

# L'INEFFAÇABLE CERCLE ROUGE

Yale n'apprit rien de nouveau à la Préfecture. Il se rendit alors à son bureau particulier qui n'avait pas reçu sa visite depuis deux jours.

À son avis, l'évasion de Thalia Drummond était une affaire beaucoup plus grave que Parr n'avait semblé le croire. Parr ! Qu'importait ce que pensait ce brave homme… Et pourtant ? À ce moment une terrible pensée lui vint. Parr ! Ce gros et placide bonhomme… C'était impossible ! Yale secoua la tête, et cependant se mit résolument à rassembler dans son esprit tous les événements auxquels le Chef de la Sûreté avait pris part… et il conclut par le même mot : impossible !

Tout en réfléchissant ainsi, il arriva à son bureau. La première chose qu'il remarqua en ouvrant la porte fut que sa boîte aux lettres était vide. C'était une très grande boîte apposée à l'intérieur de sa porte et arrangée de telle façon que tout pli ou petit paquet jeté de l'extérieur glissait sur des lames d'aluminium en forme de palettes tournantes ; de sorte qu'il était impossible aux professionnels de la pêche aux boîtes aux lettres de tirer le moindre profit de celle-ci. Cependant, elle était vide ; il n'y avait pas la moindre circulaire, pas le plus insignifiant imprimé !

Il entra dans son bureau particulier ; il n'eut qu'un pas à faire pour comprendre ce qui était arrivé. Tous ses tiroirs étaient ouverts. Le petit coffre-fort placé à côté de la cheminée avait été forcé. Il alla droit à sa table sous laquelle se trouvait une cachette pratiquée entre deux tiroirs et qu'un expert seul

eût pu deviner ; c'est là qu'il avait placé les plus importants documents relatifs au Cercle Rouge. Il n'aperçut à sa place qu'une planchette brisée et la marque du ciseau qui avait fait sauter la petite serrure de sûreté… La cachette était vide.

Il demeura longtemps immobile, les bras croisés, les yeux baissés. Inutile de réfléchir longtemps, il savait qui avait fait le coup ; néanmoins il procéda à une petite enquête, et la première personne qu'il interrogea, le liftier, leva tous ses doutes :

– Oui, Sir, lui dit-il, votre secrétaire est venue ce matin peu après l'ouverture des bureaux. Elle n'est restée qu'une heure, puis elle est descendue.

– Avait-elle un sac ?

– Oui, Sir, un petit sac-valise.

– Merci, fit Yale.

Il s'en alla conter la chose au tranquille et débonnaire Chef de la Sûreté. Puis il ajouta :

– Je vais maintenant vous dire, Parr, une chose que je n'ai même pas encore confiée au Préfet : selon toute probabilité, le Cercle Rouge est dirigé par un homme. J'ai pu savoir que Thalia Drummond connaît cet homme, mais ce que je sais aussi, c'est que, loin de le servir et de lui obéir, c'est elle qui lui donne des ordres, qui règle les tâches de chacun, qui est en fait le centre, le cerveau de toute l'organisation.

– Juste ciel ! s'écria Parr.

– Vous vous étonniez que je l'aie prise à mon service ? Je vous ai répondu que je pensais atteindre par elle l'âme même du Cercle Rouge. J'avais raison.

– Mais pourquoi l'avez-vous renvoyée ?

– Parce qu'elle a commis une faute qui méritait son renvoi ; si j'avais passé là-dessus, elle aurait deviné que j'avais une raison cachée de la garder. J'aurais pu cependant m'épargner ce scrupule, ajouta-t-il en souriant, car son travail de ce matin montre qu'elle connaissait le dessous de mes cartes. (Il s'arrêta une seconde, puis reprit d'une voix dure :) Quand vous aurez achevé votre démonstration, ce soir, devant ces messieurs du Gouvernement, j'aurai à ajouter quelque chose qui vous surprendra.

– Rien de ce que vous pourrez dire ne me surprendra jamais, dit flegmatiquement Parr.

À son retour à son appartement, Derrick Yale eut une nouvelle surprise… en deux actes : d'abord il constata que sa domestique était absente. C'était une femme qui venait chaque jour de 9 heures du matin à 9 heures du soir. Or, il n'était que 6 heures.

Il alluma l'électricité et eut vite vu que son appartement avait reçu la même visite que son bureau, et de la même visiteuse évidemment.

À ce moment, la femme de ménage rentra et lui apprit qu'elle avait reçu *de lui* dans la matinée un billet la priant de venir *le* retrouver en un petit village à deux heures de la ville… Elle était très étonnée de ne l'avoir pas rencontré… Ah ! Thalia Drummond avait eu tout le temps voulu pour inspecter les lieux !

– Qu'elle est habile ! s'écria Yale tout haut et du fond du cœur.

Il l'admirait sincèrement : en moins de douze heures, elle s'était évadée de sa cellule, avait cambriolé le bureau et l'appartement de Yale et s'était emparée de documents qui avaient une importance vitale pour l'affaire du Cercle Rouge.

Il s'habilla avec soin en se demandant ce que cette surprenante jeune fille allait faire ensuite. Quant à lui, son plan était net : d'ici vingt-quatre heures, Parr serait révoqué. Il prit un revolver dans son tiroir, le tint un moment à la main comme s'il hésitait, puis le glissa dans sa poche. Oui, le dénouement allait se produire, un dénouement sensationnel et tout à fait imprévu.

Dans l'antichambre du Premier Ministre, il aperçut un personnage dont la présence l'intrigua. Jack Beardmore en effet, bien que fils d'une victime du Cercle Rouge, n'avait pas été mêlé aux plus récents événements.

– Vous devez être surpris de me voir ici, dit Jack en riant, mais je vous assure que je l'ai été plus encore en recevant une convocation !

– Qui vous l'a envoyée ? Parr ?

– Non, le secrétaire du Ministre, mais je crois que c'est à l'instigation de Parr.

À ce moment, un jeune et brillant attaché de cabinet survint et fit entrer les deux hommes dans un grand salon, d'aspect sévère et où une douzaine de personnages, en deux groupes, causaient entre eux.

Le Premier Ministre vint à la rencontre des nouveaux arrivants.

– L'inspecteur Parr n'est pas encore là, dit-il à Yale. (Puis se tournant vers Jack :) Mr Beardmore, je pense ? Mr Parr a insisté sur la nécessité de votre présence. Je suppose qu'il jettera quelque lumière sur les causes de la mort de votre pauvre père… que j'ai intimement connu…

Parr arriva à cet instant. Il était en redingote noire, pas très neuve ; il avait adopté un faux col rabattu très bas qui faisait paraître sa face encore plus large et plus ronde. Assurément sa bonne grosse personne détonnait un peu au milieu de ces intel-

lectuels raffinés, mais il ne semblait pas du tout mal à l'aise. Le Préfet entra quelques secondes après, adressa un léger signe de tête à Parr et alla s'asseoir à côté du Premier Ministre. Ils échangèrent quelques mots à voix basse, puis le Préfet s'approcha de Yale.

– Avez-vous quelque idée de ce que va nous dire Parr ? lui demanda-t-il avec un peu d'impatience. Il paraît que c'est lui-même qui a proposé de nous faire l'historique de l'affaire du Cercle Rouge… J'espère qu'il ne se moque pas de nous…

– Je suis sûr que non, interrompit Jack avec une certaine chaleur.

Le Préfet regarda le jeune homme d'un air un peu scandalisé et interrogateur… Yale s'empressa de lui présenter le jeune Beardmore.

– Je suis d'accord avec Mr Beardmore, ajouta-t-il. Je n'appréhende aucun enfantillage de la part du Chef de la Sûreté. Je pense qu'il va nous montrer en quoi de nombreux événements, très divers d'apparence, se relient et se tiennent, et s'il est encore bien des éléments inconnus dans la chaîne de ces événements, je suis prêt à fournir, si possible, les chaînons manquants.

Cependant, les Ministres s'étaient rassemblés autour de la grande table centrale, et le « Premier » fit signe à Parr de s'approcher.

– Si vous le permettez, Sirs, dit le Chef de la Sûreté, je préférerais rester où je suis. Je ne suis pas un orateur, et je voudrais parler tout simplement comme si je conversais avec l'un de vous.

Il s'éclaircit la voix et commença. D'abord il hésita, s'arrêtant une fois ou deux, cherchant ses mots ; mais à mesure qu'il entrait plus avant dans le vif de son sujet, il parlait de plus en plus clairement.

– Le Cercle Rouge, commença-t-il, est le surnom d'un certain Lightman, un criminel qui, après avoir commis plusieurs assassinats en France, fut condamné à mort par la Cour d'Assises de Toulouse, mais eut la vie sauve grâce à un mauvais fonctionnement de la guillotine. Il s'appelle Ferdinand Walter Lightman, et, au moment de sa condamnation à mort, il était âgé de vingt-trois ans. À la suite d'une macabre maladresse du bourreau, il fut ramené en prison, puis déporté au bagne de Cayenne, d'où il s'évada en tuant un gardien. On croit qu'il passa en Australie. Un individu d'un autre nom, mais répondant à son signalement, a travaillé dans un entrepôt de Melbourne pendant dix-huit mois, puis chez un colon du nom de MacDonald pendant deux ans et cinq mois. Il quitta précipitamment l'Australie, étant sous le coup d'un mandat d'arrêt pour tentative de chantage au détriment de son patron.

Nous n'avons pu suivre sa trace subséquente jusqu'au moment où parut en Angleterre un maître-chanteur inconnu et mystérieux qui signait ses lettres de menace et se laissait appeler du nom de « Cercle Rouge ». Ce malfaiteur réussit par sa patience, ses soins méticuleux, son énergie et son intelligence, à s'associer un grand nombre d'agents dont il ne se faisait pas reconnaître et qui ne se connaissaient pas non plus entre eux. Sa méthode consistait à chercher des gens en mauvaise posture, qui avaient besoin d'argent ou craignaient des poursuites pour quelque indélicatesse. Il s'entourait de tous renseignements possibles avant de s'aboucher avec l'un d'eux, puis il le convoquait dans un square qui avait l'avantage d'avoir plusieurs sorties et d'être faiblement éclairé. Vous savez, Sirs, que nos squares de Londres sont misérablement privés de lumière. L'entrevue avait lieu dans une auto fermée et conduite par le Cercle Rouge lui-même, masqué.

Il recrutait aussi des repris de justice, d'esprit simple et borné, comme le matelot Sibly, tout indiqués pour servir ses desseins… De simples voleurs… comme (il hésita une fraction de seconde) comme Thalia Drummond.

C'est ainsi qu'il put faire assassiner le directeur d'une compagnie de chemin de fer par un Noir, Mr Beardmore par Sibly… Il prit aussi à son service le banquier véreux Brabazon, et était sur le point de convoquer Félix Marl. Mais ce dernier se trouvait être justement un ancien complice de Lightman, dit Cercle Rouge, et Marl le reconnut malheureusement lors d'une rencontre inattendue. Ce fut l'arrêt de mort de Marl, qui fut assassiné, vous vous en souvenez, avec une habileté vraiment inouïe.

Parr avait désormais conquis son auditoire, et tout le monde l'écoutait avec le plus vif intérêt.

– Vous comprenez, Sirs, poursuivit-il, le Cercle Rouge…

– Pourquoi se donnait-il ce nom ? interrompit Derrick Yale tout à coup.

Le Chef de la Sûreté, comme pris de court, fut un moment avant de répondre.

– Il s'appelait « Cercle Rouge », répondit-il enfin très lentement, parce que ce surnom lui avait été donné par ses camarades bagnards. En effet, il avait au cou une « envie » ou marque rouge naturelle en forme de cercle… et… je vous casse la tête si vous bougez !

Il s'était levé et avait posé sur l'oreille de Yale le canon d'un revolver de gros calibre.

– Haut les mains ! fit-il encore, tandis que, de la main gauche, d'un geste brusque, il arrachait à Yale son haut faux col, sous lequel apparut rouge, d'un rouge de sang, l'indélébile cercle rouge.

# 42

# « MAMAN »

Trois hommes, sortis d'on ne sait quelle cachette, apparurent alors et passèrent les menottes à Yale en un tour de main. C'étaient les trois agents qui, la veille, avaient protégé Parr contre un espion. Adroitement, on lui enleva l'arme qu'il était en train de sortir de sa poche, puis, un voile épais jeté sur sa tête, il fut emmené.

Le Chef de la Sûreté s'épongea le front et se retourna vers ses auditeurs stupéfaits.

– Sirs, dit-il, si vous voulez bien m'excuser pour aujourd'hui, je vous dirai demain la fin de l'histoire.

Tous alors l'entourèrent et le pressèrent de questions, mais il ne put que secouer la tête.

– Il vient de passer par des moments très pénibles, dit le Préfet, et nul ne le sait mieux que moi. Je vous serais donc très reconnaissant, monsieur le Premier Ministre, de bien vouloir accéder au désir du Chef de la Sûreté, et de l'autoriser à remettre à demain le reste de ses explications.

– Certainement, répondit le Président du Conseil, surtout si Mr Parr veut bien déjeuner demain avec nous.

Le Préfet accepta de la part de son subordonné que l'émotion avait anéanti.

Parr prit le bras de Jack Beardmore et sortit. Ils montèrent ensemble en taxi.

– Il me semble que je rêve ! dit Jack. Derrick Yale ! Cela paraît impossible… et pourtant…

– Oh ! c'est parfaitement possible, dit Parr qui commençait à recouvrer la voix.

– Alors, il faut croire que Thalia Drummond et lui étaient de connivence…

– Hé… Hé… fit le Chef de la Sûreté d'un air entendu.

– Mais comment avez-vous découvert le fin mot de l'énigme ?

– C'est « Maman » qui m'a mis sur la voie. Vous ne pouvez pas savoir ce qu'elle est pour moi. Elle me disait encore aujourd'hui…

– Elle est donc revenue ?

– Oui. Je voudrais que vous fassiez sa connaissance. Elle tient à ses idées et aime à discuter mais je la laisse dire et je reconnais qu'elle a le plus souvent raison.

– Ah ! je l'admire d'avance ! s'écria Jack. Êtes-vous bien sûr maintenant d'avoir mis la main sur le Cercle Rouge ?

– Aussi sûr que je vous vois, et aussi sûr que je le suis en affirmant que ma grand-mère est la femme la plus sage du monde.

Jack garda le silence jusqu'à ce qu'ils fussent entrés dans la rue où habitait Parr.

– Ainsi, dit-il enfin, Thalia est bien perdue. Si Yale est le Cercle Rouge, il ne la ménagera pas.

– Assurément non… Mais, après tout, Mr Beardmore, pourquoi vous inquiéter tant de Thalia Drummond ?

– Mais parce que je l'aime ! Vous ne comprenez donc rien ! cria sauvagement le jeune homme qui, l'instant d'après, se confondit en excuses.

– Je sais que je ne comprends rien à rien, répondit Parr avec un bon rire, mais, sous ce rapport, je ne suis pas seul de mon espèce, Mr Beardmore, croyez-moi. Et si vous voulez un bon conseil, oubliez l'existence même de Thalia Drummond. Et puis, si vous avez de l'affection à revendre, reportez-en un peu sur « Maman ».

Jack était sur le point de dire quelque chose de peu aimable sur la bonne vieille grand-mère lorsque la voiture s'arrêta devant la maison de l'inspecteur.

Du bas des escaliers, celui-ci cria :

– Allô ! « Maman ! » J'amène Mr Beardmore !

Jack entendit une exclamation.

– Entrez, entrez, Mr Beardmore, dit Parr, et venez que je vous présente à « Maman ».

Jack entra et demeura comme frappé de la foudre. Devant lui se trouvait une jeune fille souriante, un peu pâle et l'air un peu las, mais qui, sans aucun doute, à moins qu'il ne fût subitement devenu fou, était Thalia Drummond !

Ils se serrèrent les mains et elle le fit asseoir entre elle et Parr devant une table dressée.

– Papa ! dit-elle, tu m'avais annoncé le Préfet à dîner.

– Papa ! balbutia Jack. Mais… mais…

Elle l'arrêta du geste :

– Papa, expliqua-t-elle, est un humoriste assez mauvais. On m'appelle toujours « Maman » ici, parce que c'est moi qui dirige la maison depuis la mort de ma mère. Et ce surcroît de

plaisanterie sur la grand-mère… c'est une pure invention, qu'il vous faudra pardonner…

– À qui ?

– À mon père, répondit Thalia. Quant à moi, vous ne connaissez pas encore tous mes noms. Je m'appelle Thalia Drummond Parr, et je rends grâce au ciel que vous ne soyez pas policier, sans quoi vous eussiez depuis longtemps découvert mon horrible secret. Maintenant, servez-vous, Mr Beardmore ; j'ai préparé ce plat moi-même.

Mais Jack ne put ni boire ni manger avant d'en avoir appris davantage, et Thalia le renseigna bien volontiers :

– Lors du premier crime commis par le Cercle Rouge, mon père eut non seulement un énorme surcroît de travail, mais encore de vives craintes pour son avenir. Il avait plusieurs ennemis à la Préfecture, et même le Préfet le pria de ne pas se charger de cette nouvelle affaire – car le Préfet est mon parrain, et il s'inquiétait de nous. Papa insista, tenant à l'honneur de faire son devoir – il y eut peut-être des moments où, dans son for intérieur, il l'a regretté. Enfin, qu'importe. Quant à moi, je m'intéressais depuis longtemps à la chose policière. Aussi, lorsque Papa eut appris de quelle façon le Cercle Rouge recrutait ses agents, je décidai d'embrasser la carrière criminelle.

Votre père reçut sa première lettre de chantage trois mois avant que mon projet ne fût mis à exécution. Je me fis alors accepter comme secrétaire chez Mr Froyant pour l'unique raison que sa propriété touchait à celle de votre père. Ils étaient amis, et cela me donnait l'occasion de surveiller ce qui se passait. J'avais essayé de me procurer le même emploi auprès de votre père, mais sans succès… Chose affreuse, je me trouvais dans le bois lorsqu'il fut tué… Ce fut un moment atroce. Je ne pus apercevoir qui avait tiré le coup de feu, mais je me précipitai vers votre père et, voyant qu'il était mortellement atteint, et que, d'autre part, vous arriviez en courant sur les lieux, je crus plus

prudent de m'enfuir. Le plus compromettant était que j'avais justement un revolver à la main, ayant vu un individu rôder dans les bois et ayant voulu le poursuivre.

Après la mort de votre père, il n'y avait plus de raison pour moi de rester au service de Mr Froyant. Je désirais fort entrer en relations directes avec le Cercle Rouge et je savais que la meilleure manière d'attirer l'attention de ce mystérieux criminel était de devenir criminelle moi-même. Ce ne fut pas du tout par hasard que vous m'aperçûtes au moment où je venais d'engager la statuette d'or volée à Mr Froyant. Papa avait arrangé tout cela de façon à ce que ce vol, suivi de ma comparution devant le tribunal, impressionnât Derrick Yale, *alias* Ferdinand Lightman. Je ne courais aucun danger d'être condamnée à de la prison ferme. Mais, comme je m'y attendais, cela me valut une convocation du Cercle Rouge.

Le rendez-vous eut lieu un soir à Steyne Square. Je crois bien que Papa n'était pas fort loin à ce moment-là, n'est-ce pas ?

– À quelques mètres, « Maman », j'avais peur pour toi ! dit Parr en riant.

– Le Cercle Rouge m'enjoignit de prendre le poste de secrétaire du banquier Brabazon. Vous voyez, la méthode de Yale était de faire espionner les uns par les autres tous ses agents. Mr Brabazon m'intrigua. Je n'arrivai pas à discerner s'il était honnête ou non, et, naturellement, je ne me figurai d'abord pas qu'il était affilié au Cercle Rouge. Il me fallut commettre un vrai détournement pour affirmer ma nature corrompue. Cela me valut une réprimande de mon chef inconnu, mais servit utilement mes desseins en me faisant faire la connaissance d'une autre bande d'aigrefins ; ce qui, par contrecoup, me permit d'être présente au logis de Mr Félix Marl la nuit où il fut tué.

Le but de Yale était de détourner les soupçons sur moi. D'ailleurs, il a toujours eu l'intention de me supprimer un jour ou l'autre. La nuit où il a tué Froyant, il m'avait fait venir dans la

maison avec un gant et un poignard pareils à ceux dont il s'était servi lui-même.

– Mais comment vous êtes-vous évadée de la prison ? demanda Jack.

Elle le regarda d'un air malicieux.

– Pauvre ami ! s'écria-t-elle. Vous feriez mieux de me demander comment j'ai pu y rester ! J'ai été conduite chez moi par le directeur même de l'établissement et escortée par deux respectables inspecteurs.

– Nous voulions forcer la main à Yale, vous comprenez, dit alors Parr. Dès qu'il apprit l'évasion de Thalia, il s'agita et se prépara à fuir. Et quand il se vit cambriolé, il sut à n'en pas douter que Thalia n'était pas ce qu'il avait pensé.

# 43

# LA SUITE DE LA CONFÉRENCE

Jack accompagna l'inspecteur Parr au déjeuner offert le lendemain par le Premier Ministre. Thalia, devenue l'héroïne du jour, fut également invitée. Après le repas, le Chef de la Sûreté acheva son discours si bien commencé la veille :

– Si vous le voulez bien, rappelez-vous, Sirs, que le personnage de Derrick Yale ne paraît en scène que dès le premier crime dû au Cercle Rouge. Il est vrai qu'il s'était établi auparavant comme détective privé, avait mis des annonces vantant ses mérites psychométriques, mais il n'avait presque point d'affaires et n'en cherchait d'ailleurs pas. Il préparait son grand coup. Ce fut tout de suite après ce premier crime qu'il offrit à un grand journal d'employer ses facultés psychométriques à la découverte du meurtrier.

Cela ne lui était pas difficile ; il connaissait le meurtrier mieux que personne, puisque c'est lui qui avait armé son bras. De là date sa notoriété. C'était ce qu'il voulait. Désormais tous ceux qui étaient menacés par le Cercle Rouge allaient lui demander conseil et assistance.

En entrant en rapport avec ses victimes, Yale pouvait soit les convaincre qu'il valait mieux payer, soit, s'ils s'y refusaient, les faire disparaître par un de ses agents.

Froyant, qui avait payé, n'aurait certainement pas été assassiné ; mais, furieux d'avoir perdu tant d'argent, il voulut enquêter lui-même, et, partant d'une très faible hypothèse, il put reconstituer l'identité de Yale et reconnaître en lui l'ex-condamné à mort Lightman. La nuit de sa mort, il nous avait

convoqués pour nous faire part de sa découverte, et, dans sa crainte d'un mauvais coup de Yale, il avait éclairé toute la maison *a giorno* et avait placé deux revolvers chargés à sa portée quoiqu'il n'aimât pas les armes à feu.

Ceux d'entre vous, Sirs, qui ont lu les rapports officiels sur cette affaire se rappellent sans doute que Mr Froyant, voulant téléphoner d'abord au Préfet, nous pria de sortir de son cabinet un moment. Je passai le premier. Yale saisit cette occasion au bond, et, sous prétexte d'adresser encore quelques paroles à Mr Froyant, il s'en approcha et lui plongea un poignard dans le corps. J'avais remarqué que Yale avait gardé sa main droite dans sa poche. Or, cette main était pourvue du long gant que l'on a découvert, et dans sa manche se trouvait le poignard qui a servi au crime.

– Mais pourquoi ce gant ? demanda le Premier Ministre.

– Pour qu'aussitôt après l'attentat, sa main ne fût pas tachée de sang. Cela a été fait en une seconde pendant que j'avais le dos tourné. Mr Froyant a dû mourir instantanément. Yale retira vivement son gant et parut poursuivre encore un moment une conversation avec un homme qui était déjà mort.

Je devinai après coup la vérité, mais je n'avais pas de preuves. Yale avait ordonné à ma fille de se trouver dans la maison, portant avec elle un gant et un poignard pareils à ceux dont il s'était servi. Il savait que Thalia serait accusée et convaincue de ce forfait. Mais elle, prise de soupçons, resta dans le jardin…

J'anticipe sur les événements : j'aurais dû vous parler auparavant du meurtre de Mr James Beardmore. Il avait reçu des lettres de chantage du Cercle Rouge, et nous étions avertis. Mr Beardmore spéculait sur les terrains et était en relations d'affaires avec toutes sortes de gens, plus ou moins recommandables. Il attendait un jour la visite de Marl, un homme au passé louche, qu'il n'avait encore jamais vu ; il mentionna cela à son fils, mais pas à Yale qui s'était improvisé garde du corps. Lors-

que Marl arriva devant la villa, il aperçut soudain son ex-compagnon de prison et complice, Lightman, qu'il avait perdu de vue ou croyait mort ; qu'il avait trahi, en tout cas.

C'était Yale qui se trouvait près d'un bosquet de rosiers non loin des escaliers de la terrasse. Marl eut un moment d'émotion et de frayeur indicibles ; il feignit de rentrer à Londres, en proie à une panique indescriptible et déterminé à tuer Yale avant d'être tué par lui. Mais il n'était pas très courageux, et il se décida à revenir de nuit auprès de la villa. Il écrivit un billet à Yale où il lui disait sans doute qu'il le laisserait tranquille si, de son côté, il le laissait tranquille. Ces mots se retrouvent par deux fois dans un fragment du billet retrouvé à demi carbonisé dans la cheminée de Mr Beardmore. Par surcroît de précaution, Yale a dû aller brûler cette missive dans le cabinet de travail du maître de la maison.

Dès ce moment, Marl était un homme perdu, Yale ne pouvant permettre à un tel témoin de son passé d'exister. Marl faisait lui-même une petite opération de chantage au détriment de Brabazon, agent du Cercle Rouge. Brabazon dut avertir Yale qui, sous le couvert de ses fonctions extra-policières, visita la boutique où l'on adressait les correspondances destinées au Cercle Rouge, et, sous le prétexte d'aider la justice, les lisait, sans pouvoir être accusé d'être leur destinataire.

Brabazon décida de fuir dès le lendemain du meurtre de Marl (il avait tout préparé pour cela d'avance). Comme les soupçons se portaient naturellement sur lui, il alla se réfugier dans la vieille maison abandonnée appartenant à la famille Beardmore. Cette maison fut fouillée… mais ce fut Yale qui se chargea d'aller au grenier où précisément se cachait le banquier…

– Il est un point qui reste encore obscur pour moi, interrompit alors le Premier Ministre. Comment se fait-il que l'on ait trouvé Yale chloroformé dans son propre bureau ?

– Ce fut, répondit Parr, une manœuvre habile et qui me fit illusion sur le moment. Yale se lia et se chloroforma lui-même après avoir mis l'argent de Froyant dans une enveloppe adressée à son appartement et qu'il envoya par la glissière à la boîte aux lettres de l'immeuble. Vous rappelez-vous, Sirs, que le facteur fit la levée de cette boîte quelques minutes après le prétendu attentat ? Il m'a certifié avoir « levé là une grosse enveloppe à l'adresse de Yale ». Malheureusement pour ce dernier, j'avais enfermé Thalia quelques instants auparavant dans la grande armoire du bureau d'où elle assista à toute la comédie. Elle a pu ensuite s'emparer de la fiole de chloroforme qu'il avait rejetée dans un tiroir de son bureau.

Quant à la dernière victime, Mr Raphaël Willings, poursuivit Parr avec calme et clarté, il ne doit la vie qu'à la passion qu'il avait malhonnêtement conçue pour ma fille. Elle se défendait de toutes ses forces contre ses entreprises outrageantes lorsqu'elle aperçut une main tenant un poignard et sortant de l'entrebâillement du rideau derrière lequel Mr Willings voulait l'entraîner. Ce poignard avait été dérobé à la panoplie de Mr Willings par Yale, agissant encore en qualité de détective. La lame était sur le point de frapper Mr Willings en pleine poitrine quand Thalia, en un suprême effort, le repoussa de côté, de telle façon qu'il ne reçut le coup qu'à l'épaule. Naturellement, Yale n'était pas loin et se hâta de dénoncer ma fille comme ayant été seule capable de cet attentat.

Considérez, Sirs, l'habileté vraiment diabolique de toutes ces opérations. Yale s'était classé au plus haut rang des détectives privés ; il avait toute facilité pour recevoir les plus secrètes informations relatives au Cercle Rouge. Il arriva même à se faire admettre à la Préfecture comme attaché à mon service et il put prendre là connaissance de documents importants. Quelques-unes de ces pièces n'étaient pas, à la vérité, aussi précieuses qu'il se l'imaginait, mais dans un de ces cas Mr Jack Beardmore eut la vie sauve grâce à une enveloppe que Yale vola et décache-

ta le premier. Ce pli contenait une photographie de l'exécution capitale, manquée, où Yale était très reconnaissable.

Maintenant, Sirs, y a-t-il d'autres points sur lesquels vous désireriez quelque éclaircissement ? Il est un détail que je veux vous rapporter pour finir. Il y a deux jours, j'ai dit à Yale que la plupart des grands criminels se font prendre pour une très légère erreur d'appréciation de leur part. Eh bien ! Yale a eu l'effronterie de me dire qu'il était allé chez Mr Willings après son départ pour la campagne et que les domestiques lui avaient appris de quel côté s'était dirigé leur maître. Or Yale n'est pas du tout allé chez Mr Willings pour la bonne raison qu'il l'avait précédé de deux bonnes heures dans sa maison de campagne.

– Ce qui m'inquiète un peu en ce moment, dit alors le Premier Ministre, c'est de savoir quelle récompense devra être accordée à votre fille, Mr Parr. Pour vous, la question sera facilement tranchée, et votre promotion ne fait aucun doute. Mais pour elle ? À part une indemnité pécuniaire qui lui est bien due, que pourrons-nous lui offrir ? Elle a couru de grands dangers et bien servi son pays… Elle a droit…

– Ne vous préoccupez pas du sort de miss Parr, interrompit alors quelqu'un d'une voix étranglée d'émotion, car nous devons nous marier, elle et moi, très prochainement.

Était-ce Jack Beardmore qui avait ainsi parlé ? Tout le monde parut le croire et lui-même sentait que ces mots correspondaient bien à sa pensée. Il avait lancé cette phrase sans bien se rendre compte lui-même de ce qu'il faisait.

Lorsque la rumeur des félicitations unanimes se fut apaisée, Mr Parr se tourna vers sa fille :

– Tu ne m'avais pas averti, lui dit-il sur un ton de doux reproche.

– Lui non plus ne m'avait pas avertie, répondit-elle en regardant Jack.

– Cela veut-il dire qu'il ne t'a pas demandé de t'épouser ? demanda le père surpris.

Elle secoua la tête.

– En effet, dit-elle, nous ne nous sommes encore rien dit, mais je sens depuis longtemps que quelque chose de ce genre devait arriver un jour ou l'autre.

Lightman, ou Yale comme on continuait à l'appeler, se montra prisonnier exemplaire. Il se plaignit seulement qu'on ne lui accordât pas l'autorisation de fumer lorsqu'il dut marcher au supplice.

– Ces choses-là sont bien mieux comprises en France, dit-il au directeur de la prison… La dernière fois que j'ai été exécuté, j'ai pu fumer, je vous assure.

Au chapelain qui l'assistait, il exprima le très vif intérêt qu'il éprouvait pour Thalia Drummond.

– C'est une perle ! s'écria-t-il. Je pense qu'elle va épouser le jeune Beardmore… Quelle chance il a, ce garçon ! Personnellement, les femmes ne m'attirent pas, et c'est à cela que j'attribue mes succès dans la vie. Mais si j'avais dû me marier, c'est une femme comme Thalia Drummond que j'aurais choisie.

Il aimait à converser avec ce chapelain, avec qui il pouvait parler de toutes sortes de pays, de cités, de peuples qu'ils avaient visités tous deux.

Par un maussade matin de mars, un homme entra dans sa cellule et lui lia les mains. Il le regarda par-dessus son épaule.

– Avez-vous entendu parler de Mr Pallion ? lui demanda-t-il. C'était un de vos collègues : il exerçait la même profession que vous.

Le bourreau ne répondit pas, le règlement ne lui permettant pas de discuter d'autre chose avec le prisonnier que de son pardon pour l'homme qui va le pendre.

– Vous devriez bien vous informer de Mr Pallion, dit-il encore en sortant de la prison, et profiter de son exemple… Ne jamais boire… La boisson a causé ma ruine… Si ce n'était la boisson, je ne serais pas là…

Cette idée l'occupa durant le court trajet. On lui passa la corde autour du cou et on lui couvrit le visage d'une toile blanche…

– J'espère que cette corde ne se rompra pas, dit-il au dernier moment.

Et ce fut là le dernier vœu du Cercle Rouge.

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

**http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits**

Adresse du site web du groupe :
**http://www.ebooksgratuits.com/**

—

**Décembre 2012**

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, PauleN, Coolmicro

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

*Votre aide est la bienvenue !*

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.